Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

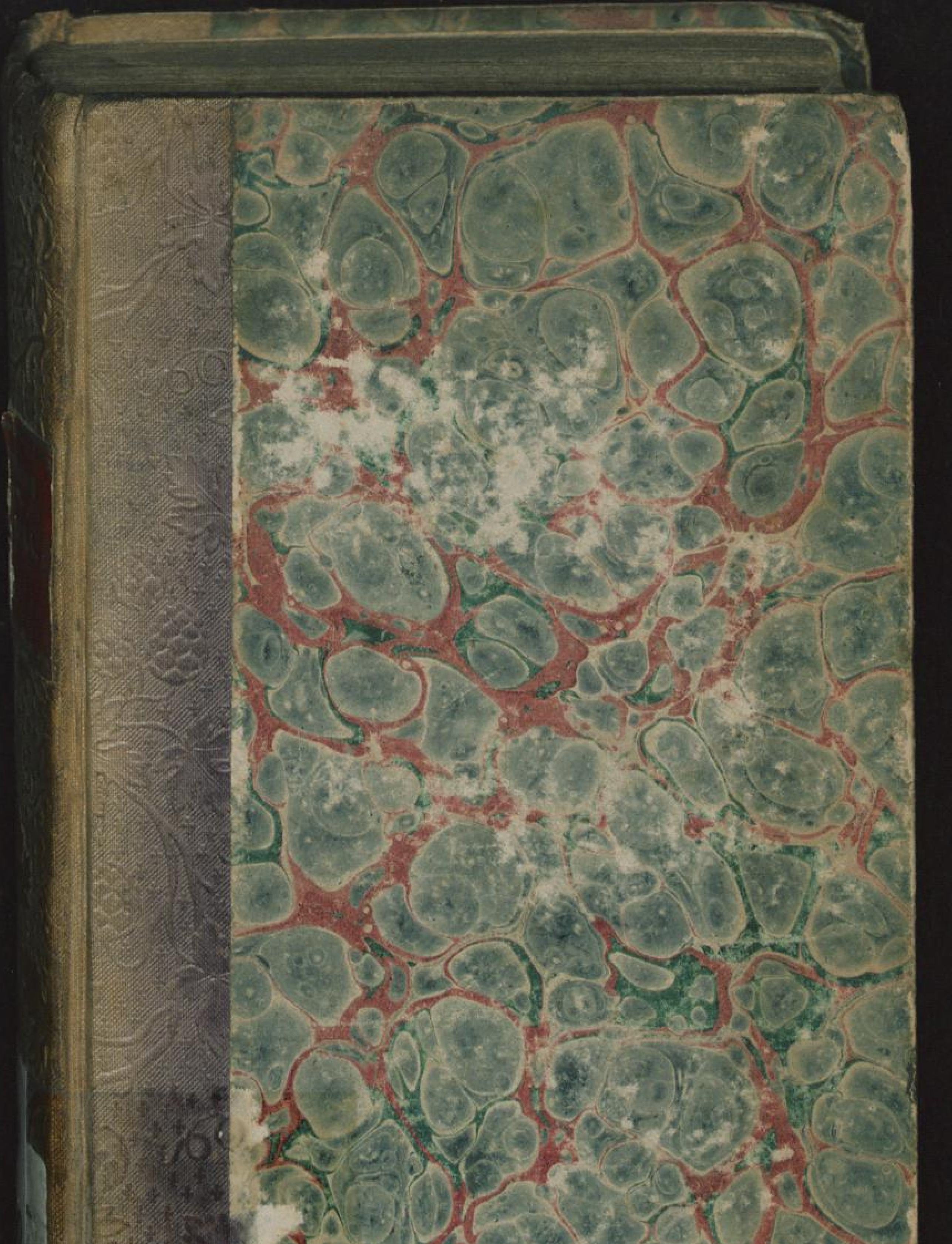
Digitale Bibliothek des Sondersammelgebietes Vorderer Orient

Les Aventures D'Abdalla, Ou Son Voyage A L'Isle De Borico / [... par M. Sandisson; Louis Daniel Colson]

Bignon, Jean Paul de
Colson, Louis Daniel

La Haye, 1773

urn:nbn:de:gbv:3:5-37630



Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

24

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

24

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

LES AVENTURES
D'ABDALLA.

TOME SECOND.

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

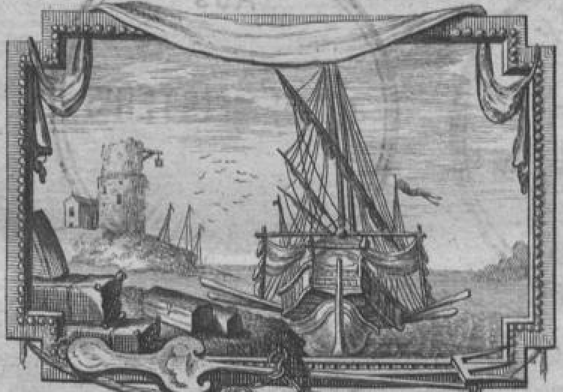
LES AVENTURES
D'ABDALLA,
OU
SON VOYAGE
A L'ISLE DE BORICO.

Traduction de l'Arabe.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de figures en taille-douce.

TOME SECOND.



A LA HAYE;
Et ſe trouve à PARIS,
Chez J. B. G. MUSIER, Fils, Libraire, Quai des
Auguſtins, au coin de la rue Giſt-le-Cœur,
à Saint Etienne.

M. DCC. LXXIII.

BIBLIOTHEK der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.

Aus GILDEMEISTER'S Vermächtniss.

LES AVENTURES D'ABDALLA FILS D'HANIF.

Suite des Aventures d'Abdalla, fils d'Hanif.

TANT que les réjouiſſances du mariage d'Almoraddin durèrent, je m'abſtins de parler de départ & de ſéparation; me contentant de faire en mon particulier mes recherches ordinaires touchant l'île de Borico, quand l'occaſion s'en préſentoit. Mais dès que les fêtes furent finies, & que le Sultan eut commencé à s'appliquer aux affaires, je ſongeai ſérieuſement à mes obligations, & à remplir, par de nouvelles courſes, l'attente de mon maître, l'invincible Chah-Jehan. Je repaſſai auſſi dans mon eſprit l'Oracle de Feridoun, dont la premiere partie avoit eu un accompliſſement ſi parfait; & il me ſembla que puiſqu'il m'étoit permis de tout eſpérer; je ne devois pas différer de tout tenter. Je tins donc ce diſcours à mon ami en préſence de la Sultane: « Si je ſéjournois ici plus longtems, je me rendrois coupable d'inconſtance ou de pareſſe; vous ſçavez par quel motif j'ai quitté les douceurs de ma patrie. L'heureuſe fin de vos travaux m'aſſure du ſuccès de ceux qui me reſtent à entreprendre; ce ſeroit un crime de douter de la promeſſe du Génie ». La Sultane, que nous avions inſtruite de tout dans les converſations précédentes, prit la parole. « Ma reconnoiſſance, dit-elle, m'inſpire un peu d'audace; j'ai la témérité de m'imaginer que je puis entrer pour quelque choſe dans l'explication de l'Oracle. Ce que vous avez fait pour Almoraddin & pour moi, mérite certainement la récompenſe que vous attendez ; mais pourquoi n'établiriez-vous l'eſpoir de l'obtenir, que ſur le ſeul mérite de cette bonne-œuvre, ſans vous rien promettre de ceux qui en ont profité ? Ce ſeroit bien nous mépriſer, dit le Sultan, que d'en uſer ainſi. Je n'oſe m'oppoſer au départ d'Abdalla : qu'il trouve bon du moins que mon amitié le force à prendre ici tout ce qui lui ſera néceſſaire pour voyager commodément. Vaiſſeaux, hommes, argent, munitions, tout eſt à lui. Sçachez-m'en gré, ajouta-t-il, chere Zulikhah, & découvrez tout mon amour dans la violence que je me fais ; ſans vous, je ſuivrois moi-même le plus généreux de tous les amis ». La Sultane exprima par un régard plein de tendreſſe l'agréable émotion où la mettoient ces ſentimens, & recommençant à parler : « Ce ſont-là, dit-elle, de vrais ſecours ; mais ils ſont d'une eſpece ſi commune, que je ne ſçaurois me réſoudre à y borner le ſens de la prédiction. N'en doutez pas, Feridoun a prétendu promettre de nouvelles lumieres, & je me trompe fort ſi je ne les dois fournir. Je diſpoſe de celles du ſage Rem-Corim. « De qui nous parlez-vous, Madame, interrompis-je ; quelle retraite cache cet homme éclairé ?

Rem-Corim, reprit Zulikhah, eſt un Prince voiſin, & notre tributaire. Les autres paient leur tribut en argent, ou en marchandiſes ; il a toujours payé le ſien en conſeils & en inſtructions, que mon ayeul, mon pere & ma tante, eſtimoient plus que tous les tréſors. Il réunit en lui ſeul tous les perſonnages que vous cherchez. C'eſt un vieillard qui ne reſſent aucune des incommodités de la vieilleſſe ; c'eſt un voyageur fameux ; c'eſt un Sage, dont les connoiſſances s'étendent fort au-delà des bornes preſcrites aux découvertes des hommes ordinaires. Ah ! courons le conſulter, m'écriai-je ; Feridoun a eu ſur vous les vues que vous penſez. Nous pourrons partir dans quelques jours, répondit la Sultane : auſſi-bien faut-il qu'Almoraddin, pour ſe faire voir à ſes ſujets, parcoure le Baroſtan. Pendant le voyage on vous préparera le vaiſſeau qui vous a apporté ici ; je vous en parle comme s'il étoit à moi, ajouta-t-elle en riant, & je vous le deſtine avec la même confiance que ſi j'avois eu l'eſprit de le gagner. J'acceptai l'offre de la belle Reine, qui mit un tel ordre aux préparatifs du voyage, que nous ſortîmes de la Ville quatre jours après.

Il ne faut point ſe figurer ici une marche ſemblable à celle du maître des Indes, lorſque laſſé de ſes victoires ou de ſes profondes méditations, il quitte Agra & Dheli, pour aller prendre le frais dans le délicieux Royaume de Cachemire. Mais où il y a moins de monde il y a auſſi moins d'embarras. Notre eſcorte n'étoit compoſée que de cent Cavaliers, dont cinquante ſuivoient l'éléphant royal qui nous portoit. Cet animal étoit magnifiquement enharnaché; à ſes côtés marchoient deux autres éléphans prêts à lui ſuccéder en cas de beſoin. Le petit château dans lequel nous étions, étoit couvert de plaques d'or qui jettoient un éclat merveilleux; & un beau velours couleur de feu en rendoit le dedans très propre. Nous y voyagions fort à notre aiſe, aſſis ſur de gros couſſins de même étoffe. Les eſclaves, les chameaux & les chariots chargés des proviſions & du bagage, alloient devant, à une diſtance aſſez grande pour ne pas incommoder.

Les pays que nous traverſâmes étoient fertiles, & aſſez peuplés. Nous entrâmes dans trois Villes de médiocre grandeur, où le Sultan & la Sultane eurent le plaiſir de voir toutes les preuves de fidélité qu'ils pouvoient deſirer. Le long des chemins dans toute la route, le peuple paroiſſoit tranſporté d'une joie pure, qu'il témoignoit par une infinité d'acclamations & de bénédictions. Les hommes, les femmes, les enfans mêmes; avoient des ſacs remplis de riz, qu'ils jettoient à poignées derriere eux, pour amuſer le diable, & le détourner du grand chemin tandis que nous paſſions. Ce concours divertiſſant qui ſe renouvelloit ſans ceſſe, ne nous empêcha pas de prier la Reine de nous entretenir de la contrée où nous allions, & du Sage qui y commandoit.

* * *

Aventures du Sage Rem-Corim, Prince de la Longue-Vallée.

La Contrée, dit-elle, s'appelle la Longue-Vallée, parce qu'ayant beaucoup de longueur ſur très-peu de largeur, elle eſt preſque toute environnée de hautes montagnes. Ce côté-ci, qui eſt le ſeul endroit par où l'on y puiſſe entrer, eſt fortifié par une groſſe riviere, ſur laquelle il y a un pont, dont l'iſſue eſt fermée, & difficile à forcer, la porte qui la ferme étant défendue de deux groſſes tours. La principale ville eſt à un trait d'arc de cette porte. Toute la vallée eſt habitée par une petite nation, qui, de tout tems, ſuit des loix fort particulieres. Quand le Prince meurt, nul droit connu des autres peuples n'eſt conſulté pour remplir ſa place. Il ſuffit même aux habitans qu'on ſoit du pays, pour être exclu de la premiere dignité. Il leur faut un étranger, mais un étranger agréable aux Dieux Huon & Barcob, qu'ils adorent. Juſqu'à ce que le haſard l'amene le tiers du peuple eſt toujours ſous les armes, & le pont & la porte ſont ſoigneuſement gardés.

Lorſque Rem-Corim, qui ne ſongeoit à rien moins qu'à terminer ici ſes courſes, arriva à cette porte; un interrégne de ſept ans leur avoit fait ſouffrir tous les maux qui affligent les ſociétés que nulle autorité bien affermie ne retient dans l'ordre. La gravité de ſa contenance, & ſa vieilleſſe (car il étoit vieux) lui attirèrent d'abord le reſpect des Gardes, & même des Anciens de la nation, auxquels ils le préſentèrent ſuivant la regle établie. « Vénérable vieillard, lui dit un de ces Anciens qui parloit Arabe, & qui dans la ſuite ſervit toujours d'interprête, ſçavez-vous en quel état nous ſommes ? Venez-vous ici pour régner ? Pour régner, moi ? répondit le Philoſophe, déſabuſez-vous, ſi vous croyez avoir trouvé votre eſclave. Admirateur de la nature, je viens en examiner les ſecrets dans vos montagnes, comme j'ai fait en pluſieurs autres régions. Je ne m'informe jamais, ni des intérêts des peuples, ni de leur conduite : pourvû qu'ils pratiquent l'hoſpitalité, cela me ſuffit. Commander aux autres, c'eſt leur être aſſujetti. Cette réponſe ſurprit celui qui avoit fait la queſtion. Qui êtes-vous, pourſuivit-il, où avez-vous commencé à voir le jour ? Vaine curioſité, repliqua le Sage ; nul homme ne le ſçait préſentement ; & parmi les Génies, il n'y en a que trois qui en aient connoiſſance. Chantez-nous quelque air religieux, reprit l'Ancien ; quel eſt votre culte ? Alors Rem-Corim chanta une longue hymne, où, après avoir célébré le Ciel & la terre, le ſoleil & la lune, la nuit & le jour, il remercioit Dieu de les avoir créés. Le truchement interprétoit ſes paroles à meſure qu'il les prononçoit. D'abord qu'il eut fini, tous les aſſiſtans remplirent l'air de ſifflemens, (c'eſt leur maniere d'applaudir) & crièrent tous d'une voix : Il connoît nos Dieux : Huon eſt le Ciel, Barcob eſt la terre, Huon eſt le ſoleil, Barcob eſt la lune ; Huon eſt le jour, Barcob eſt la nuit : Aux épreuves, aux épreuves. Auſſi-tôt pluſieurs ſe détachèrent, & coururent à la Ville avertir le peuple & les Agguys (*a*). Le Philoſophe ſe vit, à ſon grand regret, accablé d'une foule tumultueuſe qui n'enviſageoit que lui, & qui ne parloit que de lui. Les Agguys l'invitèrent à les ſuivre au Temple ; & lorſqu'il y fut arrivé, ils le préſentèrent au Dieu Barcob, en lui diſant de faire ſon offrande.

(*a*) Prêtres.

Le ſage vieillard indigné, regarda fièrement l'Idole, & ayant relevé de terre cinq ou ſix coquilles, il les jetta aux pieds de cette ſtatue. Il s'attendoit à être déchiré par ces infidèles: mais au contraire, les joyeux ſifflemens recommencèrent, & l'on cria: à l'autre épreuve, à l'autre épreuve. Pour faire cette épreuve, les Agguys apportèrent le Dieu Huon, & ayant placé debout Rem-Corim à côté de la ſtatue, ils ſe mirent à conſidérer les deux viſages, & à en comparer les traits. Soit réalité, ſoit effort d'imagination, ils trouvèrent que la reſſemblance étoit parfaite: & en le déclarant authentiquement, ils firent ſur tout bien remarquer pluſieurs verruës ornées de grands poils, qui défiguroient le viſage de Rem Corim, & dont les pareilles n'embelliſſoient pas aſſurément celui d'Huon. Ces marques de ſouverainté parurent inconteſtables. La nombreuſe aſſemblée fit écla-

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

ter de nouveaux tranſports ; toutes les bouches s'ouvrirent pour élever juſqu'aux nues le choix des Dieux.

L'interprête s'adreſſa après cela au Philoſophe, & lui dit : « Les peuples de la Longue-Vallée vous acceptent de la main des Dieux pour leur Prince ; ils vous obéiront déſormais. Et qui de vous, interrompit le Sage, s'eſt trouvé au Divan céleſte pour en rapporter l'ordre des Dieux ? Les Dieux mêmes, reprit l'Ancien, ſe ſont expliqués. La ſuite de nos Souverains eſt marquée dans les ſacrées archives : dès qu'un Prince vient à mourir, ſon ſucceſſeur nous eſt toujours déſigné par un Oracle. On va lire celui qui vous regarde, & qui a fait le ſujet de nos impatientes attentions durant un interrégne ſi périlleux ». A ces mots le plus reſpectable des Agguys tira de la poitrine du Dieu Huon, qui s'ouvroit comme une armoire, un vieux livre où il lut gravement ces Sentences.

« L'homme qui mépriſera les grandeurs, en fera un bon uſage : ſa patrie ſe glorifiera de l'avoir produit. » Pour louer les Dieux il faut les connoître, & ſçavoir qu'ils n'ont pas » beſoin de nos dons. Heureux l'homme ſage, c'eſt le vrai portrait de la » Divinité, c'eſt un Dieu mortel.

Cet Oracle prétendu fut interprété mot à mot à Rem-Corim. Les aſſiſtans perſuadés qu'ils l'y voyoient évidemment dépeint, n'eurent la patience d'attendre, ni que l'Agguy le lui appliquât, ni qu'il convînt lui-même de la juſteſſe de l'application. Le temple retentit de mille ſons perçans ; mille voix répétèrent : « Il fuit les honneurs, c'eſt l'ami des Dieux, il ſçait que les préſens les plus magnifiques ne ſont pour eux que de viles coquilles, c'eſt la vraie effigie du grand Dieu Huon, c'eſt un Huon mortel : Qu'il régne ! qu'il régne » ! Le Philoſophe fut enlevé avec une violence mêlée de reſpect, on le porta au Palais, on le traita en Prince malgré qu'il en eût. Auſſi-tôt que la nuit fut venue, les feux qu'on alluma ſur toutes les hauteurs voiſines de la Ville, apprirent aux habitations les plus éloignées le bonheur de la Longue-Vallée. Le lendemain un peuple innombrable aſſiégea le nouveau Prince, & le preſſa d'une maniere ſi ſoumiſe, & en même-tems ſi vive & ſi touchante, de prendre ſoin de la nation, qu'à la fin il ſe laiſſa gagner. Voilà, continua la belle Zulikhah, tout ce que je pourrois vous dire du Sage que nous allons voir, s'il n'avoit lui-même raconté à ma tante Aïſchah une aventure aſſez plaiſante, qui dès la premiere année le mit en grande réputation parmi ſes ſujets.

L'Ancien qui lui avoit d'abord ſervi de truchement, s'appelloit Craën-Olnas. C'étoit un homme riche, & fort autoriſé dans toute la Vallée. Rem-Corim l'ayant pris en amité, le fit ſon

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

premier Miniſtre; & lui offrit dans le Palais un logement commode, que Craën-Olnas accepta, & où il alla demeurer avec ſa famille. Parmi ſes femmes, il y en avoit une nommée Bimallem, qu'il aimoit beaucoup, quoique depuis quelques années certains airs de triſteſſe, qui la reprenoit ſouvent, euſſent rendu ſon humeur peu réjouiſſante. Quelques inſtances que ſon époux lui eût faites avant l'arrivée de Rem-Corim, elle n'avoit jamais eu la complaiſance de lui déclarer le ſujet de ſon chagrin. Mais s'étant remplie d'une grande eſpérance à la vue de ce Philoſophe, elle dit à Craën-Olnas; Menez-moi au Prince que le Ciel nous a envoyé pour notre conſolation; je lui découvrirai devant vous la cauſe de ma mélancolie; je me perſuade que ſa profonde ſageſſe en trouvera le remede. Le mari très-ſatisfait de cette propoſition, obtint bientôt du Philoſophe la permiſſion de lui

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

préſenter Bimallem, qui lui dit, la larme à l'œil, qu'il y avoit plus de trois ans qu'elle ſouffroit, ſans oſer manifeſter ſon mal à perſonne, tant il étoit étrange. Rem-Corim la pria d'avoir une entiere confiance en lui, & de déclarer hardiment ce qu'elle ſentoit. Il y a plus de trois ans, répondit-elle, que j'ai un gros ſerpent dans le corps. Ce ſerpent ſe ſaiſit de toute la nourriture que je prens, il me ronge les entrailles, il ne me laiſſe aucun repos ni le jour ni la nuit. Le Sage lui demanda doucement comment elle croyoit que ce pernicieux animal fût entré dans ſon corps. Bimallem repartit qu'il y étoit entré par la bouche, un jour qu'elle s'étoit endormie dans ſon jardin.

Le Philoſophe remarqua qu'elle avoit un fort bon viſage, & lui ayant tâté le pouls, il ne lui trouva pas la moindre émotion. Il lui fit quelques queſtions, & il conclut, des réponſes, &

des autres indices, que cette Dame avoit l'eſprit bleſſé, & que le ſerpent dont elle ſe plaignoit, étoit un ſerpent imaginaire. Mais il n'eut garde de lui faire connoître ſa penſée. Au contraire, il confirma Bimallem dans ſon erreur, & lui dit enſuite, d'un ton impoſant, qu'elle ſeroit guérie le lendemain. Il ajouta qu'elle avoit fort mal fait de différer ſi long-temps de recourir aux remedes, parce que le ſerpent auroit été plus traitable, tandis qu'il étoit encore foible & petit. Je ne lui aurois pas donné le loiſir de grandir, repliqua la Dame, ſi j'avois oſé en parler. Quoique Craën Olnas m'aime, & ſoit homme d'eſprit, il n'auroit pas entendu raiſon ſur ma maladie. Il m'auroit même peut-être défendu d'en parler jamais, de peur qu'on ne me regardât comme une folle. Plût au Ciel que vous fuſſiez venu plutôt! Votre préſence ranime mon courage; ſans vous, Seigneur, je n'aurois pas encore la hardieſſe d'ouvrir la bouche ſur un ſujet ſi important. Il vous en coûtera un peu plus de peine, dit le Prince ; mais ſoyez aſſurée que demain au ſoir vous n'aurez plus de ſerpent. J'en ai bien exterminé d'autres en ma vie. Le tuerez-vous, Seigneur, reprit Bimallem. Je le ferai ſortir de vos entrailles tout vivant, repondit Rem-Corim ; vous pourrez vous-même lui arracher la vie, pour vous venger de tous les maux qu'il vous a faits. Je vais préparer un remede contre la vertu duquel je le défie de tenir. Vivez à votre ordinaire d'ici à demain ; mais demain ne manquez pas de manger, dans la matinée, un gros melon tout entier ; puis vous vous mettrez au lit. Bimallem promit d'exécuter ponctuellement l'ordonnance ; & comme elle ſe retiroit, le Sage fit ſigne au mari de revenir après qu'il l'auroit remenée. Dès que Craën-Olnas fut revenu, le Prince lui dit ce qu'il penſoit de la prétendue malade, & de quelle méthode il vouloit ſe ſervir pour la guérir. Il n'eut pas beſoin de prier le Miniſtre de garder le ſecret.

Le lendemain Rem-Corim compoſa, avec des ſimples, un remede laxatif aſſez violent, qu'il fit porter vers le millieu du jour chez la malade, où il alla un moment après. Il la trouva avec un peu de colique, comme il s'y étoit attendu. Elle ſe plaignit fort des tranchées cruelles que le ſerpent lui cauſoit. Il joue de ſon reſte, Madame, dit le Prince, voici ſa derniere heure. La médecine qu'elle prit redoubla ſes douleurs d'entrailles; & le ruſé médecin qui s'étoit retiré pendant ce tems-là dans un cabinet, en étant averti, eut grand ſoin de lui faire dire, que ces douleurs venoient des efforts extrêmes que faiſoit le ſerpent pour conſerver ſon poſte. Au bout de quelques heures, il entendit pluſieurs voix qui crioient: Ah le voilà! ah comme il remue ! ah qu'il eſt affreux ! Il rentra avec précipitation, & trouva la malade & toutes ſes femmes occupées avec Craën-Olnas à conſidérer le baſſin où la médecine avoit été rendue. La frayeur étoit peinte ſur tous leurs viſages, & dans leur geſtes. L'objet de leur attention & de leur effroi étoit une groſſe anguille vivante, que le mari avoit adroitement miſe dans le vaſe dès le matin, par l'ordre de Rem-Corim. Ah ! Seigneur dit Bimallem en ſe jettant aux pieds de ce Prince, je vous dois la vie ; vous m'avez délivrée d'un monſtre qui me dévoroit. Craën-Olnas de ſon côté faiſoit parfaitement bien ſon devoir, & n'épargnoit pas les exclamations. Le Philoſophe augmenta encore par de nouvelles réflexions l'idée qu'on avoit du prodige. Pour la graver plus profondément dans l'eſprit de la Dame, il lui fit raconter pluſieurs fois toutes les circonſtances d'une délivrance ſi heureuſe. Elle diſoit qu'ayant avalé la médecine, elle avoit ſenti un gonflement ſurprenant; que le ſerpent, après de longues agitations, étoit ſorti tout-d'un-coup; qu'il n'avoit pas plutôt touché le fond du vaſe, qu'il s'étoit relevé avec une impétuoſité épouvantable; & qu'elle l'avoit ſenti extraordinairement froid.

Tous les habitans du Palais accoururent au ſpectacle, & virent avec horreur le faux ſerpent, qui, par le conſeil du Prince fut condamné au feu, & exécuté ſur le champ. Bimallem en conſerva la cendre pour la montrer comme une curioſité; & elle jura que de ſa vie elle ne dormiroit dans le jardin. Cette guériſon fit au nouveau Prince un honneur infini, & lui attira l'affection de tous ſes Sujets qui ne pouvoient ſe laſſer de louer ſa bonté, & d'admirer ſes lumieres.

Continuation de l'Hiſtoire d'Abdalla.

Le grand peuple qui s'humilioit aux pieds de l'éléphant royal, & qui ébloui de l'éclat dont nous brillions à ſes yeux, nous reſpectoit comme des Divinités, nous attribuoit ſans doute une converſation beaucoup plus ſublime. Le vieux Philoſophe vint nous recevoir à la porte du pont, avec une ſolemnité qui me fit comprendre que la Longue-Vallée n'étoit pas un Etat mépriſable. Je conſidérai avec plaiſir ſur ſon viſage les heureuſes marques de ſa vocation à la Souveraineté. C'étoit au reſte un perſonnage d'une fort belle repréſentation, & qui nonobſtant ſon âge avancé parloit & agiſſoit avec beaucoup de liberté & de vigueur. Je lui expoſai fort au long l'Hiſtoire de l'Ancien de Bengale, & les obſervations du ſçavant fils de Gigim. Je m'étendis ſur ce que j'avois fait juſqu'alors, & ſur la méthode que je ſuivois pour découvrir la route de l'île qui devoit finir mes courſes. Je ne lui diſſimulai pas les lueurs d'eſpérance que les narrations de Rouſchen avoient d'abord fait naître dans mon eſprit, & le peu de ſolidité que j'y avois trouvé à la fin. L'Oracle de Feridoun, l'explication que la Sultane y avoit donnée, & les plus vives démonſtrations de confiance terminèrent mon diſcours.

Rem-Corim, après m'avoir attentivement écouté, parla en cette ſorte: « Commençons par retrancher les mouvemens ſuperflus. Amrou, fils de Gigim, aſſure que dans l'île de Borico les jours ſont égaux aux nuits. Il faut donc la chercher dans le millieu du globe de la terre, c'eſt-à-dire, dans un éloignement des deux extrémités glacées, peu différent de celui où nous

ſommes

ſommes (*a*). Vos recherches par-là ſeront reſſerrées dans un eſpace de petite étendue pour la largeur. Mais cet eſpace aura toujours beaucoup de tour. J'avoue que ce ſeroit une terrible entrepriſe que celle de traverſer les mers qui nous ſéparent de Kaledit (*b*) le grand continent caché, pour revenir après de long circuits examiner celles qui diviſent ce même continent d'avec l'Afrique. Je ne vous parle point de la partie de l'Océan qui nous met en commerce avec les Africains; nous la connoiſſons aſſez pour être convaincus que l'île de Borico n'y eſt pas. Les périls qui vous menacent, & que vous prévoyez, ne vous étonneroient peut-être pas beaucoup ſi je pouvois vous montrer cette Iſle, comme je vous en ai déterminé le climat. Mais n'attendez

---

(*a*) L'île de Sumatra eſt ſous la ligne équinoxiale.

(*b*) L'Amérique.

pas cela de moi, à moins que vous ne vous diſpoſiez à entrer dans l'Ordre des Sages, & que les Génies conſentent que je vous initie à leurs myſtères. Ce que je vous propoſe eſt grand, ajouta-t-il; courageux Abdalla, conſultez-vous; je m'engage à vous ménager l'agrément des Puiſſances du Ginniſtan.

Cette offre, ſi obligeante en apparence, me donna un peu de frayeur. J'euſſe bien voulu profiter des lumieres communiquées, à d'autres, par les Génies; mais j'étois très-éloigné de deſirer d'avoir moi-même un rapport immédiat avec des créatures d'une eſpece ſi différente de la nôtre. Je cachai cependant une averſion qui auroit pû avoir pour moi de mauvaiſes ſuites; & preſſé d'une envie ſoudaine qui me prit d'être inſtruit à fond des myſtéres dont on me parloit: « J'ignore, dis-je à Rem-Corim, l'origine & les loix de la merveilleuſe ſociété des Sages; ſeroit-il permis aux hommes ordinaires de s'en informer? Quoique les biens imparfaitement connus, puiſſent être ſouhaités; ce n'eſt qu'à une connoiſſance parfaite que les deſirs empreſſés doivent leur naiſſance. Les Sages, reprit le vieillard, font gloire de publier juſqu'aux moindres circonſtances de leur établiſſement. Leur hiſtoire a des charmes qui leur gagnent autant de cœurs, que les bienfaits qu'ils répandent à pleines mains ſur les hommes. Elle eſt d'ailleurs inſtructive, parce que mêlée avec celle du reſtaurateur de la magie, elle démaſque cet abominable, & couvre d'infâmie ſes impies imitateurs. Je vous la raconterai ». Almoraddin & Zulikhah, qui avoient été préſens à notre entretien, déclarèrent qu'ils prétendoient auſſi aſſiſter au récit qu'il promettoit. Le Prince de la Longue-Vallée répondit à cela avec beaucoup de politeſſe, & leur témoigna reſpectueuſement ſa reconnoiſſance. Nous

nous raſſemblâmes ; le Philoſophe parla ; je retins fidèlement ſes diſcours : les voici.

Hiſtoire de Dilſenguin, reſtaurateur de la Magie, & de la Princeſſe Perifirime, fondatrice de la Féerie.

MEROU (*a*), l'une des plus anciennes villes du monde, fut ſoumiſe, dans ſes premiers tems, à deux Rois qui la partageoient également, dont l'un s'appelloit Schadi, & l'autre Giamſchid. Ils s'accordoient fort bien enſemble, quoique le premier fût idolâtre, & que le ſecond ſoutînt l'Unité de Dieu. Le Roi Giamſchid avoit une fille unique nommée Perifirime, célè-

---

(*a*) Située dans le Khoraſſan.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

bre par ſa beauté, par ſa ſcience & par ſa piété. Schadi étoit ſans enfans légitimes, ce qui l'avoit contraint de déſigner pour ſon ſucceſſeur un fils qu'il avoit eu d'une eſclave. Ce bâtard s'appelloit Dilſenguin.

On ne pouvoit rien voir de plus difforme que lui. Il avoit le corps velu comme un ours, les yeux petits & jaunâtres, les oreilles & la bouche d'une grandeur démeſurée, le front étroit, les temples creuſes, le cou menu & très-long, & les épaules fort hautes. Son eſprit étoit encore plus défectueux que ſa figure. Il avoit une curioſité ſans bornes, une vivacité extrême qu'il n'appliquoit qu'au mal, une mémoire vaſte, qu'il ne rempliſſoit que d'idées pernicieuſes. Jamais on ne le vit rire qu'une ſeule fois; toujours rêveur & mélancolique, il fuïoit les compagnies. Les cimetieres, & les lieux les plus ſombres, avoient pour lui des charmes inconcevables; il y paſſoit preſque tout ſon tems à des cérémonies criminelles, que Pirehzen, ſa mere, lui avoit enſeignées. Cet affreux aſſemblage de mauvaiſes qualités de corps & d'eſprit, n'empêchoit pas Schadi d'aimer ſon fils.

Non content de lui deſtiner ſa couronne, il ſe propoſa de travailler à le rendre beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit lui-même, par l'union des deux Souverainetés de Merou : & comme le ſeul moyen de parvenir à cette union étoit de marier ſon fils avec Periſirime, il réſolut de ne rien négliger pour procurer ce mariage. Si Merou, & les Provinces qui en dépendent, dit-il un jour à Giamſchid, n'obéiſſoient qu'à un ſeul Souverain, elles réſiſteroient aiſément à toutes ſortes d'ennemis, & ne craindroient pas de devenir un jour la proie de la race ambitieuſe de Caïcaous (*a*). Giamſchid

---

(*a*) C'eſt le Nembrod des Hébreux.

convint de cette vérité. Plus j'y ſonge, reprit Schadi, plus cette jonction ſi deſirable me paroît un ouvrage digne de nous. Pourquoi différer de l'entreprendre ? Un mariage eſt-il ſi difficile à conclure? Croyez-moi, Roi Giamſchid, Periſirime & Dilſenguin ſont faits l'un pour l'autre ; ils ſont nos ſeuls héritiers; qu'un doux & ſacré nœud les lie, nos vœux ſeront accomplis.

Le pere de la belle Periſirime demeura interdit à cette propoſition. Son trouble néanmoins ne parut que très-peu ſur ſon viſage, & il répondit d'un ton aſſez ferme : « Roi Schadi, le mariage des enfans eſt une affaire que les peres ne doivent jamais décider ſeuls. Je connois la docilité de Periſirime ; je ſçai qu'elle eſt toujours prête à ſe ſoumettre à mes ordres ; mais je n'en ai point à lui donner dans cette occaſion. A Dieu ne plaiſe que j'abuſe du pouvoir que j'ai ſur elle, & du reſpect qu'elle a pour moi. Un engagement forcé eſt ordinairement une ſource de malheurs. Perifirime eſt libre : c'eſt principalement en lui conſervant ſa liberté, que je veux lui faire voir que je ſuis ſon pere & ſon Roi. Je ne vous dis pas de la contraindre, reprit Schadi ; penſez-vous que je vouluſſe moi-même forcer Dilſenguin à ſe marier contre ſon gré » ? Cette comparaiſon injurieuſe choqua Giamſchid mais il diſſimula encore, ſe contentant de répondre, en raillant, que, ſelon toutes les apparences, Dilſenguin n'auroit pas grand beſoin d'être forcé pour ſe réſoudre à poſſéder Perifirime, & à gagner un Royaume. Je tombe d'accord, repliqua Schadi, que l'affaire dont il eſt queſtion eſt très-avantageuſe pour mon fils ; mais j'ai ſi bonne opinion de Perifirime, que je ſuis perſuadé qu'elle ſe rendra aux raiſons qui nous invitent à réunir nos Etats. Faites-lui donc part de notre converſation, & diſpoſez doucement ſon cœur à agréer les hommages de mon fils. Il ne perdra deſormais nulle occaſion de lui plaire. Vous touchez-là le point eſſentiel, dit Giamſchid ; Si Dilſenguin peut ſe faire aimer de ma fille, il ne tiendra pas à moi qu'il ne l'épouſe ». Ces deux Princes ſe ſéparèrent.

Le Roi Schadi qui n'ignoroit pas combien ſon fils étoit ambitieux, le charma, en lui communiquant dès le même jour ce qui s'étoit paſſé. Ce monſtre épuiſa les remercimens ordinaires, & en fit d'extravagans. Il promit de ne rien oublier pour ſe rendre digne de Perifirime, & il eut la vanité d'aſſurer que dans très-peu de jours il diſpoſeroit ſouverainement du cœur de cette Princeſſe. Giamſchid ne parla à ſa fille que le lendemain. Quelque tour qu'il prît, elle trouva ſi odieuſe la propoſition qu'il lui fit, qu'elle penſa mourir de déplaiſir. Non, non, mon pere, dit-elle, il n'y aura jamais rien de commun entre Perifirime & Dilſenguin. Je n'entre point dans vos raiſons de politique. Vous êtes mon Souverain; mais vous n'aurez jamais aſſez de puiſſance pour m'empêcher de mourir quand il me plaira, & je préférerai toujours la mort à un tel mariage. Le nom ſeul de cet amant me fait frémir. Où eſt votre tendreſſe, Seigneur, continua-t-elle, en ſe jettant à ſes genoux, comment l'ai-je perdue? Elle verſoit un torrent de larmes en faiſant cette demande ſi touchante, & Giamſchid qui l'aimoit uniquement ne put retenir les ſiennes. Que vous me connoiſſez mal, ma chere Periſirime, lui dit-il en la relevant, ſi vous me ſoupçonnez de vouloir donner la moindre atteinte à votre liberté! Et ſi vous me croyez incapable d'une réſolution ſi barbare, que vous êtes imprudente de vous allarmer comme vous faites! Eſſuyez ces pleurs. J'approuve votre averſion pour Dilſenguin. A ces mots, une joie exceſſive brilla

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

ſur le viſage de la Princeſſe. Elle embraſſa Giamſchid. Elle exagera la grace qu'il venoit de lui faire. Ils ſe donnèrent une infinité de témoignages vifs & éloquens de la conformité de leurs ſentimens. Ces tranſports firent enfin place à quelques réflexions ſur la conduite qu'il falloit garder. Il y avoit à craindre que ſi Perifirime maltraitoit tout ouvertement Dilſenguin, ſon pere & lui ne ſe portaſſent à des extrémités fâcheuſes. Giamſchid étoit d'avis qu'elle tâchât de diſſimuler ſa haine, & qu'elle le ſouffrît quelquefois. Mais la Princeſſe naturellement très-ſincere, n'y voulut jamais conſentir. Elle n'avoit pas encore achevé d'expliquer ſes raiſons, lorſqu'on vint avertir que Schadi & ſon fils demandoient à entrer. Quel contre-tems! il fallut ſe livrer, & recevoir la viſite malgré le trouble & le chagrin qu'elle cauſoit.

L'extérieur de Schadi n'avoit rien d'extraordinaire, mais Dilſenguin étoit tout couvert d'or & de pierreries. Il ſalua Giamſchid en très-peu de paroles; puis s'étant doucement tourné vers Perifirime, il lui fit un compliment étudié. Elle voulut regarder ſon pere comme pour le conſulter, mais l'artificieux Schadi l'avoit déja écarté en s'attachant à lui. Elle demeura d'abord dans le ſilence; Dilſenguin auroit pû remarquer dans ſes yeux & ſur ſon viſage, tous les ſignes d'une extrême indignation. Mais comme il ſe flattoit beaucoup, il prit le ſilence de cette Princeſſe pour un ſimple effet de ſa pudeur & de ſa modeſtie; il attribua le feu qui paroiſſoit ſur ſes joues, à une révolution de ſang tout-à-fait favorable; & ſon air irrité, à une noble fierté, qui naiſſoit du plaiſir de le voir ſi ſoumis. En cet état, il la trouva la plus belle & la plus aimable perſonne de l'univers, & il ſentit pour elle une paſſion dont il ne ſe croyoit pas lui-même ſuſceptible. Elle ſe poſſéda aſſez pour ne répondre qu'en termes qui n'avoient rien de choquant. Peut-être auroit-elle continué à l'entretenir de la même maniere, s'il s'étoit tenu dans les bornes de la diſcrétion, & s'il n'avoit eu la témérité de mêler dans ſes diſcours quelques paroles touchant leur mariage. Mais s'étant à la fin apperçue que ſa tolérance ne ſervoit qu'à le rendre plus effronté, elle lui dit : « Dilſenguin ce n'eſt pas à vous à parler d'une choſe qui dépend de moi-même. Je ne penſe rien ſur le mariage dont vous avez oſé faire mention ; ainſi le meilleur parti que vous puiſſiez prendre, c'eſt de n'en point parler. Ma langue eſt trop dans les intérêts de mon cœur, belle Princeſſe, repartit Dilſenguin, pour s'abſtenir de parler de ce qui fait l'objet de tous mes deſirs. Il faut donc vous déclarer, repliqua Periſirime, que ſi vous voulez abſolument que vos diſcours roulent ſur notre mariage, vous direz vrai en aſſûrant qu'il eſt impoſſible. Je hais vos vues ambitieuſes & intéreſſées. Pour votre perſonne & vos mœurs, je n'en dis rien, faites-vous juſtice vous-même.

Quoique Dilſenguin ne ſe fût pas attendu à une replique ſi dure, il ne ſe rebuta point. Il avoua qu'il n'étoit pas digne de Perifirime; il entreprit de ſe diſculper auprès d'elle du côté de l'ambition & de l'intérêt, & il s'efforça de lui perſuader qu'il ne l'auroit pas moins aimée quand elle n'auroit été qu'une ſimple bergere. Certain déſordre qui régnoit dans tout ce qu'il diſoit, & la comparaiſon que la ſpirituelle Princeſſe en fit avec ſon premier compliment qui avoit été fort arrangé, lui firent ſoupçonner que Dilſenguin étoit véritablement amoureux. Elle ne ſe trompoit pas.

Cette réflexion l'affligea cruellement: convaincue que quand le cœur ſe met de la partie, les pourſuites ſont bien plus ardentes, que lorſque la politique ſeule fait agir. Pour empêcher donc ſon indigne amant de s'affermir dans ſes idées, elle l'accabla de duretés, & lui répéta pluſieurs fois qu'elle le haïroit toujours. Il ſoupira & jetta quelques larmes; il fit tout ce qu'on auroit pu attendre d'un homme tendre, paſſionné, déſeſpéré. La Princeſſe ne fut pas d'humeur d'en ſouffrir plus long-tems, & rompant tout-à-coup la converſation, elle ſe retira, en diſant qu'elle ſe trouvoit mal. Giamſchid la ſuivit, après avoir pris fort à la hâte congé du Roi Schadi. Celui-ci qui n'avoit pas perdu de vue ſon fils un ſeul moment, & qui n'auguroit rien de bon, le rejoignit, & lui demanda le réſultat de ſon entretien avec Periſirime.

Un excès d'amour & de rage, avoit ôté à ce malheureux l'uſage de la voix. Immobile, il ſerroit les dents, & regardoit avec des yeux étincelans la porte par où la Princeſſe venoit de ſortir.

Schadi attendit en vain que la parole lui revînt ; & voyant que ſa raiſon s'égaroit, & qu'il commençoit d'avoir la contenance & les convulſions d'un inſenſé, il le fit enlever. On fut obligé de le lier dans ſon lit. Les trois premiers jours on ne put lui faire prendre aucune nourriture. Il ne connoiſſoit perſonne. Il effrayoit par d'horribles contorſions tous ceux qui approchoient de lui. Le quatrieme jour ſa fureur ſembla ſe rallentir ; on s'apperçut même qu'il parloit à voix baſſe ; mais ceux qui l'écoutèrent n'entendirent que menaces & imprécations. Il dormit profondément la nuit d'après. Le lendemain Schadi ſe trouva à ſon réveil, & il ne fut pas peu ſurpris de le voir rire en ouvrant les yeux.

Il craignit que ce ne fût là un nouvel accès de folie ; mais Dilſenguin tournant ſes regards vers lui : Je ris, Seigneur, lui dit-il, parce que j'aurai le plaiſir de me venger d'une maniere

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG

digne de moi. Levant enſuite les yeux au Ciel, ô Zerdaſch (*a*), s'écria t-il, vrai modèle de ſageſſe ! Son pere lui demanda pourquoi il faiſoit mention d'un Roi que le Ciel avoit foudroyé ? Ne blaſphêmez pas, répondit Dilſenguin, Zerdaſch eſt au rang des Dieux. Je l'ai vu cette nuit, il m'a déclaré ſon ſucceſſeur ; je dois dès aujourd'hui ſuivre ſes traces. Si par une piété téméraire vous prétendez m'en empêcher, vous ſerez vous-même la premiere victime que j'immolerai à ſa Divinité. En diſant cela, il rompt ſes liens, il ſe leve, il demande ſes habits. Trois eſclaves, qui le croyoient encore dans le délire, voulurent le ſaiſir, il les terraſſa comme en ſe jouant. Etant ha-

---

(*a*) Inventeur de la Magie, connu des Grecs ſous le nom de Zoroaſtre. Il régna dans le pays où Merou eſt ſituée, & il mourut d'un coup de foudre.

billé, il ſalua ſon pere d'un air dédaigneux, & il ſortit.

Ce pauvre vieillard épouvanté de tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre, ſe fit auſſi-tôt porter chez Giamſchid, à qui il raconta ce qui étoit arrivé. Giamſchid avoit appris de ſa fille le détail de la converſation qu'elle avoit eue ; & s'attendant à quelque événement funeſte, il s'étoit préparé à faire une vigoureuſe réſiſtance. D'abord il avoit logé la Princeſſe dans le donjon de ſon Palais, dont les murs étoient extrémement forts, & lui avoit donné une Garde de quatre cens hommes, des plus braves de ſon Royaume. Il avoit en même-tems expédié un ordre ſecret aux principaux Chefs de ſes ſujets, de tenir leurs compagnies prêtes. Les nouvelles que lui apporta Schadi, diminuèrent un peu les inquiétudes de ce bon Roi.

On vint dire à ces deux Princes que Dilſenguin, au ſortir du Palais, s'étoit mis à courir les rues de la Ville, en criant qu'on le ſuivît avec des hoyaux & des pêles : Qu'une grande foule de monde s'étoit jointe à lui : Qu'il les avoit conduits dans les ruines d'une vieille tour, & leur avoit ordonné de fouir en un certain endroit : Qu'en moins de rien, on avoit ouvert par le haut un ſouterrain dans lequel il s'étoit précipité. Les vieillards regardèrent cette action comme la derniere ſcène de la tragédie. Schadi ne laiſſa pas de faire publier ſur le champ, qu'il donneroit dix livres d'or à quiconque ſe feroit deſcendre dans le ſouterrain, & découvriroit ce que Dilſenguin étoit devenu. La récompenſe excita un grand nombre de gens déterminés, qui s'offrirent à l'envi pour cette expédition. Mais les quatre premiers qui ſe firent deſcendre dans le ſouterrain en ayant été retirés ſans vie, il ne ſe trouva plus perſonne qui voulût riſquer la ſienne. Giamſchid alors ſe flatta tout de bon de la mort de ſon ennemi, & Schadi ne douta plus de celle de ſon fils. Ils n'apprirent que trop-tôt qu'ils étoient l'un & l'autre dans l'erreur.

Eblis (*a*), cet immortel perſécuteur de la race d'Adam, avoit initié Dilſenguin aux myſteres déteſtables de la Magie, par l'entremiſe des manes de Zerdaſch, & l'avoit choiſi pour répandre dans le monde la connoiſſance de cet art pernicieux, que perſonne n'avoit encore fait profeſſion d'enſeigner. Les diſciples de Zerdaſch n'avoient pas ſurvécu long-tems à leur maître. Ses écrits ne paroiſſoient pas, & l'on n'en voyoit que de petits extraits entre les mains de quelques hommes & de quel-

---

(*a*) Eblis, ou Azazel, eſt, ſelon les Orientaux, le chef des Anges apoſtats.

qués femmes impies, du nombre deſquelles étoit la mere de Dilſenguin. Eblis avoit caché lui-même ces volumes abominables ſous la plus ancienne des tours de Merou ; & ce fut-là que Dilſenguin les alla chercher par le commandement de Zerdaſch, qui l'avoit aſſuré que ſon obéiſſance ſeroit ſuivie de l'accompliſſement parfait de ſes deſirs.

Ayant ſauté comme un furieux dans l'ouverture qu'il avoit fait faire, il tomba dans un bourbier où il enfonça juſqu'à la ceinture. Là il s'abandonnoit à de nouvelles fureurs, lorſqu'il vit un fantôme qui avoit les mains ſanglantes, & le regard féroce, & qui lui parla en ces termes : « Tu m'as déja vu, je ſuis Zerdaſch. Ton courage répondra-t-il à la bonne opinion que j'en ai ? Prépare tes mains à me ſacrifier les victimes qui vont ſe préſenter ». Ce fut dans ce tems-là qu'on deſcendit avec des cordes ceux que les dix livres d'or promiſes par Schadi avoient engagés à la recherche de Dilſenguin ; & ce fut ce barbare qui les étrangla de ſes propres mains à meſure qu'il put les atteindre. Le fantôme ſatisfait l'arracha de la boue, & à la lueur d'un grand feu follet, il le conduiſit dans un labyrinthe, dont ils ne trouvèrent le centre qu'après avoir marché fort longtems. Ce centre étoit un puits. Le fantôme, s'en étant approché, prit Dilſenguin par les pieds, & le jetta dans le puits la tête la premiere, en lui diſant : Sois dur & invulnérable. Dilſenguin fut emporté ſous terre par un conduit large & gliſſant fait en vis ; & ſa deſcente fut ſi longue & ſi rapide, qu'il crut entrer ce jour-là dans les Enfers. A la fin il s'arrêta.

Ses yeux purent à peine ſoutenir la lumiere vive & ſubite dont ils furent frappés dans le lieu où il ſe trouva. C'étoit un temple bâti de marbre noir & de marbre blanc, d'une grandeur extraordinaire, couvert d'une voûte ſoutenue par vingt-quatre colomnes accouplées. Il y avoit au milieu de cet édifice un vaſte baſſin de fonte, élevé de terre d'environ trois pieds, dont les bords étoient ornés de crapauds en bas-relief, & qui étoit rempli d'ambre gris fondu & bouillant. On voyoit à la clef de la voûte, juſtement au-deſſus du baſſin, un globe de feu, qui tantôt obſcur & tantôt très-brillant, rempliſſoit le temple d'éclairs. Les deux eſpeces de marbre étoient partagées de maniere, que le noir compoſoit le pavé, les colomnes & la corniche; & que le blanc formoit tout le reſte. Le noir étoit poli, & fort luiſant; mais le blanc étoit mate, & chargé de ſculptures admirables, qui repréſentoient les plus fameux crimes du Prince des Démons. L'impie Dilſenguin conſidéra très-attentivement tous ces ouvrages; & vil adorateur du perfide Eblis, il ſe profterna, & lui adreſſa cette courte priere: *Souveraine Intelligence qui dominez pendant la nuit, & dont le pouvoir s'étend encore ſur les deux extrémités du jour, recevez-moi au nombre de vos ſujets.*

Auſſi-tôt qu'il eut achevé ce peu de paroles, la terre trembla, les éclairs du globe enflammé redoublèrent, d'horribles mugiſſemens ſe firent entendre, la liqueur bouillante s'enfla, & menaça de paſſer par-deſſus les bords du baſſin. Il en ſortit deux Ombres, qui diſoient, d'une voix enrouée, ſilence, ſilence, & qui firent ſigne à Dilſenguin de ſe dépouiller. Il obéit dans le moment, & quand il fut tout nud, les deux Ombres ſe retirerent pour faire place à trois autres Ombres qui s'élancèrent hors du baſſin, & qui après avoir voltigé long-tems autour de lui, lui firent chacune un don. La premiere ſouffla ſur lui, & le rendit infatigable. La ſeconde lui fourra un aſpic dans la gorge, & lui dit: malice & cruauté.

té. La troiſieme Ombre entra elle-même toute entiere dans ſa bouche ; & il reçut la puiſſance de faire toute ſortes de preſtiges & de transformations. Ces Ombres ayant diſparu , la liqueur ardente s'éleva fort haut à diverſes repriſes, & le globe de feu s'ébranla dans le milieu de la voûte.

Un trône d'un matiere ſemblable au fer, lorſqu'ayant été rougi il commence à ſe refroidir , ſortit peu à peu de l'ambre liquide. En même-tems le globe s'ouvrit , & il en deſcendit un grand vieillard couvert d'un longue robe jaune , tenant un ſceptre d'or de la main droite & de la gauche un petit coffre , qu'il poſa ſur ſes genoux lorſqu'il fut aſſis ſur le trône. C'étoit le redoutable Eblis qui ſe montroit ſous cette forme. Il avoit le regard triſte, la barbe & les cheveux hériſſés, un trou au lieu de nez , les lèvres groſſes & fort avancées. Les extrémités de ſes pieds reſſembloient à des grifſes de hibou. Le petit mouvement qu'il fit en s'aſſeyant, couvrit ſon habit d'étincelles, qui s'écartèrent avec plus de vîteſſe que ne font celles que de violens coups de marteau détachent d'un fer brûlant. Il fit ſigne à Dilſenguin de monter ſur le baſſin, & de venir à lui ſur la liqueur bouillante. Le nouveau Magicien exécuta aſſez promptement le premier ordre, mais la crainte d'être conſumé en un inſtant le fit un peu balancer ſur le ſecond. Il franchit le pas néanmoins, & l'ambre s'affermit ſous ſes pieds. Etant auprès du trône, il ſe mit à genoux devant le vieillard, qui lui donna le petit coffre. Dilſenguin voulant marquer ſa reconnoiſſance, leva les yeux, & commença à remercier Eblis, en diſant : Roi Souterrain..... Mais Eblis indigné que contre ſes ordres un mortel rompît le ſilence dans ſon temple, ne lui permit pas de continuer, & lui appliqua ſi rudement ſes deux pieds ſur l'eſtomac, qu'il le jetta à la renverſe. Ce coup fit perdre connoiſſance au Magicien; & quand il revint à lui, il ſe retrouva tout habillé, aſſis à l'entrée du premier ſouterrain, avec le petit coffre auprès de lui.

L'ayant ouvert, il y vit trois rouleaux d'écorce d'arbres, qui contenoient les dogmes impurs de Zerdach. Il les lut avec une application incroyable, afin d'y découvrir les moyens d'exécuter inceſſamment l'infame réſolution qu'il avoit priſe d'aſſouvir à quelque prix que ce fût ſes deſirs brutaux, & de rendre enſuite Perifirime la plus malheureuſe des créatures. Mais une puiſſance plus forte que la ſienne renverſa ſes cruels deſſeins. Perifirime ſauvée alla fonder l'école des Sages & vainquit glorieuſement Dilſenguin. Ces événemens mémorables, ajouta Rem-Corim, appartiennent à l'hiſtoire de notre établiſſement. Nous ne le preſſâmes pas d'en dire davantage ce jour-là.

Comme nous nous promenions avec lui dans ſes beaux jardins, où la dépenſe & l'induſtrie avoient réuni tout ce que la nature produit de plus merveilleux dans les autres climats, le Gouverneur de ſon Palais lui amena une jeune fille, & lui dit : « Seigneur, vous voyez la belle Nahala, fille du Scherif Motacem. Fort effrayée, elle invoquoit votre nom aux portes du Palais, lorſque je l'ai apperçue. Elle m'a ſupplié avec beaucoup d'inſtances de la conduire à vos pieds. Nahala s'y étoit déja proſternée, mais Rem-Corim ne la ſouffrit pas long-tems dans cette poſture. Que vous eſt-il arrivé, ma fille, lui dit-il, que ſouhaitez-vous ? J'implore votre protection, grand Prince, répondit-elle ; je viens de me ſauver de chez mon pere, quel azile plus honorable pouvois-je choiſir ? Et quelle perſécution, reprit le Philoſophe, vous a obligée à chercher un azile ? Je ne vous déguiſerai rien, repliqua-t elle.

Hiſtoire de Zineddin & de la belle Nahala.

Vous avez pû ſçavoir de mon pere même, qui eſt un de vos plus fidèles Miniſtres, avec combien de ſoin & de tendreſſe il m'a élevée. Je le ſçai parfaitement, repartit Rem-Corim. Il m'a parlé cent fois de vous. Il faiſoit ſans ceſſe des vœux pour votre vie, & ſe croyoit heureux de pouvoir vous laiſſer de grands biens à ſa mort. Ma mere, reprit Nahala, a un neveu à peu près de même âge que moi, nommé Zineddin, qu'elle fit venir de Palimban quelques jours avant ma circonciſion (*a*), & qui fut circoncis avec

---

(*a*) Dans les montagnes de Sumatra, à Macaſſar, & ailleurs, on circoncit les filles, parce que les Mahométans de ces pays-là ne les excluent pas du Paradis. Cette cérémonie

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

de grandes ſolemnités en même-tems que moi. Nous vécûmes emſemble juſqu'à l'âge de dix ans, comme ſi nous avions été frere & ſœur. Nous nous aimions réciproquement, nous ne pouvions être un moment l'un ſans l'autre. Jamais on ne vit deux humeurs plus ſemblables ; les mêmes jeux nous plaiſoient ; je ne faiſois rien ſans le conſeil de Zineddin ; Zineddin n'entreprenoit rien ſans mon avis. Je décidois de la qualité des petits ajuſtemens qu'il devoit demander à ſa tante ; & je n'en demandois aucun à mon pere que Zineddin ne m'eût auparavant déclaré ſon goût. Une ſi étroite liaiſon faiſoit plaiſir au Scherif Motacem & à ſon épou-

---

parmi les gens de diſtinction ſe fait à l'âge de huit ans.

Ordinairement on circoncit dans le même tems, quoique dans des chambres différentes, le garçon & la fille qu'on a deſſein de marier enſemble.

ſe, qui projettoient depuis long-tems de nous donner l'un à l'autre.

Parvenus à l'âge où la raiſon achève de ſe développer, nous retranchâmes de notre familiarité, ce qu'il en falloit retrancher pour nous conformer aux bonnes mœurs. Mais notre affection ne diminua point, & nous ſçûmes accorder la tendreſſe avec la bienſéance, comme nous l'accordions avec la vertu. Quelquefois je trouvois en ſortant le matin, un bouquet attaché à ma porte, & je devinois aiſément de quelle part ce petit préſent me venoit. Quelquefois il trouvoit une couronne de fleurs attachée à la ſienne, & il n'étoit pas fort embarraſſé à découvrir qui avoit fait cette galanterie. Nous nous donnions mutuellement diverſes autres petites marques d'amitié. Nos parens ne l'ignoroient pas, mais d'un côté perſuadés de notre vertu, & de l'autre ayant notre mariage en vue, ils n'en étoient pas mécontens. Tandis qu'ils tinrent leur deſſein caché, nous jouîmes d'une félicité digne d'envie.

Mais il y a environ un an & demi qu'ils crurent qu'il étoit tems de le manifeſter. Le Scherif Motacem écrivit ſes intentions au pere de Zineddin, qui n'eut que des remercimens à lui faire. J'aimois Zineddin, il devoit me combler de richeſſes; c'étoit, à ce qu'il ſembloit à mon pere, tout ce que je pouvois deſirer. Les meſures étant priſes, ma mere & lui nous appellèrent un jour, & nous ouvrirent leurs cœurs. Le Cherif porta la parole. « Mes enfans, nous dit-il, vous avez déja eu bien des preuves de notre affection; mais nous allons vous en donner une plus ſenſible que toutes les autres. Nous ferons préſent d'un époux à la belle Nahala, & d'une épouſe à l'aimable Zineddin; & leur laiſſant dès-à-préſent tous nos biens, nous ne ſongerons plus qu'à attirer ſur eux par nos prieres les bénédictions du Ciel.

A cette propoſition, nous baiſſâmes les yeux, & nous gardâmes un profond ſilence. Quoi! mes enfans, reprit mon pere, vous ne répondez rien? Craignez-vous que nos offres ne ſoient captieuſes? Que nous ne voulions vous ſurprendre, lorſque nous vous donnons les marques les plus fortes de notre tendreſſe? N'appréhendez rien de ſemblable, nous ne cherchons qu'à vous rendre heureux, & nos vues ſont véritablement les mêmes que les vôtres. Mon neveu, pourſuivit-il en ſe tournant vers Zineddin, ſoyez ſincere, qui choiſiriez-vous pour épouſe? N'eſt-il pas vrai que vous aimez Nahala? En même-tems, ma mere me fit la même queſtion par rapport à Zineddin; & nous nous trouvâmes, ce jeune homme & moi, dans un embarras inconcevable. Nos parens voyant que nous ne diſions pas un ſeul mot, ſe perſuadèrent qu'un peu de honte nous fermoit la bouche, & que nous ſerions bientôt d'accord ſi on nous laiſſoit ſeuls. Dans cette penſée ils ſortirent, en nous avertiſſant, d'un air aſſez enjoué, qu'ils reviendroient bientôt.

Je vous aime, Nahala, me dit Zineddin; mais.... Comme il ne continuoit pas, je lui dis auſſi de mon côté, je vous aime, Zineddin, mais... & je m'arrêtai. Achevez, ma chere Nahala, reprit-il, & dites que vous ne m'aurez jamais pour mari, comme je ne vous aurai jamais pour femme. Vous dites vrai, repartis-je, mon attachement n'a rien de commun avec l'amour. Et le mien, repliqua-t-il, y eſt contraire. Nous comprîmes aiſément que nous parlions de l'amitié qui nous uniſſoit, & que nous croyions incompatible avec l'amour. L'amitié ne fait point de mariages, dis-je à Zineddin; un autre Génie préſide à ces onéreux engagemens. L'amitié, reprit-il, s'oppoſe aux mariages; dès qu'on ſe marie, le Génie tranquille fait place au Génie inquiet. Nous allions conclure, que nous nous aimerions toujours ſans nous épouſer ; lorſque Scherif & ma mere rentrèrent.

Eh bien mes enfans, dit Motacem, à quoi en êtes-vous ? ſerons-nous bientôt de nôces ? Les nôces de Zineddin, lui répondis-je, ne ſeront pas ſi-tôt prêtes. Comment, interrompit ma mere, c'eſt donc mon neveu qui fait le rétif ? Mes nôces, dit Zineddin, ſeront bien auſſi-tôt prêtes, que celles de Nahala. Mon pere & ma mere ſe regardèrent l'un l'autre, ſans ſçavoir que dire, ni que penſer ; & je crus qu'il étoit de mon devoir de les tirer de peine. « Nous nous ſommes aimés juſqu'à préſent, Zineddin & moi, leur dis-je, ſans avoir la moindre vue de nous marier. Nous connoiſſons les charmes innocens d'une parfaite amitié, mais nous ignorons quels ſont les plaiſirs que d'autres liaiſons peuvent produire. Il y auroit de l'imprudence à préférer un bien que nous ne connoiſſons pas, à des délices dont nous ſommes aſſurés. Nous n'avons que des idées très-déſavantageuſes de l'amour; & l'amitié nous paroît le plus excellent de tous les dons que le Ciel ait accordés aux hommes. L'amitié eſt éclairée, & l'amour eſt aveugle; l'amour eſt intéreſſé, & l'amitié ne fait penſer qu'aux intérêts de ce qu'on aime. Rien n'eſt comparable à l'amitié, rien de plus ſaint. La mienne m'attache fortement à Zineddin; d'autre liens ſont ſuperflus. Les mariages les mieux concertés ſont ſujets à de grands chagrins; je ne puis me deſtiner à en cauſer à Zineddin. Il vaut beaucoup mieux que je me prépare à conſoler ceux qui ne m'imiteront point. Je ſerai ſon amie juſqu'au dernier ſoupir, mais je ne ſerai jamais ſon épouſe. Zineddin ne parla pas moins réſolument que moi; & ce jour là nous eûmes, pour la premiere fois de notre vie, le malheur de déplaire à nos parens.

Ils prétendirent forcer nos volontés. De l'humeur dont je ſuis, les moyens biſarres qu'ils mettoient en uſage pour venir à bout de leur deſſein, n'auroient ſervi qu'à me divertir ſi Zineddin n'en avoit pas ſouffert. Je ne voyois qu'une perpétuelle contrariété de conduite. Tantôt on nous défendoit de nous voir, & de nous parler; tantôt on nous faiſoit trouver enſemble, & l'on écartoit avec ſoin tout ce qui auroit pu interrompre notre converſation. On paſſoit toujours ainſi d'une extrémité à l'autre: & quand nous étions un jour en un certain état, nous prédiſions à coup ſûr ce que nous deviendrions le lendemain, en imaginant l'état contraire. A la fin fatiguée d'une perſécution qui ne faiſoit qu'augmenter, & dont la moitié tomboit ſur mon ami, j'ai pris, ſans en rien dire à perſonne, le parti de recourir à votre équité.

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

L'eſprit, & la naïveté de la jeune Nahala, nous plut infiniment. Belle fille, lui dit la Sultane, vous vous attirez plus d'une protection. Naturellement, continua-t-elle, en jettant ſur nous un regard fort gai, la déciſion de cet affaire m'appartient: les hommes n'entendent rien aux myſteres du cœur. Mon procès eſt gagné, Madame, dit reſpectueuſement Nahala, ſi je vous ai pour juge. Zulikhah ſourit, & parla enſuite à Rem-Corim, qui commanda au Gouverneur d'apprendre à Motacem que ſa fille étoit chez la Sultane, & de lui enjoindre de venir ſe préſenter à cette Princeſſe le lendemain avec Zineddin.

Ils ne manquèrent pas de comparoître à cet aimable tribunal. Le Scherif fit ſa plainte, montra les lettres du pere de Zineddin, & s'efforça de prouver que la deſtinée des enfans étoit uniquement l'affaire des parens. Après qu'il eut fini ſon diſcours, on le fit paſ-

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

ſér dans une chambre voiſine, & la gracieuſe Sultane parla au jeune homme. « Rendez témoignage à la vérité, lui dit-elle; n'aimez-vous que Nahala, & Nahala n'aime-t-elle que vous? Zineddin aſſez embarraſſé, à ce qu'il paroiſſoit, rêva un moment, puis répondit: « Perſonne ne partage l'amitié que j'ai pour elle, & je me flatte que je ne partage avec perſonne l'amitié qu'elle a pour moi. Votre réponſe ne me ſatisfait pas, reprit Zulikhah. Encore une fois, n'aimez-vous que Nahala? Le jeune homme rougit. Je l'avouerai, dit-il, d'une voix timide, j'aime la belle Amine, fille de l'Emir Horruz, & elle m'aime. Mais cet amour ne diminue pas l'amitié que j'ai pour la vertueuſe Nahala. Et Nahala, pourſuivit la Sultane, n'aime-t-elle que vous? Je ne ſçai, repliqua Zineddin. Si elle aimoit auſſi le brave Gaouth, fils du Cheic Mouſſa, je n'en ſerois pas jaloux; un amant peut-il nuire à un ami ? Gaouth adore Nahala, & quoiqu'elle le ſçache bien, elle ne m'en a jamais rien dit. C'eſt qu'elle l'aime autrement qu'elle ne vous aime, interrompit la Sultane ; on publie l'amitié, mais on a grand ſoin de cacher l'amour. Qu'on introduiſe Nahala, ajouta-t-elle en hauſſant la voix.

Dès qu'elle parut, Zulikhah lui dit d'un ton un peu railleur : Quel plaiſir Nahala de jouir toujours des plus pures délices d'une tranquille amitié, & d'ignorer toujours les douceurs inquiétes que d'autres liaiſons peuvent produire ! Que l'aveugle amour eſt haïſſable ! qu'il eſt intéreſſé ! que ſes biens ſont incertains ! que ſes engagemens ſont onéreux ! quel ami, quel pere, quel juge ne ſe rendroit pas à ces vérités ? Je vous félicite, Nahala, de la peine que vous avez priſe à les bien imprimer dans votre eſprit, & du choix que vous avez fait du célibat, afin d'être plus en état de conſoler ceux qui auroient le malheur de ſe marier. Zineddin que vous voyez va épouſer Amine. Je ne doute point que l'amitié ſainte & déſintéreſſée que vous avez pour lui, ne vous engage, dès à préſent, à prévoir ſes chagrins pour les adoucir. Il n'eſt pas le ſeul à qui votre zèle ſoit néceſſaire, car d'autres mariages ſe préparent. Celui du Gaouth, fils du Cheic Mouſſa fait ſur-tout beaucoup de bruit.

Il eſt plus aiſé d'imaginer l'effet de ce diſcours, que de le dépeindre. Les rubis les plus hauts en couleur auroient ſemblé pâles auprès des joues de Nahala. Elle n'oſoit, ni parler, ni lever les yeux, ni preſque reſpirer. Le trouble de cette belle perſonne nous toucha ſenſiblement; la Reine même en fut émue. Conſolez-vous, Nahala, reprit-elle; vous avez plus gagné que vous n'aviez demandé. Il me ſuffit d'avoir vengé l'amour, de l'avoir vengé de vous par vous-même. Publiez déſormais ſa gloire, ſans ceſſer de célébrer celle de l'amitié. Sacrifiez à l'amitié ; le cœur de Zineddin en eſt pour vous l'autel : mais puiſque l'amour a placé le ſien dans le cœur du brave Gaouth, ne rougiſſez pas de ſacrifier auſſi à l'amour.

Après ce doux arrêt, qui changea tout-à-coup la confuſion de Nahala en une joie que la modeſtie tâcha vainement de modérer, la prudente Zulikhah fit ſortir Zineddin & ſon amie. Puis elle demanda au Prince Rem-Corim, s'il vouloit bien ſe charger de tout ce qui reſtoit à faire ? « Sage Sultane, répondit ce Prince, les partis ſont ſi heureuſement aſſortis, que vous ne devez pas douter un moment du ſuccès des deux mariages. Le Scherif & le Cheic ſont amis ; & je ſuis bien ſûr que le pere de Zineddin ſe fera un grand honneur de l'alliance de l'Emir Horruz. Je porterai les paroles néceſſaires ; & ſi je rencontre quelques difficultés, je ne manquerai pas de moyens pour les lever ſur le champ. Les promeſſes du Prince de la Longue-Vallée furent en effet ſuivies d'une prompte exécution.

Nous attendions avec impatience qu'il reprît l'hiſtoire de Periſirime & de Dilſenguin; & il le fit dès que ſes occupations indiſpenſables le lui permirent.

Continuation de l'Hiſtoire de Dilſenguin & de Periſirime.

Les Rois Giamſchid & Schadi paſſoient, dit-il, aſſez triſtement leur tems: celui-ci à cauſe de la perte qu'il croyoit avoir faite de ſon fils, & celui-là, parce que Schadi ne le quittoit preſque point. La belle Periſirime vivoit plus heureuſe dans ſa retraite. Elle avoit fait de ſi grands progrès dans les ſciences auxquelles elle s'étoit appliquée dès ſes plus tendres années, que perſonne ne l'égaloit dans l'Orient. Tous les ſecrets des traditions anciennes lui étoient connus. La vertu prodigieuſe des plantes & des pierres ſembloit prendre de nouveaux accroiſſemens entre ſes mains. Le Ciel étoit pour elle un livre toujours ouvert, & toujours intelligible. Les nuits tempérées, & l'air ſerein de ſon pays l'invitoient ſouvent à le conſulter, & à monter pour cet effet ſur le donjon du Palais. Giamſchid lui avoit donc fait plaiſir de la loger dans cette tour, qui d'ailleurs la mettoit hors d'inſulte.

Dès la troiſieme nuit elle s'attacha ſérieuſement à examiner les deſtins de Dilſenguin. Ce qu'elle apperçut d'abord l'effraya. Les jeunes filles de qualité qui lui ſervoient de compagnes, & qui l'avoient ſuivie ſur la plateforme, la virent pâlir & trembler. Mais peu à peu elle ſe raſſura, & à la fin la joie prit la place de l'épou-

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

vante. Quand elle fut rentrée dans ſa chambre, elle ſe proſterna & prononça cette priere ſacrée : *Grande Ame de l'univers, que toutes les créatures te révèrent. Je te remercie du choix que tu as fait de moi pour être l'interprête des Cieux.* Elle écrivit après cela un billet, qu'elle donna à Barſine, en qui elle avoit le plus de confiance, avec ordre de le remettre à Giamſchid au point du jour. Ce Prince le trouva conçu à peu près en ces termes :

« Seigneur notre ennemi n'eſt point » mort, mais ſon pere n'a pas ſujet » de s'en réjouir. Ne vous troublez » point de ce qui arrivera aujourd'hui. » Je ne puis à préſent vous le dire. » Commandez ſeulement à tous vos » Sujets de la Ville de ſe tenir enfer» més chez eux, & de ſe préparer à » s'y défendre.

Giamſchid qui avoit déjà pluſieurs fois fait l'expérience de la vérité des prédictions, & de la ſolidité des conſeils de ſa fille, fit auſſi-tôt avertir ſes principaux Officiers de guerre d'aller mettre toutes les maiſons en état de défenſe, & plaça lui-même de nouveaux corps-de-garde dans ſon Palais. Tout cela ne ſe put faire ſans éclat. Les Sujets de Schadi, qu'on appelloit communément les Noirs, pour les diſtinguer de ceux de Giamſchid, qu'on nommoit les Blancs, prirent l'allarme, & coururent en tumulte avertir leur Roi, qui envoya dans les rues des Blancs découvrir ſi ce que ſon peuple diſoit étoit vrai. On lui rapporta qu'il ne paroiſſoit perſonne dans les rues; que toutes les maiſons étoient fermées; & qu'on y entendoit un grand bruit comme des gens qui ſe barricadent en attendant un aſſaut. Schadi ne comprenoit rien à cela. Quelle terreur panique s'eſt donc emparée de mon ami, diſoit-il, qui craint-il? Si c'étoit un ennemi de dehors, le péril ſeroit commun, il m'en donneroit avis. Eſt-ce moi qu'il appréhende? l'eſprit lui auroit donc tourné. Dieux immortels, la ſageſſe de cet ami m'eſt néceſſaire après la mort d'un fils! J'irai, j'irai moi-même diſſiper cette frayeur ſoudaine. Les Emirs des troupes de Schadi, aſſemblés auprès de ſa perſonne, s'oppoſérent unanimement à ſa réſolution. Que quelqu'un de vous, reprit Schadi, aille donc tout à l'heure s'inſtruire des véritables diſpoſitions de Giamſchid.

L'Emir qui ſe détacha, vit la paix & la guerre tout enſemble, en abordant ce Prince: la paix dans ſes paroles, & la guerre dans ſes actions, car il faiſoit actuellement diſtribuer toutes ſortes d'armes. L'Emir s'inclina profondément, & lui témoigna l'inquiétude de ſon Roi. Giamſchid l'aſſura qu'il ne vouloit attaquer perſonne; & qu'il ne ſçavoit pas trop lui-même contre qui il avoit à ſe défendre.

L'Emir rapporta ce diſcours à ſon Maître, qui ſe confirma dans l'opinion où il étoit déja, que Giamſchid avoit perdu l'eſprit. Sans vouloir rien écouter, il ſe fit tranſporter chez cet ami qu'il croyoit ſi malheureux. Pendant ſon abſence, ſes Généraux, perſuadés que les Blancs n'avoient pas pris les armes ſans deſſein, ordonnèrent auſſi aux Noirs de s'armer.

Giamſchid courut au devant du Roi Schadi, d'auſſi loin qu'il l'apperçut, & l'embraſſa à ſon ordinaire. Venez, lui dit-il, que je vous rende raiſon de ma conduite. Il l'introduiſit dans ſa chambre, s'enferma ſeul avec lui, & lui montra le billet de Perifirime. Quelle foule de penſées fâcheuſes s'éleva pour lors dans l'ame de ce Prince, qui étoit auſſi perſuadé qu'aucun autre du profond ſçavoir de Perifirime. « Mon fils eſt ici regardé comme un ennemi ! mon fils vit, & je n'ai point ſujet de m'en réjouir ! Mon ami doit ſe précautionner,

ner, parce que mon fils n'eſt pas mort! Ces réflexions furent ſubitement interrompues par l'apparition d'un homme roux, très-hideux, qui, ſans rien dire, donna une lettre à Schadi, & une autre à Giamſchid. Le premier lut dans la ſienne :.

« Dilſenguin, favori d'Eblis, confident de Demerouſch, Roi des Divs, » ſucceſſeur du grand Zerdaſch, & » Souverain de tout l'univers, à Schadi. Tandis que je me propoſe de » fouler aux pieds tous les Rois de la » terre, je t'avertis que tu mérites la » mort pour trois raiſons. Premierement, parce que tu n'as pas daigné » épouſer l'adorable Pirehzen, ma » mere. Secondement, parce que tu » n'es point venu en perſonne me chercher dans ma retraite. Troiſiemement, » parce que tu es en liaiſon avec mes » ennemis. Quoique tu ne puiſſes nier » aucun de ces crimes, j'ai pitié de tes

» cheveux blancs, & je veux bien t'enſeigner un moyen de te ſouſtraire à ma juſtice. Je ſçai avec qui tu es: tire ton ſalut de ta faute même, & lave à ce moment ton infidélité dans le ſang de ce perfide que tu as devant les yeux. Ou remets entre les mains de mon envoyé le cœur de cet indigne Roitelet, ou ne compte plus ſur la vie.

La lettre de Giamſchid étoit conçue en ces termes:

« Dilſenguin, favori d'Eblis, &c. Souverain de tout l'univers, & ſpécialement de la ville entiere de Merou; à Giamſchid, mort & malédiction. Dans l'exécution de l'Arrêt que j'ai prononcé contre toi, admire ma bonté; tu n'auras point d'autre bourreau que ton ami. Hâte-toi de lui préſenter ta poitrine, afin qu'il l'ouvre, & qu'il s'acquite de la commiſſion expreſſe que je lui en

» ai donnée. S'il t'aime trop, ou s'il
» ne me craint pas aſſez pour m'obéir,
» je te réſerve des ſupplices incompré-
» henſibles.

Le déplorable Schadi tomba en défaillance après avoir lu ſa lettre. Giamſchid fit entrer ſes Gardes, tant pour la ſûreté de ſa perſonne, qu'afin de procurer du ſoulagement au vieillard évanoui. L'homme roux voyant qu'on ne ſongeoit à rien moins qu'à exécuter l'ordre barbare de ſon Maître, diſparut.

Peu de tems après, il ſortit du ſouterrain, où étoit Dilſenguin, une fumée épaiſſe, qui, s'élevant à la hauteur des maiſons, enveloppa la moitié de la Ville que les Noirs occupoient. Cette horrible fumée leur déroboit la lumiere du jour; & s'inſinuant juſques dans les recoins les plus cachés, elle y portoit une infection intolérable. En même-tems une multitude effroyable de fantômes, qui avoient la reſſemblance de leurs parens morts, ſe répandirent dans toutes les maiſons, en diſant d'un ton lugubre, mais très-paſſionné : « Que faites-vous ici lâches qui ſouffrez que les Blancs jouiſſent de la lumiere, tandis que vous êtes enſévelis dans les ténèbres ? Aux armes! aux armes! C'eſt Perifirime qui vous aveugle, c'eſt ſon pere qui vous empoiſonne ; juſqu'à quand leurs Sujets jouiront-ils de l'air & de la clarté qu'ils vous ont enviés ? Vengeance! vengeance! Egorgez, maſſacrez, brûlez vos ennemis ».

Les reproches de tant de furies déchaînées remplirent tous les Noirs d'une rage inexprimable. Ils ſortent, courent pêle-mêle dans les rues des Blancs, portent par-tout le fer & le feu. Les Emirs de leur parti, emportés de la même fureur, ſe mirent à la tête des troupes de Schadi, & marchèrent droit au Palais de Giamſchid. Tandis que les

Blancs purent ſe défendre à couvert, leurs ennemis expoſés à leurs coups ſouffrirent beaucoup plus qu'eux; mais le feu appliqué aux maiſons devint en peu de tems ſi violent, qu'il furent contraints de ſe jetter dans les rues, & d'y attaquer à leur tour ceux contre qui ils s'étoient défendus. Le déſordre n'étoit pas ſi grand à l'entrée du Palais aſſiégé, quoiqu'on ne s'y battît pas avec moins de vigueur. Giamſchid faiſoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Chef prudent & courageux; & remplaçoit ſans ceſſe, par des gens frais, ceux que la mort emportoit, où que l'excès du travail contraignoit de ſe retirer pour reprendre haleine.

Schadi ſe tenoit accoudé ſur une fenêtre, ſeul, immobile, inconſolable, mécontent des ſiens, expoſé à la colere des autres. S'étant enfin apperçu que l'ardeur inſenſée de ſes ſoldats ſe rallentiſſoit, il ſe fit conduire ſur une tour avancée, & ſe montra tout à découvert aux aſſiégeans. A ſa vue le combat ceſſa de part & d'autre. Il parla à ſes Sujets d'une maniere ſi touchante, & leur remontra, avec une éloquence ſi animée, les maux irréparables qu'ils ſe faiſoient à eux-mêmes, qu'il leur fit tomber les armes des mains.

Mais Dilſenguin bien inſtruit de ce qui ſe paſſoit, parut tout-à-coup en l'air, ſur un dragon d'une groſſeur monſtrueuſe, dont la gueule vomiſſoit une infinité de flammes. Efféminés, s'écria-t-il, en lançant ſur les Noirs des regards furieux, eſt-ce ainſi que vous vous vengez, Epargnez ces traîtres, comme j'épargnerai aujourd'hui leur infame protecteur. Au même inſtant il fondit ſur le malheureux Schadi, & le livra à ſon dragon. Le dragon l'engloutit, mais, ce qu'on ignoroit alors, il n'en mourut pas, & Dilſenguin ſe contenta de l'enfermer.

L'action barbare du Magicien épouventa les aſſiégés, & alluma dans les Noirs une nouvelle fureur. Rien ne réſiſta à leur premier choc. Giamſchid abandonnant tout le reſte, ſe retrancha avec un petit corps de réſerve au pied du donjon, réſolu d'y vendre cherement ſa vie. Mais ſur ces entrefaites, une force inconnue le déroba aux yeux des ſiens, & le tranſporta ſur la plate-forme où Periſirime l'attendoit avec Barſine, & trois autres de ſes compagnes, dans un grand char, attelé de huit cignes. Il s'aſſit auprès de la Princeſſe, ſans preſque ſçavoir ce qu'il faiſoit. Les cignes ayant auſſitôt pris l'eſſor, tournèrent leur vol rapide entre l'Orient & le Midi.

◆

Voyage de Periſirime, & ſa retraite dans la Peninſule inacceſſible.

Le vieux Roi fut long-tems à revenir de ſon étonnement. Tout hors de lui-même, il regardoit ſa fille avec une eſpece de vénération, ſans oſer ouvrir la bouche. Conſolez-vous, lui dit-elle en l'embraſſant, conſolez-vous de la perte que vous venez de faire de tant de bons Sujets, & ne craignez plus le fils de Schadi. Cet ignorant s'amuſe à préſent à pourſuivre dans l'air deux fantômes qui nous reſſemblent, & qu'Ormoz (*a*), Roi des Péris du Ginniſtan, lui a oppoſés. Dans le tems que ce ſcélérat attaquoit inhumaine-

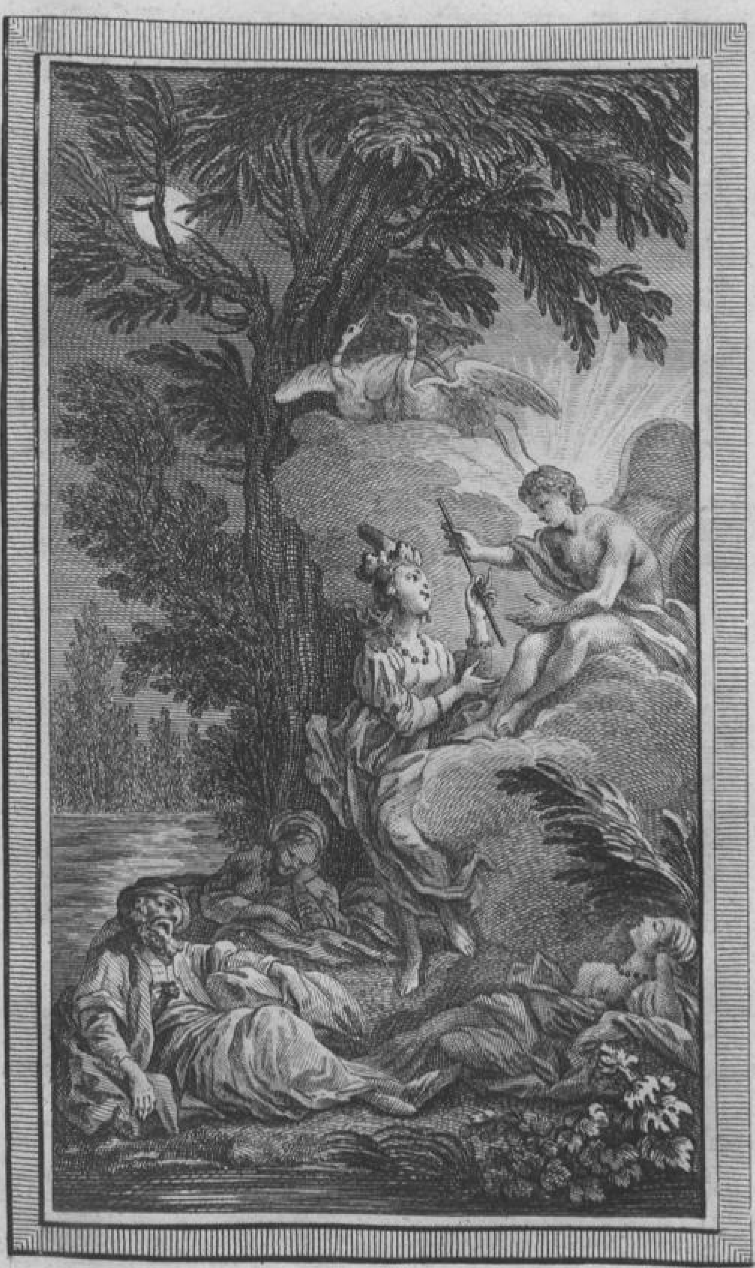
---

(*a*) Ormoz, ou Ormoſd, Chef des Génies favorables, connu aux Grecs ſous le nom d'Oromaſdes.

ment celui à qui il doit la vie, Ormoz m'a amené lui-même ce chariot, & je me ſuis bien doutée que je ne tarderois guères à vous y voir. Le Ciel vous promet pour l'avenir une longue ſuite de proſpérités. Ces paroles calmèrent l'eſprit du Roi, & mirent de belle humeur Barſine & ſes trois compagnes, qui s'appelloient Rezené, Patma & Sidgim. La gaieté régna bien-tôt dans le char miraculeux, dont la vîteſſe ſurpaſſoit celle des vents.

Ils prirent terre ſur le bord d'un grand fleuve qui arroſoit la plus charmante de toutes les ſolitudes. De quelque côté qu'on tournât les yeux on ne voyoit que des fleurs d'une beauté raviſſante, des ombrages délicieux, des oiſeaux de toutes ſortes de couleurs, qui, n'ayant jamais été épouvantés, n'avoient pas encore appris à fuir. La compagnie ſortit du char, & s'approcha d'un bel arbre, qui ſembloit l'inviter à prendre le frais ſous ſes branches touffues, & à manger de ſes fruits. On ne dédaigna pas les préſens de l'arbre ; ſes fruits ſe trouvèrent d'un goût excellent. La nuit étant venue, le ſommeil, attiré par le bruit de l'eau, & par les innocentes careſſes des zéphirs, ferma inſenſiblement toutes les paupieres. Mais quelque-tems avant le lever de l'aurore, une voix douce & majeſtueuſe appella Perifirime. La Princeſſe éveillée vit devant elle le lumineux Ormoz qui tenoit à la main une baguette. Elle ſe leva. « Fille d'un pere toujours pieux, lui dit-il, tu orneras la terre d'un peuple nouveau, qui ſera l'effroi des noires puiſſances & la conſolation des mortels. L'étude de la nature te l'avoit déja en quelque ſorte aſſujettie ; mais tu en diſpoſeras déſormais plus ſouverainement. Reçois avec le don ſublime de Féerie, une foule de perfections inconnues qui t'éleveront au-deſſus de toi-même. Prends la baguette des merveilles, & com-

4^e.



Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

mence à en éprouver la vertu. Ton voyage doit s'achever ſur les flots. Tu ne le termineras que *lorſque tes prodiges allarmeront ta pudeur , & bleſſeront la ſainteté de tes regards.* Ormoz en achevant ces paroles donna ſa baguette à Periſirime ; puis il monta ſur le char, & ſe fit enlever par les cignes. La nouvelle Fée fit pluſieurs eſſais de tranſformations avec la baguette des merveilles ; & voyant que tout lui obéiſſoit, elle s'éloigna, & alla préparer ſur le bord de l'eau ce qui étoit néceſſaire pour une longue navigation. Le ſommeil n'abandonna Giamſchid & les autres , que long-tems après le lever du ſoleil.

A leur reveil ils apperçurent dans le milieu du fleuve un petit vaiſſeau à l'ancre , prêt à partir. Le Roi ſe tourna auſſi-tôt du côté où ſa fille s'étoit couchée le jour d'auparavant , & ne la voyant point , il ſe leva , & fit un grand cri. Barſine & ſes compagnes, ſe levèrent auſſi ; & toute la compagnie s'approcha de la riviere. Alors l'eſquif du vaiſſeau fut jetté à l'eau, & il y deſcendit une petite Ethiopienne mal habillée, qui ſans ſe ſervir de rames ni d'avirons, ne laiſſa pas d'aborder. Etant à terre elle ſalua d'une voix foible & enrouée, Giamſchid & ſa ſuite ; & toucha Rezené d'une baguette noire qu'elle portoit. Rezené devint ſubitement auſſi noire & auſſi mal-propre qu'elle, & cette horrible métamorphoſe fit prendre la fuite à Barſine & aux autres. L'Ethiopienne courut après elles avec une légéreté ſi ſurprenante, qu'elle les atteignit toutes, & les transforma en Ethiopiennes malgré qu'elles en euſſent. Elles revinrent ſur leurs pas, & s'étant jettées aux pieds du Roi, elles le ſupplièrent à mains jointes, & en pleurant, de les venger de l'outrage qu'on venoit de leur faire en ſa préſence. A cet indigne ſpectacle l'ancienne vigueur de ce Prince ſe réveilla. Il mit l'épée à la main, il courut avec plus de vîteſſe que ſon âge ne ſembloit le permettre, vers l'Ethiopienne du vaiſſeau, qui s'étoit tranquillement aſſiſe ſous l'arbre. En l'abordant, il lui dit : « Infame noire, je te perce le ſein, ſi tu ne diſſipes tout à l'heure tes ſortiléges. N'êtes-vous pas, répondit froidement la noire, le pere de Periſirime qui a refuſé opiniâtrement de ſe marier avec le Prince Dilſenguin ? Et toi, reprit Giamſchid, plus furieux qu'auparavant, ne ſerois-tu pas ce Dilſenguin ? Ah traître, c'eſt toi ? Ta méchanceté te décelle malgré cette forme empruntée. Tu m'as enlevé ma fille pendant la nuit. Tu viens d'exercer ta rage ſur ſes compagnes. Tu prétends ſans doute me faire ſentir à moi-même quelque nouvel effet de ta cruauté. Mais je te préviendrai. En diſant cela, il hauſſa le bras, pour donner un coup à ſa chere Periſirime.

C'étoit elle-même. Elle reprit ſi ſoudainement ſa premiere forme, que ſon pere la reconnut en achevant de parler. Au lieu de la tuer il ſe jetta à ſon col, & les quatre Ethiopiennes qui étoient accourues, verſèrent des larmes de joie, perſuadées que leur maîtreſſe les aimoit trop pour leur avoir fait aucun mal réel. En effet, la Princeſſe le ayant touchées une ſeconde fois, elles revinrent en leur premier état. Perifirime conduiſit ſon pere & elles à l'eſquif, & l'eſquif les porta tous au vaiſſeau, dont les ancres ſe levèrent d'elles-mêmes, & dont les voiles prirent le vent, comme ſi d'habiles mariniers les avoient gouvernées. La Fée raconta ce qui lui étoit arrivé, & déclara que la conſtruction du vaiſſeau ne lui avoit couté que quelques paroles. Elle demanda enſuite à ſes compagnes ſi elles ne ſe ſentoient pas l'eſprit tout changé ? Il nous ſemble, répondirent-elles, que nous ne ſommes plus nous mêmes. Vous êtes Fées, repartit la Princeſſe, depuis que je vous ai touchées de ma baguette à cette intention.

Le vaiſſeau enchanté entra en mer, après trois jours de navigation; & continua ſa route avec tout le bonheur imaginable. Tous les biens y abondoient. Point de tempêtes, point de calmes incommodes, point de Corſaires à craindre, pour ce chef-d'œuvre de l'admirable Perifirime. Comme il voguoit ſur les ondes avec la rapidité d'un oiſeau, il ne mit pas longtems à aborder dans l'île d'Ophir, vers laquelle il dirigeoit de lui-même ſon cours. Il entra dans le port d'Eſul, grande Ville, où Sabalem, Roi de l'île, faiſoit ſa demeure ordinaire. Ce Prince, qui ſe promenoit ſur le bord de la mer avec ſes fils & toute ſa Cour, voulut être à la deſcente des étrangers. Il fit à Giamſchid & à Perifirime un accueil peu embarraſſé de cérémonies gênantes ; les hommes ne les avoient pas encore inventées. En montant au Palais les deux Rois ſe racontèrent leur généalogie, ſuivant la mode de ce tems-là, & ils trouvèrent qu'ils étoient parens. Cette heureuſe découverte accrut infiniment leur joie, & celle des Fées & des Princes d'Ophir. Les premiers jours furent conſacrés au repos. Les parties de plaiſirs vinrent enſuite. Le bon Roi étoit ſi charmé de ſes hôtes qu'il réſolut de faire tout ſon poſſible pour les engager à demeurer dans ſon Royaume.

Etant donc un jour aſſis avec Giamſchid ſur un ſofa, au milieu des Fées & des Princes, qui, ſéparés, & vis-à-vis les uns des autres, occupoient deux ſofa beaucoup plus longs ; il ordonna à tous ſes courtiſans de ſortir, & prit ainſi la parole. « Nous avons appris de nos peres, que les jeunes hommes & les jeunes filles qui ſe marient, doivent avoir entr'eux une grande reſſemblance d'eſprit & d'inclination, afin que les mariages ſoient heureux & pacifiques. Mais comme il eſt très-difficile de bien diſcerner les tempéramens, nous avons été fort longtems inquiets ſur la maniere dont on pourroit mettre cette maxime en exécution. Après de mûres délibérations nous nous ſommes enfin arrêtés à certains indices de correſpondance qui ne trompent guères nos phiſionomiſtes. Les Docteurs de cette eſpece ſont nos Juriſconſultes en fait de mariages : ils entendent parfaitement l'harmonie des cœurs & des eſprits, & connoiſſent, à point nommé, ſi les garçons & les filles ſont au ton les uns des autres ».

Le vieillard interrompit ici ſon diſcours, & enviſagea Giamſchid, qui, s'imaginant que le Roi d'Ophir prenoit ce tems-là pour reſpirer, commença à donner de grands éloges à une coutume ſi louable. Mais tandis qu'il parloit, Sabalem battit des mains, & on

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

vit entrer dans la ſalle un homme auſſi ſérieux & auſſi grave qu'un vieux Mufti, qui après avoir fait trois profondes inclinations, ſe tint debout ſans rien dire, à l'oppoſite des deux Rois. « Quelque bonne que ſoit la Loi dont je viens de vous entretenir, reprit celui d'Ophir, j'aurois envie de l'abolir. Mes cinq fils que vous voyez ſont reſtés à marier juſqu'à préſent, parce qu'avec quelques filles qu'on les ait comparés, les indices de correſpondance ont toujours manqué. Cet accident biſarre me fait croire qu'ils ne ſont point deſtinés à s'unir avec des Ophiriennes, ou que la Loi eſt fautive. Si elle l'eſt, il faut l'abroger. Avant que de condamner la Loi, interrompit Giamſchid, il ſeroit bon d'examiner ſi en effet ces Princes ne ſont pas deſtinés à épouſer des étrangeres. A vous parler franchement, reprit avec chaleur le Roi d'Ophir, je remarque je ne ſçai quoi de ſi myſtérieux dans le rapport de leur nombre, avec le nombre des jeunes beautés que vous nous avez amenées, que je ſuis preſque convaincu que le Ciel les a conduits ici exprès pour eux. J'acheve de vous ouvrir mon cœur. Le plus grand de mes deſirs ſeroit de travailler à cette grande affaire.

Les Fées baiſſèrent modeſtement les yeux à cette concluſion. Mais quand elles les relevèrent, la Princeſſe jetta d'abord ſa vue ſur Abar, l'aîné des Princes d'Ophir; Barſine ſur Zarin, qui étoit le ſecond; Rezené ſur le troiſieme, nommé Frami; Patma ſur le quatrieme, appellé Corcut; & Sidgim ſur le plus jeune, qui portoit le même nom que ſon pere. Chacun de ces Princes enviſageoit en même-tems, avec une tendre émotion, la Fée qui le regardoit. L'homme ſérieux étudioit les uns & les autres, & les étudioit avec une attention ſi marquée, qu'il s'attira à ſon tour celle de tout le monde.

« Eh bien! Docteur, lui dit le Roi

Sabalem que nous direz-vous ? Sire, répondit le Docteur, ç'en eſt fait; les mariages ſont arrêtés. Les yeux des perſonnes qui doivent s'épouſer ſe ſont déja mariés vingt fois depuis un moment. Après avoir rendu cette réponſe, il écrivit avec un crayon, ſur une tablette d'ivoire, les noms des amans & ceux de leurs maîtreſſes ; puis il donna la tablette au Roi Giamſchid, fit ſes trois révérences, & ſe retira. Giamſchid lut tout haut les noms accouplés. Les cinq Princes crièrent auſſi-tôt comme de concert : *La ſcience des phyſionomiſtes eſt infaillible ! Les Loix d'Ophir ſont juſtes !* Le ſilence de la Princeſſe & de ſes compagnes, joint à un certain air de contentement répandu ſur leurs viſages, ſoutint merveilleuſement bien ces acclamations. « Vous voyez, dit Giamſchid au Roi d'Ophir, que ma fille n'eſt pas née pour la deſtruction de vos coutumes. Pour moi j'accepte votre alliance avec beaucoup de reconnoiſſance & de plaiſir ».

Les nôces ſe célébrèrent dès le lendemain avec toute la pompe & toute la magnificence dont ce ſiecle-là étoit capable. Tout le peuple de l'île quitta ſes occupations ordinaires pour ſe réjouir. Perifirime fit le don de Féerie au Prince Abar, & le déclara premier Sage. Ses compagnes obtinrent ſans peine la même faveur pour leurs époux, qui ne tardèrent guères à faire des eſſais de leur nouvelle ſcience. On voyoit tous les jours des ſpectacles raviſſans qui étonnoient preſque autant ceux qui les donnoient que ceux qui y aſſiſtoient.

Il fallut ſonger à partir. Perifirime, Barſine, Rezené, Patma, & Sidgim, s'étant aſſemblées avec leurs époux pour prendre là-deſſus une derniere réſolution, la Princeſſe parla en ces termes aux nouveaux Sages : « Princes, je ne puis plus différer de remettre à la voile. Vous nous ſuivrez puiſque vous nous aimez ; & il ne ſera pas, à ce que je crois, néceſſaire de nous aſſurer de vos perſonnes par la puiſſance de notre art. Abar & ſes freres témoignèrent tous d'une voix qu'elle diſoit la pure vérité. La Fée continua ainſi : « Comme Sabalem reſtera ſans héritiers par votre éloignement, il faut faire en ſorte qu'il n'en ait pas beſoin ; du moins de pluſieurs ſiecles. Je trouverois à propos que mon pere achevât ſa vie dans cette île, & qu'il partageât le tems & la Royauté avec le vôtre. Je m'imagine qu'ils n'auroient pas de peine à conſentir de vivre & de régner tour à tour. Mais pour agir plus ſûrement, il faut tenir la choſe cachée à Sabalem ; je me charge de perſuader Giamſchid. Pendant que l'un gouvernera, l'autre ſera enchanté ; & l'enchantement que je ferai ſera de telle nature, que celui qui en ſortira ſe trouvera auſſi vigoureux qu'il étoit en ſortant du précédent, c'eſt-à-dire, qu'un an d'enchantement aura la vertu de réparer les forces perdues pendant un an de travail. La compagnie applaudit à cette propoſition, & Periſirime fut inſtamment priée de s'appliquer ſans aucun délai à l'exécution d'un projet ſi bien conçu.

Dès la nuit ſuivante, elle bâtit un Palais d'un grandeur & d'une beauté admirable vis-à-vis des fenêtres du Roi d'Ophir; & ſe rendit au lever de ce Prince, avec le Roi Giamſchid, qui ne ſçavoit rien de ſon deſſein. Quand Sabalem mit la tête à la fenêtre il fut bien ſurpris de voir le nouvel édifice, & ſe doutant qu'il étoit de la façon de Periſirime: « Depuis que vous êtes ici, ma fille, vous me procurez tous les jours de nouveaux plaiſirs. Les dedans de cette merveilleuſe maiſon ſurpaſſent apparemment les dehors en richeſſes; ainſi je vous prie de m'y introduire tout-à-l'heure. La Fée qui ne cherchoit que cela, y conſentit; & prenant d'une main ſon pere, & de l'autre le Roi d'Ophir, elle les emmena. Les portes du Palais s'ouvrirent & ſe fermèrent, ſans donner paſſage à d'autres qu'à eux trois. Les Rois admirèrent les portiques, les cours, les eſcaliers, les galeries, les appartemens, les meubles de ce magnifique Palais. « C'eſt grand dommage, diſoient-ils, que ces ſortes d'ouvrages ne durent pas plus long-tems. Ma fille, ajouta Sabalem, cet effet miraculeux de votre ſcience va-t-il encore ſe diſſiper comme tous ceux que vous nous avez fait voir depuis le jour de vos nôces? Seigneur, répondit la Fée, avec un petit ſouris, puiſque cette maiſon vous plaît tant, je vous jure qu'elle ne durera pas moins que vous. En diſant cela, elle toucha de la baguette des merveilles le bon vieillard, & elle l'enchanta. Elle prit enſuite Giamſchid par la main, & l'ayant conduit dans la premiere

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

premiere cour, elle lui expliqua tout le myſtere, & lui découvrit la réſolution qui avoit été priſe.

Le Roi fut d'abord très-mécontent. « Je ne ſçaurois me réſoudre, dit-il, à vous permettre de me quitter; & quand je m'y réſoudrois, comment perſuaderiez-vous au peuple d'Ophir de m'obéir? Perifirime applanit la premiere difficulté, en lui promettant de venir le revoir auſſi ſouvent qu'il le ſouhaiteroit. Quand au peuple d'Ophir, pourſuivit-elle, il vous honorera comme ſon Roi, vous en allez être convaincu par votre propre expérience en ſortant d'ici. Ils ſortirent: auſſi-tôt les Gardes du Roi Sabalem écartèrent le peuple; les Princes ſes enfans & les Emirs de ſa Cour, ſe mirent à la ſuite de Giamſchid, & même quelques particuliers lui demandèrent des graces comme à leur Roi légitime. Giamſchid ne ſçavoit que penſer de tout cela & ſe contentoit de diſſimuler ſa ſurpriſe en hâtant le pas ſans rien répondre. A l'entrée du Palais, il fut arrêté malgré lui par un Mullah fort vénérable, qui lui dit : Sire, je vous prie de me faire la grace d'amener chez moi le Roi Giamſchid, votre hôte, & la Princeſſe Periſirime, ſa fille ; j'aurois envie de les régaler. Je vous fais d'autant plus volontiers cette demande en leur préſence, que j'eſpere qu'ils voudront bien contribuer à me la faire accorder. Giamſchid ne put s'imaginer autre choſe ſinon, que cet homme ſe mocquoit de lui, & il paſſa outre, nonobſtant la reſpectueuſe réſiſtance du Mullah.

Deux merveilles qu'il ignoroit, faiſoient qu'on le prenoit ainſi pour le Roi d'Ophir, & qu'on lui parloit de lui-même, comme d'une troiſieme perſonne. La Fée lui avoit donné la figure de Sabalem, & avoit mis auprès de lui un fantôme qui repréſentoit Giamſchid, qu'il n'appercevoit pas, & que tout le monde prenoit pour lui. Elle n'avoit communiqué ſon ſecret, ni à ſon mari, ni à ſes compagnes, qui furent les premieres attrapées, quand le Roi fut rentré dans ſa chambre, où l'on eut ſoin de ne laiſſer entrer nul Ophirien. Elles firent des complimens au fantôme, comme ſi elles avoient parlé à Giamſchid ; & voyant que le fantôme ne répondoit rien : « Roi Sabalem, dirent-elles à Giamſchid, le ſilence de notre Prince nous effraie ; il n'a pas accoutumé de nous dédaigner ainſi. Giamſchid de ſon côté perdoit l'eſprit, de voir qu'on regardoit en l'air, & qu'on avoit même quelquefois le dos tourné en parlant à ſa perſonne. A la vérité, lorſqu'il prenoit la parole, on ſe retournoit vers lui, mais on l'étonnoit plus qu'auparavant, en le traitant de Roi d'Ophir. A la fin remarquant que ſa fille rioit, je crois, lui dit-il tout en colere, que tout le monde eſt fou aujourd'hui ; vous, parce que vous riez toute ſeule, ſans aucun ſujet ; les autres, parce qu'ils me parlent où je ne ſuis pas, & qu'ils parlent au Roi Sabalem où je ſuis. Periſirime continua de rire, & lui deſſillant tout-à-coup les yeux, lui fit voir ſon fantôme. L'apparition de cet autre Giamſchid poſté vis-à-vis de lui, le jetta dans un nouvel excès de ſurpriſe. Aſſurément, s'écria-t-il, j'ai auſſi ma part de la folie commune ; il me paroît que je ne ſuis pas où je ſuis, & que je ſuis où je ne me ſens pas ; mais approchons-nous de nous-mêmes. Là-deſſus il aborde le fantôme, qui lui fait une profonde révérence, en lui diſant : Grand Roi d'Ophir, le tems de mon départ eſt arrivé.

Alors Periſirime prenant un air plus ſérieux, adreſſa la parole à ſon pere : « Seigneur, lui dit-elle, je vous apprends que vous avez la figure du Roi d'Ophir, & que ce fantôme, qui a

Bibliothek der
Deutschen
Morgenländischen
Gesellschaft

la vôtre, n'eſt qu'un nuage que j'ai mis en œuvre pour tromper les yeux du peuple. Régnez donc ici comme ſi vous étiez Sabalem, puiſque perſonne ne doute que vous ne le ſoyez pas, & que ſes enfans mêmes, & le Mullah qui a toujours vécu avec lui, vous ont pris pour lui.

Le reſte du jour ſe paſſa à informer Giamſchid des maximes les plus ordinaires du Roi enchanté. Abar & ſes freres inſtruits de tout, les lui apprirent ſi parfaitement, que dès le ſoir même il ſoupa en public en qualité de Sabalem, avec ſa famille, & le fantôme qui mangea de bon appetit, & qui par intervalles prononça, du ton du vrai Giamſchid, certain nombre de paroles aſſez à propos. Le lendemain dès le point du jour, les Fées & les Sages prirent leur dernier congé; & le vaiſſeau ne fut pas plutôt en pleine mer, que le fantôme, déſormais inutile, diſparut par l'ordre de celle qui l'avoit formé.

Jamais navigation ne fut plus agréable que celle-là. La félicité ſembloit avoir établi ſon trône dans le navire enchanté. Un amour mutuel y ſatisfaiſoit tous les cœurs; différens caracteres de ſageſſe n'y contentoient pas moins tous les eſprits. L'air & l'Océan ne faiſoient que ce que Perifirime deſiroit. A ſa voix les monſtres de la mer abandonnoient les abîmes pour ſe laiſſer voir; & les animaux de la terre accouroient du fond des forêts & des déſerts ſe préſenter ſur le rivage.

Le vaiſſeau s'arrêta un jour de lui-même ſur le bord d'une riante Péninſule, à l'embouchure d'un fleuve large & profond qu'on a depuis nommé Algrin. Les dix aimables voyageurs étoient tous ſur le tillac. Ils découvrirent des deux côtés du fleuve deux armées; l'une de ſinges blancs, & l'autre de ſinges noirs; qui tous étoient armés de groſſes cannes, & cherchoient à paſſer l'eau comme pour ſe battre. Ces armées demeurerent fort long-tems en préſence, n'ayant ni l'un ni l'autre la hardieſſe de traverſer la riviere, dont le bruit & la rapidité les épouvantoit. Notre ſimplicité eſt extrême, dit la Princeſſe en s'impatientant, à quoi nous amuſons-nous? Changeons l'état des choſes, & donnons-nous un ſpectacle charmant. Elle ne fit que deux ſignes en l'air avec ſa baguette; au même moment tous les ſinges devinrent grands comme les plus démeſurés Géans, & leurs cannes furent changées en maſſues. Le fleuve après cela n'étoit plus un obſtacle. Les Géans-Singes y entrèrent de part & d'autre, n'eurent de l'eau que juſqu'aux jarrets. Mais quelle fut la confuſion de la ſage Perifirime, lorſqu'au lieu de ſe battre ces animaux laſcifs commencèrent à prendre des contenances impudentes, & à ſe mêler honteuſement à ſes yeux?

Ah ! l'horrible infamie, s'écria-t-elle, en ſe couvrant le viſage avec les mains, & à l'inſtant elle rendit leur petite figure aux ſinges, qui furent preſque tous noyés.

Après cette aventure ſinguliere, Perifirime ſe recueillit en elle même. Un feu nouveau s'alluma dans ſes yeux. Ses couleurs devinrent plus vives. On la vit plus grande & plus majeſtueuſe qu'à l'ordinaire. Elle jetta doucement ſes regards ſur les Sages & les Fées, qui, en l'admirant, gardoient un ſilence éloquent. Elle leur dit enfin : « L'Oracle du Roi Ormoz eſt accompli ; nous voici au terme de notre voyage. Deſcendons ; prenons gaiement poſſeſſion de l'heureuſe contrée qui ſera juſqu'à la fin du monde le centre de notre Empire.

Elle ne fut pas plutôt à terre avec ſa compagnie, que le vaiſſeau s'évanouit. Une coline que la nature ſembloit avoir formé pour commander à tout le pays, fut choiſie pour en porter le premier & le plus riche édifice. Les Fées ſeules le bâtirent. Ne m'en demandez point la deſcription, continua Rem-Corim ; tout ce que je pourrois vous en dire, ſeroit infiniment au-deſſous de ce que j'y ai vu, il y a environ cent ans. Les Sages s'appliquèrent à fortifier les dehors de la contrée ; & ils y réuſſirent ſi parfaitement, que le nom d'*Inacceſſible* en eſt reſté à la *Péninſule.* Rien n'y entre ſans la permiſſion expreſſe des Puiſſances. Elle eſt ceinte de rochers de plus de trois lieues de hauteur, tellement eſcarpés du côté de l'Océan, & ſi ſerrés les uns contre les autres, qu'ils ne font qu'un mur d'une ſeule piece. Il y a ſous leurs racines des abîmes qui vomiſſent de toutes parts des fleuves cachés d'une groſſeur & d'une roideur ſi épouvantable, que le choc de leurs eaux ſoulève toute la maſſe de la mer, & qu'il n'y a que d'horribles tempêtes, & des orages perpétuels à plus de ſoixante lieues à la ronde. Des vents toujours déchaînés, & toujours en fureur, dont la violence inouie s'étend dix fois plus haut que l'enceinte de la Péninſule, ne font de tout ce vaſte eſpace qu'un affreux tourbillon qui ne permet pas même aux oiſeaux de paſſer. Lorſque le Palais des Fées fut en état d'être habité, elles le peuplèrent en y tranſportant les jeunes gens les plus ingénieux de l'univers. Elles composèrent avec les Sages cinq volumes qui portent encore leurs noms, & renferment les principes de la Féerie; car il faut remarquer que ce qui avoit été pour elles & pour leurs époux un pur don d'Ormoz, fut dans la ſuite un árt aſſez pénible pour les autres. Ces livres furent communiqués ſuivant les regles mêmes qu'on y apprend. Les Sages & les Fées ſe multiplièrent dans le monde; on en vit bien-tôt la face renouvellée, malgré la haine & les noirs artifices du perfide Dilſenguin.

Fin de l'Hiſtoire de Dilſenguin & de la Princeſſe Perifirime.

Ce malheureux ſe fatigua pendant pluſieurs jours à pourſuivre inutilement les fantômes de Perifirime & de Giamſchid ; & ayant à la fin reconnu ſa folie, il s'occupa ſérieuſement à recueillir le fruit de ſes crimes. Il fit réparer Merou. Il choiſit dans tout ſon Royaume les garçons & les filles qui donnoient les plus grandes marques d'eſprit, & leur fit des leçons publiques de Magie pendant pluſieurs années. Lorſqu'il le vit capables de ſeconder ſes pernicieux deſſeins, il leur commanda de le ſuivre. Transformés en hirondelles, au nombre de trois cens, ils parcoururent avec lui une grande partie du monde. L'île d'Ophir offrit à la vue de Dilſenguin le premier objet qui l'arrêta. L'admirable Palais que j'apperçois, dit-il, ne peut être d'une autre main que de celle de la fille de Giamſchid. Cela dit il s'abattit avec quelques-uns des ſiens, & prit les manieres d'un homme du pays, afin de s'informer plus aiſément de ce qu'il vouloit ſçavoir. On lui apprit l'arrivée, le ſéjour & le départ de ſon ennemie. Sans perdre un moment, il reprit le chemin des nues, & diſperſa ſes diſciples de tous les côtés, avec ordre d'examiner les terres & les mers circonvoiſines, & de lui venir rendre compte de ce qu'ils découvriroient.

Dans ce tems-là Perifirime étoit en route, ſous la forme d'un épervier. Elle rencontra pluſieurs de ces hirondelles, qui lui devinrent ſuſpectes, tant parce que ce n'en étoit pas la ſaiſon, que parce qu'elles avoient quelque choſe de triſte & d'inquiet dans leur vol. Pour s'éclaircir, elle fondit ſur l'une d'elles, & la ſerra fortement entre ſes griffes ; mais la fauſſe hirondelle ſe changea tout-à-coup en une grande femme, qui lui échappa des ſerres par ſa péſanteur. La Fée ne s'amuſa point à regarder ce que cette ſorciere devenoit ; elle retourna inceſſamment dans la Péninſule inacceſſible, & fit part de ſon aventure aux Fées & aux Sages. Perſonne ne douta de ce que c'étoit. On ſe prépara à la guerre. Tous les ſujets & les diſciples de Perifirime ſe métamorphoſèrent en éperviers, & ſe poſtèrent ſur les bords du tourbillon impénétrable qui ſervoit de mur à la Péninſule.

La ſorciere délivrée de la pourſuite du terrible oiſeau, le ſuivit de loin, vit où il ſe retiroit, & ſans aucun délai rejoignit Dilſenguin, à qui elle raconta ce qui lui étoit arrivé. A cette nouvelle le Magicien ramaſſa ſes troupes, & guidé par l'hirondelle il s'approcha du petit Royaume des Sages, ſe flattant de s'en rendre maitre dès la premiere attaque. Il s'éleva donc auſſi haut que les éperviers, & s'étant transformé en aigle, avec tous les ſiens, il donna un aſſaut général. Perifirime ne jugea pas à propos d'abandonner ſi-tôt ſa forme d'épervier, ni de la faire abandonner à ſes gens. Dès l'entrée de l'action, cette courageuſe Princeſſe s'attacha perſonnellement à Dilſenguin, bien réſolue de ne le pas quitter qu'elle ne l'eût vaincu; & ce combat particulier ſervit comme de modèle aux deux armées, chacun étant attentif à la conduite de ſon Chef.

Les aigles s'étant vainement fatigués à porter des coups, que l'adreſſe & la légéreté des éperviers rendoient inutiles; ceux-ci ſe changèrent en ſerpens, & ſe lançant ſur eux, les prirent par les jambes, s'entortillèrent autour de leurs aîles, leur ſerrèrent étroitement le goſier, & leur ôtèrent tout enſemble le mouvement & la reſpiration. Dilſenguin fut le premier à tomber ; mais il fut auſſi le premier à rétablir le combat au milieu de ſa chûte, en devenant tout-à coup un petit tourbillon de feu. Les ſiens en ayant fait autant, Perifirime & ſon armée penſèrent périr par l'ardeur inſupportable qui les conſumoit. Sa préſence d'eſprit lui fit prendre en cette occaſion l'unique moyen qu'il y eût d'échapper. Vous ſçavez que la Salamandre ſe défend contre le feu ; elle s'en donna la forme, & ſes guerriers ne manquèrent pas de ſuivre ſon exemple. Le Magicien demeura long-tems feu, quoiqu'il vît bien que c'étoit ſans ſuccès ; & à la fin ne ſçachant plus ſous qu'elle forme paroître, il ſe tourna en pierre dans le deſſein d'enfermer ſoudainement la Salamandre, & de l'entraîner priſonniere au fond de la mer. Perifirime & la plûpart des Fées & des Sages, ſentirent cette transformation dans l'inſtant même qu'elle commençoit à ſe faire, & évitèrent le danger par un ſaut : Mais il y en eut d'autres qui n'eurent, ni tant d'agilité, ni tant de bonheur. Les pierres tomboient de toutes parts dans l'Océan, & Dilſenguin alloit ſe ſauver, pour peu que Perifirime l'eût perdu de vue. Elle ſe précipita dans l'eau avant lui, y prit la forme d'une baleine, & l'engloutit tout vivant. Ce miſérable voulut ſe faire rat d'eau pour ronger les entrailles de la baleine victorieuſe, & ſe ménager une ſortie à travers ſes côtes, mais elle interrompit cette pernicieuſe métamorphoſe, & prévint ſon ennemi par une action que les Fées regardent encore à préſent comme la plus belle qui ſe ſoit jamais faite parmi elles. En un clin d'œil cette héroïne ſortit de l'eau, devint fronde, lança Dilſenguin moitié pierre & moitié rat par deſſus le tourbillon ; & ayant repris la figure d'épervier, tandis qu'il étoit en l'air, elle arriva auſſi-tôt que lui à l'endroit où il tomba, & l'y enchanta ſans lui donner le tems de ſe reconnoître.

Abar, Corcut & Sabalem firent auſſi des priſonniers, qu'on échangea dans la ſuite avec les Fées & les Sages qui étoient reſtés engagés dans les pierres. Zarin, Framir, & les quatre Fées principales ne firent point de quartier. Irritées de ce qu'étant ſerpens on avoit entrepris de les faire cruellement mourir par le feu, ils ſe métamorphoſèrent eux-mêmes en feux auſſi-tôt que leurs adverſaires ſe furent convertis en pierre, & en firent impitoyablement de la chaux. A l'égard de Dilſenguin, les vainqueurs le forcèrent d'avouer ſes crimes, & pendant qu'il vécut il ne fit que paſſer d'un ſupplice à un autre. Ses diſciples ralliés au fond de la mer, ſe ſauvèrent déguiſés en macreuſes. Les uns retournèrent à Merou, & remirent Schadi en liberté; les autres ſe diſperſèrent dans la plûpart des Provinces du monde. Ce ſont leurs diſciples qui le rempliſſent aujourd'hui de maléfices, & qui dreſſent aux Sages de continuelles embûches. Au reſte, ajouta Rem-Corim, la reconnoiſſante Perifirime s'acquitta fidèlement de la promeſſe qu'elle avoit faite à ſon pere, qui, de ſon plein gré, prit au bout de l'an la place de Sabalem. Ces deux excellens Princes regnèrent par cet artifice, auſſi innocent que merveilleux, pendant une très-longue ſuite de ſiecles. La fille de Giamſchid vécut plus de huit cens ans. La derniere leçon qu'elle donna eſt la premiere que nous apprenons. Elle inſtruit les Sages des biens que les Rois attendent d'eux. « Les Monarques dit-elle à ſes chers » diſciples, ſouvent trop ardens & » trop vifs, tiennent leurs peuples & » leurs voiſins dans de continuelles al» larmes; c'eſt à nous à calmer ces » ſaillies. Souvent trop rétirés & trop » ſérieux, ils répandent ſur la face de » leurs Royaumes un air ſombre &

» lugubre qui augmente le poids des » afflictions de chacun de leurs ſujets ; » c'eſt à nous à diſſiper ces humeurs » noires & mélancoliques. Souvent trop » durs & trop rigoureux, ils exercent » tellement la juſtice, qu'ils n'accor» dent rien à la clémence ; c'eſt à nous » d'adoucir ces naturels farouches & » tout d'une piece. Souvent trop labo» rieux & trop exacts, ils s'appliquent » inutilement à des petits détails d'af» faires qui les uſent & qui minent » leur ſanté, c'eſt à nous à leur inſpi» rer de ſe décharger d'une partie de » ce fardeau ſur les épaules de quel» ques Miniſtres vraiment éclairés & » fidèles. Souvent enfin trop pareſſeux » & trop adonnés à leurs plaiſirs, ils » ont une averſion preſque invincible » pour les affaires, & confient le ſoin » de leurs peuples à des gens qu'ils » n'ont pas aſſez examinés, qui de» viennent dans la ſuite de petits ty» rans ; c'eſt à nous à les arracher à la

» molleſſe, & à leur ouvrir les yeux » ſur l'incapacité de ceux en qui ils » ont une imprudente confiance.

Suite des Aventures d'Abdalla.

ZULIKHAH & Almoraddin, que la ſeule curioſité rendoient attentifs, me parurent écouter cette hiſtoire avec un plaiſir aſſez pur. Il n'en fut pas ainſi de moi, qui la regardois comme une inſtruction ſérieuſe. Je dis au Prince: Cette guerre allumée dès le commencement entre les Sages & les Magiciens dure donc toujours? Si elle dure, répondit-il, elle eſt plus échauffée & plus ſanglante que jamais. Du tems d'Abar & de Dilſenguin, les Génies & les Ginnes ne s'en mêloient preſque pas; mais depuis les Péris & les Divs y ſont tellement entrés, que les Sages & les Magiciens ſont moins ſouvent en priſe enſemble qu'avec eux. Les Divs exercent tous les jours ſur les Sages leur malice & leur barbarie. Qui pourroit compter combien Nemerouſch (*a*) en a écraſés, combien Sehelan en a brûlés, combien Mordaſch en a noyés, combien Chamerage & Argenk en ont étranglés ? Demerouſch taille en pieces tous ceux qu'il ſurprend; & qui ne ſurprendroit-il point par les ruſes & les tromperies de Gaddar & de Makhiar qui le ſuivent par-tout ? Houdkons ſi terrible par lui-même, traîne encore à ſa ſuite des légions de Gouls, de Cothrobs & de Gehims, qui font un carnage affreux dans les lieux où ils paſſent. Eh quelle eſt donc la reſſource des Fées & des Sages in-

---

(*a*) Ce nom, & tous ceux qui ſuivent, ſont les noms des Génies les plus célébrés dans les livres des Orientaux. Abdalla indique en paſſant le vrai caractere de chacun de ces Génies.

terrompis-je? Les Magiciens, reprit Rem-Corim, n'évitent guères la punition qu'ils méritent; on n'en a pas encore vu un ſeul qui n'ait à la fin ſuccombé ſous nos coups, ou plutôt ſous les coups des Péris qui nous protegent. Lorſqu'ils ſe marient, Aniran change ſouvent en un tombeau leur lit nuptial. Zohara détruit leurs enchantemens; il les enchante eux-mêmes, & les livre à Tabekh (*a*). Surkrag les enleve, & les empriſonne dans les noirs cachots de la montagne de Caf. Rocaïl (*b*) ſe promene par toute la terre, & les fait mourir par le ſeul éclat de ſon ſabre. Jamais l'invincible Ormoz, invoqué comme il faut, ne refuſe aux Sages ſon ſecours: mais

---

(*a*) C'eſt le bourreau de l'enfer.

(*b*) Rocaïl, n'eſt qu'un Génie adoptif. Il étoit fils d'Adam, & grand faiſeur de miracles taliſmaniques. Le Roi Surkrag le fit ſon Viſir.

pourquoi ne nommer qu'Ormoz ? Jamais aucun Péri ne différe de paroître dès qu'une Fée ou un Sage en péril le reclame ſuivant les regles marquées dans les cinq livres. Que ſi les particuliers ſont ſûrs de la victoire, vous jugez bien que l'Etat n'a rien à craindre ; & pour achever de vous en convaincre, je vous dirai que j'ai vu dans la Péninſule inacceſſible la cuiraſſe Gebeh (*a*), & l'épée Tirgateſch qui font trembler non-ſeulement les Divs & les Dives, mais auſſi Eblis & tous les Démons. Je veux bien croire, repliquai-je, que la fortereſſe des Fées eſt imprenable. Revenons au ſort des particuliers. Les bons Génies ne ſont pas toujours fort ſoigneux de les défendre, puiſqu'il y en a tant qui périſſent. Ils

---

(*b*) Les Auteurs Perſans attribuent le premier uſage de ces deux armes aux Solimans préadamites.

périſſent par leur faute, repartit Rem-Corim ; car ou ils ſont moins ſçavans que les Magiciens qui les attaquent, ou ils n'ont pas aſſez de préſence d'eſprit pour oppoſer aux Génies qui viennent contr'eux , les taliſmans & les noms que ces Génies craignent, ou enfin ils manquent aux formules & aux cérémonies qui appellent efficacement les Péris, ſans parler de la vanité pernicieuſe de la plupart de ces infortunés, qui s'attirent le dernier des malheurs, par des merveilles qui ne ſervent qu'à indiquer leur demeure à leurs plus cruels ennemis. Vous ne verrez ni Palais inutiles dans la Longue-Vallée, ni magnificences ſuperflues. Il eſt dangereux de tant briller : la prudence conſerve la vie.

Ne ſeroit-ce pas l'eau de la fontaine que je cherche, lui dis-je, qui auroit ainſi multiplié vos années ? Les Sages, répondit-il, ſçavent s'approprier ce que la nature produit de plus ſalutaire.

ſalutaire. Si vous le devenez, je puis vous aſſurer d'une monture vraiment miraculeuſe, qui porta autrefois le Héros Thamurath (*a*) dans la montagne de Caf, & qui y eſt encore. J'ai oui parler de l'âne du Daggial (*b*), repartis-je. Par Alli, reprit Rem-Corim, ne vous aviſez jamais de chercher ce noir animal. La monture que je vous promets, c'eſt le fameux oiſeau Simorg-Anka (*c*), qui a mis tant de fois tous les Divs en fuite.

Après cette conférence dont je n'ai rapporté que le précis, j'euſſe preſque voulu n'avoir jamais vu Rem-Corim. Je

---

(*a*) Lorſqu'il alla ſe battre contre le Div Argenk.

(*b*) Voyez le premier vol. pag. 271.

(*c*) Cet oiſeau, à ce que prétendent certains Auteurs, eſt un Div lui-même. Les Divs n'ont pourtant pas de plus terrible ennemi. Il parle, il eſt raiſonnable, ainſi qu'on le peut voir dans les Thamurath Nameh.

me voyois obligé de paroître, ou lâche, en refuſant ſes offres, ou inſenſé en les acceptant. En moi-même je ne balançois pas à renoncer à toutes mes eſpérances plutôt que de ne les remplir qu'en m'attirant ſur les bras des légions de mauvais Génies, dont les noms ſeuls me faiſoient horreur. Mais il falloit au moins ſauver les dehors, & faire enſorte qu'on crût qu'il ne tenoit pas à moi que je ne fuſſe un des zélés Docteurs de la Féerie, & que je n'allaſſe ſur l'échine du bon oiſeau Simorg Anka faire ma proviſion d'eau de Borico. C'étoit-là mon embarras. Zulikhah, qui avoit l'eſprit très-délié, s'en douta, ſelon toutes les apparences; car me voyant fort rêveur le ſoir même, elle me prit à l'écart, & me parla ainſi: « Il me ſemble, Abdalla, que dans la Longue-Vallée on met la ſageſſe à un prix ſi incommode que perſonne ne peut l'acquérir ſans riſquer beaucoup. Votre vie m'eſt trop chere pour ſouffrir que vous vous exposiez aux attaques des Gouls, des Geheims, & de ces autres monſtres, dont le vieux Rem-Corim nous a fait la hideuſe énumération. Sultane, lui dis-je, s'il s'agiſſoit de vous ſauver de quelque danger, je le braverois avec une intrépidité héroïque, & digne d'un courageux Muſulman. Mais à ne point mentir, je ne m'intéreſſe pas aſſez à la gloire de la Péninſule inacceſſible pour épouſer toutes ſes querelles en prenant la qualité de Sage. Je n'aſpire pas non plus à me diſtinguer dans le monde par des transformations, ni par d'autres prodiges. Je ne cherche qu'une fontaine. Si Rem-Corim, qui la connoît, ne prétend me l'indiquer qu'aux conditions qu'il me propoſe, je me condamne volontiers à n'y puiſer jamais par ſon moyen. Il vous ſerviroit en effet de beaucoup, reprit l'aimable Sultane, de vous être rajeuni en buvant de l'eau de Borico, ſi, manque de préſence d'eſprit, vous étiez réduit en cendres par Sehelan, étouffé par Mordaſch, ou haché en morceaux par Demerouſch. Laiſſez-moi faire, je parlerai demain au Philoſophe, quand nous nous ſerons raſſemblés.

Elle me tint parole. Je ne ſçais, lui dit-elle, à quoi ſe réſoudra le Seigneur Abdalla; mais je vous conſeillerois à l'un & à l'autre, de ne plus penſer au projet dont il eſt queſtion entre vous. Que ſçavez-vous ſi ce projet ſeroit du goût des Puiſſances bienfaiſantes du Ginniſtan? il eſt d'ailleurs évident que l'exécution pourroit en être funeſte. Quand le Prince de la Longue-Vallée propoſe de faire venir ici le célèbre Simorg-Anka, & d'envoyer Abdalla voyager comme un autre Thamurath, ſonge-t-il au parti qu'il a pris de fuir l'éclat pour ſa propre ſûreté? D'un autre côté la ſociété des Sages eſt compoſée de gens libres, & Abdalla eſt eſclave de Scha-Jéhan. Parmi eux, la vie dépend des ſciences ; un eſclave peut-il dérober à ſon Maître le tems qu'il faudroit employer à les acquérir ? Regardez donc, pourſuivit-elle avec ſa gaieté ordinaire, regardez comme ſuperflu l'expédient que vous aviez trouvé, & payez-nous votre tribut de conſeils, en une monnoie plus accommodante.

De grands éclairs dont nous fûmes éblouis, arrêtèrent la réponſe du Sage ſur le bord de ſes lèvres. Il ſe leva avec précipitation, les yeux tournés vers le Midi, & s'étant avancé de ce côté-là, il fit le Salam avec autant d'humilité que s'il avoit eu devant lui le plus redouté des Sultans de l'Aſie. Il demeura enſuite long-tems debout, dans l'attitude d'un homme qui écoute très-attentivement ; après quoi les éclairs ayant recommencé, il fit encore le Salam, & ſe rapprocha de nous avec la même tranquillité que s'il n'étoit rien arrivé. « Le ſublime Conſeil du Ginniſtan, dit-il à la Sultane, eſt déja inſtruit de vos deſirs. Nané, petite-fille du Roi Ormoz, & la plus belles des Périſes, vient de m'apporter des ordres qui s'accordent parfaitement avec les judicieuſes remontrances que vous m'avez faites.

Abdalla, continua-t-il d'un ton de Prophète, & en me regardant fixement, partez; votre intérêt & l'intérêt des Péris le demandent. Sans être Sage vous ferez de plus grands exploits que les Sages les plus hardis & les plus expérimentés. Feridoun vous favoriſe toujours; mais une Dive reconciliée depuis long-tems avec le bon parti, a pour vous une bienveillance plus vive encore que celle de ce Génie, parce qu'elle attend de vous un ſervice important. Vos deſtins ſe développeront d'eux-mêmes. Suivez ſeulement votre méthode, interrogez les gens qui ont vu beaucoup de pays; & dans vos navigations, conformez-vous aux lumieres que je vous ai données.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

Comme cette déciſion me délivroit d'une eſpece d'angoiſſe, & me découvroit un avenir très-riant; j'exprimai de mon mieux tout ce que je ſentois de contentement & de reconnoiſſance. La belle Sultane, à qui j'avois une obligation ſi eſſentielle, ſe joignit à moi pour remercier Rem-Corim, & nous nous unîmes, Almoraddin & moi, pour la remercier elle-même. Nous rentrâmes quelques jours après dans le Barroſtan, & nous nous rendîmes à la Capitale par une route différente de celle que nous avions ſuivie en allant à la Longue-Vallée. Dans ce retour, nous traverſâmes beaucoup de bois, où nous eûmes le plaiſir ſingulier de la chaſſe du Crara.

Le Crara eſt un animal de la grandeur, & à peu près de la figure d'un écureuil de Borneo. C'eſt le plus agile de tous les animaux qu'on connoiſſe. Il ſe tient ordinairement ſur les arbres, & il ne vit que d'oiſeaux. Il ne fait grace qu'au perroquet, pour qui il a naturellement tant d'amitié qu'il accourt dès que cet oiſeau l'appelle. On en fait donc appeller un grand nombre par des perroquets apprivoiſés qu'on porte ſur le poing; & quand les arbres en ſont remplis, on lâche ſur eux des ſinges emmuſelés, qui grimpent ſur les plus hautes branches, & qui, après les avoir pourſuivis avec beaucoup d'ardeur & d'induſtrie, les prennent & les apportent aux chaſſeurs. Il s'en faut bien que les ſinges ſoient auſſi bons ſauteurs que les Craras; mais en récompenſe ils ſont plus ruſés, ſi bien que la légéreté des uns, & la fineſſe des autres, contribuent également à rendre cette chaſſe divertiſſante.

A notre arrivée, nous trouvâmes la Ville remplie d'étrangers, que le mariage de Zulikhah & l'abolition de ſa loi y avoit attirés. Le Sultan me mit en poſſeſſion du vaiſſeau qui étoit en fort bon état ; & garni non-ſeulement de vivres & de munitions, mais auſſi d'une grande ſomme d'argent, & de quantité de marchandiſes propres à faire des préſens. Je retins l'équipage qui nous avoit amenés, & qui m'aimoit. Il étoit une fois plus nombreux que ceux des autres vaiſſeaux de pareille grandeur ; mais auſſi il pouvoit ſervir, ſuivant les occaſions, à deux uſages ; à combattre & à faire la manœuvre. Je n'avois plus rien à deſirer, que quelques compagnons de voyage propres à m'inſtruire, à me déſennuyer, & à me ſeconder dans mes deſſeins. Pour en avoir, je m'aviſai d'ordonner au crieur public de faire, trois jours de ſuite, ce cri au ſon de la grande Karna : *Tous ceux qui ont beaucoup voyagé ſans intérêt, & qui ſont en diſpoſition de continuer, pourront le faire à leur aiſe avec le Seigneur Abdalla, bon ami du Sultan Almoraddin. Qu'ils ſe préſentent* *donc au Seigneur Abdalla. Ceux qu'il choiſira ſeront traités comme s'ils étoient ſes freres, nés d'un même pere & d'une même mere.*

Je m'attendois bien à ce qui arriva. Il vint au Palais une foule prodigieuſe de curieux & d'étourdis, qui m'auroient fort embarraſſé ſi j'avois été obligé de leur parler. Mais je dis à deux des plus anciens Officiers de la Sultane; montrez-vous à cette multitude, qui ſans doute n'a pas compris le cri qui l'a attirée ici. Demandez ſérieuſement à chaque particulier, s'il n'a pas voyagé par intérêt; & ne retenez que ceux qui vous aſſureront avec ſerment, que le deſir du gain n'a jamais été le motif de leurs courſes. Qui le croiroit? de ſix-cens perſonnes qui s'étoient préſentées, il n'y en eut que quatre qui répondirent comme je le deſirois. On les introduiſit dans mon appartement, & je les reçus à bras ouverts. Il y avoit deux Arabes de bonne mine, un jeune Indien d'une figure très-revenante, & un European aſſez âgé, qui me dit, que ſi ſa Religion ne me faiſoit pas de peine, il ſeroit ravi de me ſuivre par-tout où j'irois. Je lui demandai de quelle Religion il étoit? Je ſuis Chrétien, me répondit-il, j'ai même l'honneur d'être Miniſtre des Autels d'Iſſa, & j'ai pluſieurs fois fait la fonction d'Iman ſur les vaiſſeaux du grand Roi de Portugal, mon Seigneur naturel. Je lui dis que je n'avois nulle averſion pour ceux qui faiſoient profeſſion de cette Religion, pourvu qu'ils fuſſent gens de bien, & ſur-tout modeſtes & diſcrets. Mes amis, ajoutai-je en parlant à tous, nous partagerons deſormais les biens & les maux que Dieu nous envoyera; aimons-nous; réglez vos affaires; & demain trouvez-vous au vaiſſeau dès la pointe du jour.

Le ſoir je pris congé du Sultan & de la Sultane. Nous répandîmes tous trois beaucoup de larmes. Ils me firent jurer ſur l'Alcoran que je les viendrois revoir après mon expédition. Comme je me retirois, l'aimable Zulikhah me mit au doigt un anneau, en me diſant : « Mon cher Abdalla, ſans cette bague, vos ſermens ſeroient inutiles, nous ne vous reverrions plus. Je l'ai reçue de Rem-Corim pour vous la donner à votre départ. Sçachez que c'eſt un préſent de la Dive qui s'intéreſſe à votre vie, & au ſuccès de votre entrepriſe. C'eſt un préſervatif aſſuré contre tous les enchantemens. Grande Reine, repartis-je en lui baiſant la main, vous achevez de vérifier d'une maniere bien glorieuſe l'explication que vous avez donnée à l'Oracle de Feridoun.

Auſſi-tôt après la priere de l'aurore, je me tranſportai au vaiſſeau, où je trouvai non-ſeulement mes compagnons de voyage, mais encore le Sultan Almoraddin qui animoit tout mon monde à bien faire. J'embraſſai plus de cent fois ce tendre & fidèle ami. Quand il fallut enfin ſe ſéparer, je fus preſque contraint de le porter moi-même dans ſa chaloupe.

« Que le Pere des miſéricordes éternelles, dont le nom retentit dans tous les globes céleſtes, conſerve les jours d'Almoraddin ! que les premiers envoyés de Dieu, Mouſſa & Iſſa, l'aident dans tous les dangers ! que les Califes David & Alexandre, le rendent victorieux !

« Que Mahomet, le Sceau des Prophètes, le Viſir de l'Empire des Bienheureux, faſſe ſans ceſſe diſtiller le baume du Paradis ſur la généreuſe Zulikhah ! qu'il augmente tous les jours les appas & la gloire de la Sultane du Barroſtan !

« O Almoraddin ! tu n'as pas un génie fort ſublime, mais tu as un bon cœur.

Avant que de ſortir du port, je marquai au Pilote ce qu'il avoit à faire. Je réglai enſuite avec ceux qui étoient chargés des victuailles, la maniere dont je voulois que nous fuſſions traités. M'étant ainſi mis l'eſprit en repos, tandis que les vents favorables nous pouſſoient à ſouhait vers le détroit qui ſépare l'île de Sumatra de l'île de Java, je raſſemblai mes voyageurs, & je les régalai magnifiquement dans ma chambre. Nous eûmes bien-tôt fait enſemble cette eſpece de connoiſſance qui ſuffit pour ſe vouloir du bien les uns aux autres. Vous vous êtes embarqués avec moi, leur dis-je, ſimplement pour voir le monde, & ſans aucune affaire. Quand à moi, j'ai une vue particuliere, dont il eſt juſte que je vous inſtruiſe à fond. Là-deſſus je leur fis connoître, & le ſujet de mon voyage, en l'attribuant toujours à ma ſeule curioſité, & mes différentes aventures. Puiſqu'il s'agit de la recherche d'une des plus grandes merveilles que

Dieu ait créées, continuai-je, je ſerois d'avis que nous nous fortifiaſſions dans la louable habitude d'admirer; habitude qui ne déplaît qu'aux ignorans & aux ſots, qui affectent de paroître plus éclairés & plus judicieux que les autres hommes. Je vous invite donc à nous faire part de ce que vous avez vu de plus admirable dans vos voyages.

Ils m'écoutèrent avec plaiſir; & ma propoſition fut ſi bien exécutée dans la ſuite, que ſi je voulois rendre compte de tout ce qui entra dans nos converſations, je ferois un volume deux fois plus gros que celui *Des Merveilles* d'Ebn Hageb. Les narrations de l'Iman Chrétien n'étoient pas de la même nature que les autres. Elles étoient même plus inſtructives. Je crois que le Portugal eſt fertile en fictions morales; car celles de l'Iman reſſembloient fort aux contes que l'eſclave Portugaiſe de Calicut apprenoit à la petite Loulou. Cet Iman étoit véritablement un ſaint homme à ſa maniere. Il m'apprit pendant notre longue navigation pluſieurs beaux préceptes du Prophète, fils de Marie, & quantité de graves maximes des vénérables Muftis Pierre & Paul ſes Diſciples. Outre cela il m'enſeigna la langue Portugaiſe, dont je crus avoir beſoin pour le ſervice de l'auguſte Chah-Jéhan: Tout le monde ſçait que les Portugais rampent (*a*) ſur la frange de ſa robe, & qu'il a ſouvent des ordres à donner à ces Infidèles. Je reviens à nos hiſtoires, car je ne prétends pas de les ſupprimer toutes: il faut au moins qu'on ſçache quelles aventures avoient engagé mes compagnons à voyager.

(*a*) L'Auteur a en vue Daman & les autres places Portugaiſes frontieres de l'Empire du grand Mogol.

Aventures de l'Arabe aux belles mouſtaches noires.

Je voyage par pure curioſité, nous dit un des Arabes, qui avoit de très belles mouſtaches noires. Au ſortir de chez moi, je me propoſai de faire le pélerinage de la Mecque. Je traverſai une bonne partie de l'Iemen, dont je ſuis natif, & étant arrivé fort fatigué à la ville de Dhafar, je m'y arrêtai pour me repoſer quelques jours. Les femmes y ſont fort belles, & y ont plus de liberté qu'en aucun autre lieu de l'Arabie. Quoiqu'elles aient la plûpart des bains particuliers dans leurs maiſons, elles vont aſſez ſouvent au bain public, & il eſt défendu alors aux hommes d'y entrer. Je me mis auprès de la porte afin d'avoir le plaiſir de les voir paſſer. Dès le premier jour, j'en vis quinze, dont le port &

la taille me ravirent. Je ne pouvois admirer que cela ; car un voile envieux, qui n'étoit tranſparent que pour elles, cachoit leur viſage. Je n'en ſaluai aucune, excepté la derniere, qui, mieux faite, plus magnifiquement habillée, & ſuivie d'un plus grand nombre de femmes eſclaves que les autres, me força, pour ainſi dire, à un reſpect involontaire. Elle prit garde à mon action ; elle ſe retourna pluſieurs fois tout de ſuite ; & enfin elle chargea une de ſes femmes de me parler. « Madame veut faire connoiſſance avec vous, me dit l'eſclave. Qui eſt votre Dame, lui répondis-je ? Comment, pouvez-vous me faire cette queſtion ? aſſurément vous êtes encore plus étranger que votre habit. C'eſt la belle, la riche, la libérale Géhernas, veuve du Cheic Adir, qui lui a laiſſé tous ſes biens. Hâtez-vous de me ſuivre ». Elle me conduiſit dans une grande maiſon, magnifiquement meublée ; & je fus préſenté à la Dame par trois autres eſclaves plus belles & beaucoup plus richement parées que ma conductrice. Géhernas voulut d'abord ſçavoir qui j'étois, d'où je venois, où j'allois; & quand j'eus ſatisfait à ſes demandes, elle me dit : « Le ſaint voyage de la Mecque peut ſe différer à un autre tems ; je puis même t'en obtenir la diſpenſe du Mufti, mon parent. Ta phyſionomie me revient ; me refuſeras-tu de demeurer à mon ſervice ? Je t'offre l'intendance de mes chameaux. Adieu mon pélerinage, quand à préſent, lui répondis-je ; je ſerois indigne de ma bonne fortune ſi j'avois la ſimplicité de la rejetter : je vous ſervirai fidèlement.

On me donna un appartement commode, à côté de l'écurie, qui étoit vaſte & bien remplie. Le tréſorier & le pourvoyeur, eurent ordre de fournir tout ce qui me ſeroit néceſſaire ; & on me mit en main les clefs d'une armoire, où je trouvai un gros regiſtre qui contenoit la liſte des chameaux, des modèles de recette & de dépenſe, & diverſes inſtructions ſur mon emploi. La veuve d'Adir avoit deux cens chameaux, & vingt-cinq hommes pour les conduire & les panſer. Les deux tiers de ces animaux alloient par troupes, plus ou moins nombreuſes, recueillir dans tout l'Iemen, de l'encens, du benjoin, de la mirrhe & des gommes, que l'autre tiers tranſportoit enſuite à Mocca, où les marchands étrangers les achetoient. Je m'acquittai de ma charge avec un zèle, une vigilance, un déſintéreſſement, qui m'attirèrent l'approbation & la confiance de ma Maîtreſſe.

Je vous avouerai que dans les commencemens je m'étois flatté qu'elle ſentoit pour moi un tendre penchant; mais peu à peu je me détrompai, & dans mon dépit, je me figurai que l'indifférence de Géhernas ne naiſſoit que de ſon affection pour quelque Amant plus heureux. J'épiai toutes ſes actions; je gagnai ſes confidentes; j'interceptai de ſes lettres : Que me découvrit ma jalouſe curioſité ! un aſſemblage de vertus, qui acheva de me convaincre de ma folie. Cependant au lieu de tourner mon indignation contre moi-même, je ne laiſſois pas d'accuſer ridiculement ma Maîtreſſe, de cruauté & d'ingratitude. L'ordre excellent qu'elle faiſoit régner en ſa maiſon me devint inſupportable. Réſolu de quitter, je lui dis un jour aſſez bruſquement que je prenois congé d'elle; & que la voix qui m'appelloit à la Mecque étoit ſi forte, que je ne pouvois plus différer d'obéir. « Je ne ſuis pas ſurpriſe de ton compliment, me répondit-elle; il y a du tems que j'ai lû dans tes yeux. Je ne t'arrête plus. Reçois une marque de ma libéralité, qui t'empêchera d'oublier la veuve d'Adir ». En diſant cela, elle me fit préſent d'un mouchoir, & me tourna les épaules. Le mouchoir étoit fort beau; mais comme il n'y avoit nulle proportion entre cette récompenſe & mes ſervices, je crus qu'elle s'étoit moquée de moi. Plein d'un nouveau dépit, j'abandonnai ſur le champ ſa maiſon & la ville, tel à peu près que j'y étois entré.

Après avoir marché juſqu'à la nuit je m'aſſis ſous un térébinthe. Là, touché d'un repentir qui me vint à force de réflexions, je m'accablai moi-même d'une infinité de reproches. Ne te ſuffiſoit-il pas, diſois-je, de plaire à l'aimable Géhernas, comme ſon eſclave? Tu la voyois du moins; tu pouvois impunément l'adorer dans ton cœur. Meurs malheureux: l'indignation de Géhernas mérite une victime. La mort dont je me menaçois pouvoit devenir fort réelle, car je n'avois pas eu la précaution de me charger de proviſions. J'étendis le mouchoir ſur le ſable; & ayant poſé ma tête ſur ce mince oreiller, je m'endormis en l'arroſant de mes larmes. Le lendemain je me réveillai tout rompu, & avec une extrême faim. Ah! mouchoir, m'écriai-je, tu me ſervirois bien de nappe. A peine avois-je prononcé ces paroles, que je vis le mouchoir couvert de mets appétiſſans, dont la ſavoureuſe fumée m'embauma, & qui étoient accompagnés d'un grand vaſe rempli d'excellent ſorbet. Quelque grand que fût mon étonnement à cette délicieuſe viſion, il ne m'empêcha pas de bien manger & de bien boire, en faiſant mille agréables retours ſur la libéralité de Gèhernas.

Dans ce tems-là un voyageur qui vint à paſſer, jetta les yeux ſur moi, & jugea à propos de ſe détourner de ſon chemin pour s'approcher & me regarder. « Frere, lui dis-je, eſt-ce beſoin, ou ſimple curioſité qui t'amene? Ta cuiſine, me répondit-il, eſt-elle loin d'ici ? Que t'importe qu'elle ſoit loin ou près, repartis-je, pourvu que tu puiſſe avoir ta part de ce qui en vient ? Si le cœur t'en dit, prends place à cette table énigmatique, & conſole ton eſtomac ». Il s'aſſit ſans ſe faire prier davantage ; il but, il mangea. Il paroiſſoit fort ſurpris de ce que rien ne diminuoit. Quand il fut raſſaſié, je tirai avec force le mouchoir par un coin, au haſard de tout renverſer, & je dis : « Ah ! précieux linge, nappe ſans prix ! je vais me remettre en marche, le ſoleil eſt ardent, j'aurai beſoin de mouchoir pour m'eſſuyer ». Tous les mets diſparurent. Je repliai proprement le mouchoir, & je le remis dans mon ſein. « Frere, me dit le voyageur, il n'eſt pas indifférent ſans doute de porter ſur ſoi ſa cuiſine & ſon cuiſinier, & d'être toujours en état de faire fumer un bon dîner au milieu de la ſolitude la plus ſéche ; mais ton gîte où le prends-tu ?

Par-tout

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

Par-tout où je me trouve, repliquai-je. Tu es donc ſouvent fort mal à ton aiſe, repartit le voyageur, pour moi je ſuis toujours ſûr d'un gîte magnifique, & voilà un flacon qui dès que je l'ordonne ſe change en un beau château. A ces mots il me montra un flacon de cuir, qui étoit attaché à ſa ceinture. Je le priai de me faire voir un prodige ſi nouveau. Eloignons-nous donc de l'arbre & du chemin, me répondit-il. Nous fîmes environ trois milles pas, pour gagner le derriere d'une colline.

D'abord que nous y fûmes, il détacha ſon flacon; nous nous aſsîmes, il le poſa entre nous deux; & en ayant défait le couvercle, il me dit de prendre l'attache de mon côté, tandis qu'il tiendroit l'autre. Une petite exhalaiſon fort douce ſortoit du flacon débouché, comme celle qui s'élève d'une caſſolette où l'on a jetté quelques grains d'encens d'Armoïn. Cette exhalaiſon, d'abord ſi délicate, s'épaiſſit à meſure qu'elle ſe répandit autour de nous, & elle occupa un grand eſpace. Bien-tôt nous nous trouvâmes environnés de ténèbres, & d'une profonde nuit. Tiens bien ton attache, me diſoit le voyageur, ne crains rien. Au bout d'un demi-quart-d'heure, nous revîmes le jour; mais ce jour entroit par une grande fenêtre, & nous étions aſſis dans une ſalle baſſe, ſur deux peaux de moutons. Il n'y avoit au reſte dans ce lieu-là, ni meubles, ni propreté. Frere, dis-je, voici une magnifique maſure; eſt-ce-là le logement que tu vantois tant? J'ai raiſon de le vanter, répondit-il, en retirant l'attache que j'avois dans la main; je le bâtis facilement où je veux, & quand il me plaît. N'eſt-ce rien que cela? d'ailleurs il n'eſt pas ſi délabré que tu penſes, viens le viſiter. Nous montâmes par un aſſez bel eſcalier, nous parcourûmes un grand nombre de ſalles & de chambres, où l'on ne voyoit que les quatre murs; étant arrivé ſur la platteforme, je remarquai que tout le bâtiment étoit entouré de murailles très-épaiſſes. Nous deſcendîmes par un autre eſcalier dans la ſalle baſſe, & nous nous remîmes ſur nos peaux de mouton. Je n'appelle plus ton château une maſure, dis-je au voyageur; mais ſi j'étois à ta place, je me laſſerois d'être ſimple Maçon, & je voudrois me faire auſſi Tapiſſier, Peintre, Serrurier. L'homme n'eſt jamais content, repliqua-t-il; mais enfin que dis-tu de mon flacon? troquons. Je perdrois au troc repartis-je; les vivres ſont bien d'une autre conſéquence que le logement. Si tu ne veux pas troquer, reprit-il, jettons le ſort pour ſçavoir qui de nous deux aura le mouchoir & le flacon. Frere, répondis-je, que chacun garde ce qu'il a.

Inſenſiblement toute la journée s'écoula. Sur le ſoir j'étendis mon mouchoir. Dès que je l'eus nommé nappe, il fut chargé des mêmes alimens qu'il l'avoit été le matin, ſans aucune différence. A la fin du repas le voyageur me dit, nous ne voyons preſque plus, je vais battre le fuſil. Il tira en effet une pierre & un fuſil de ſa mallette, & ſe mit à battre. Ciel! quel malheur! Qu'il eſt important de ne ſe fier qu'à gens qu'on connoît! Qu'un perfide eſt à craindre! Ce traître battit le fuſil, en diſant: Sortez chaſſeurs; à l'ours! à l'ours! Et toutes les étincelles qu'il fit éclater furent autant d'hommes cruels, qui, la demi-pique à la main, m'environnèrent, tandis que le brigand rioit, & ſe ſaiſiſſoit de mon mouchoir. Maître, percerons-nous l'ours? dirent ces hommes. Je lui permets de vivre, répondit-il, afin qu'il apprenne les métiers de Tapiſſier, de Peintre, & de Serrurier; je ne ſuis pas mécontent de ſon apprentiſſage de cuiſine. Emportez-le, débarraſſez-en mon château. Ils me prirent par les pieds & par les bras, & me portèrent au milieu de la campagne, où ils me jettèrent rudement ſur le ſable.

Je paſſai la nuit dans les plus amers regrets; je remplis l'air d'imprécations de toutes eſpeces. Le matin j'allai ſur le grand chemin, dans le deſſein d'implorer le ſecour des voyageurs. Je vis de loin une caravane, je courus au-devant de quatre pélerins qui la devançoient, & je leur expoſai pathétiquement mon malheur. Les pélerins m'entendant parler de viandes miraculeuſes, de flacon enchanté, & d'apparitions de chaſſeurs, me prirent pour un fou; mais comme il n'y avoit pas beaucoup à ſe détourner, ils eurent la complaiſance de me ſuivre juſque derriere la colline. Nouvelle mortification, je n'y retrouvai pas ſeulement le moindre veſtige de château. Les pélerins regardèrent le déſeſpoir que j'en témoignai, comme une derniere preuve d'égarement d'eſprit, & animés de cette charité qui fait le caractere des vrais Croyans, ils m'encouragèrent à ne pas quitter la caravane. J'allai à la Mecque ſuivant mon premier projet, & de-là à Médine, où la vue du Tombeau du Prophète effaça de mon eſprit le ſouvenir de toutes mes diſgraces. J'ai fait depuis pluſieurs autres voyages, tantôt matelot, tantôt ſoldat, & toujours ſans autre envie que celle de ſatisfaire ma curioſité.

Hiſtoire de Moſlema, & de la fidèle Raſimé.

MOSLEMA, l'autre Arabe, avant que de nous raconter ſon hiſtoire, mit ſa main droite ſur ſon turban, & dit: « Je jure par les douze Enfans d'Hali, que c'eſt le chagrin qui m'a rendu voyageur, & que je vais rouvrir une profonde plaie en rappellant à ma mémoire le ſujet de ma vive douleur. Je ſuis, pourſuivit-il, de Mocca, où je laiſſai ma mere, pour aller m'attacher au ſervice du Roi Zibit. Comme mon pere nous avoit amaſſé beaucoup de bien, je fis à la Cour mon chemin en peu de tems. Après quelques années d'aſſiduité & de ſervices, le Sultan Zirifdin daigna me former lui-même un établiſſement. Sçachant que j'aimois Raſimé, fille de l'Emir Sarmuſſak, il l'obtint pour moi ſans m'en rien dire, & il me mit inopinément au comble de mes ſouhaits. Agréable ſurpriſe ! Pour concevoir l'excès de joie que je reſſentis alors, & l'excès de mes regrets préſens, il faudroit que vous euſſiez connu Raſimé. Environ ſix mois après notre mariage, ma mere étant tombée malade, je me tranſportai à Mocca, avec l'agrément de mon épouſe, & de l'Emir ſon pere. Ma mere guérit ; & tandis qu'elle re-

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

couvroit peu à peu ſes forces, je ne ſongeai qu'à célébrer ſon heureuſe convaleſcence avec mes anciens amis, & avec des jeunes commerçans de bonne humeur, qui avoient leurs vaiſſeaux dans le port.

Parmi ces derniers il y en avoit un de Zibit même, nommé Kachek, qui m'entendant un jour louer ma femme, prit étourdiment la parole, & me dit: « Si le portrait que tu nous fais de Raſimé eſt reſſemblant; c'eſt aſſurément une des plus jolies femmes de l'Arabie; ſon corps feroit perdre l'eſprit au plus auſtere Santon, & ſon eſprit charmeroit les Anges. Mais après tout, notre cher ami, c'eſt une femme, & tu n'as pas apparemment la vanité de te croire plus privilégié que le Prophète. As-tu oublié que la belle Aïſchah, celle de toutes ſes femmes qu'il aimoit le mieux, ne ſe contentoit pas de lui ſeul, & qu'elle ſe donnoit encore à l'aimable Zaphagam? Mais peut-être, ajouta-t-il, que Raſimé eſt plus parfaite & plus vertueuſe que la mere des Muſulmans, dont cependant le livre apporté du Ciel fait l'éloge. Je répondis avec une gaieté feinte, que notre félicité ne dépendoit que de nous-mêmes, & que ſi Raſimé prenoit cette héroïne pour ſon modèle, je choiſirois pour le mien le Prophète, qui n'ignoroit pas ſa conduite, & qui ne s'en ſoucioit guères. Nous continuâmes à boire; & quand la débauche fut finie, je tirai mon homme en particulier, & je lui dis: « Tu m'as enfoncé un poignard dans le cœur; que ſçais-tu de ma femme? Il ſe mit à rire à gorge déployée en me demandant ce que je voulois qu'il en ſçût? Si tu n'en as rien appris, interrompis-je, ſur quoi fondes-tu le beau diſcours que tu as oſé m'en tenir devant tout le monde? Je t'ai ainſi parlé devant tout le monde, repliqua-t-il, parce que je ne ſçais rien; & ce que j'ai dit, ſignifie ſeulement que je crois que toutes les femmes, ſans aucune exception, ſont de fort bonnes créatures. La tendre réſiſte aux préſens, & ſe laiſſe toucher aux larmes; la magnifique, inſenſible aux pleurs, ne refuſe pas les dons. Les louanges enivrent la ſpirituelle; & les friandiſes gagnent à coup ſûr celles qui n'ont que du corps. Tout cela peut être vrai en général, repris-je, mais ſois perſuadé que Raſimé eſt au-deſſus des foibleſſes ordinaires de ſon ſexe. Kachek recommença à rire. Veux-tu parier cent roupies d'or, me dit-il, que dans deux mois je ſerai ſon Zaphagam? laiſſe-moi ſeulement le champ libre. Piqué au vif, je le pris au mot; nous nous frappâmes dans la main; il partit pour Zibit deux jours après.

Au bout du tems qu'il avoit pris, il revint; & il m'aborda d'un air triomphant. Où ſont mes roupies d'or, me dit-il, je les ai, je t'aſſure bien méritées ? Tu peux te vanter d'avoir la plus ſinguliere de toutes les femmes; pour en venir à bout, j'ai employé plus de ſoins & d'adreſſe, qu'il n'en faudroit pour en gagner vingt autres. Mauvais fourbe, lui dis-je; te flattes-tu donc de m'en impoſer ſi aiſément ? Prouve-moi, avec évidence, que Raſimé ſe ſoit rendue à tes ſollicitations. Ne querellons point, reprit-il; quelles preuves deſires-tu ? Voudrois-tu que j'euſſe prié le Cadi d'être témoin de nos actions, & de m'en dreſſer un certificat ſur le pied du lit. Tes trois matelats de ſoie ſont, au reſte, encore fort mollets. Le foyer d'argent eſt d'un excellent goût, auſſi bien que la grande caſſolette. Il ne croît pas de Sandal plus précieux que celui du petit ſofa de ta femme, ni de calambour plus odoriférant que celui de ſes trois peignes. La lune d'or, chargée de caracteres taliſmaniques qu'elle porte toujours ſur ſon eſtomac, ne ſeroit-ce pas un préſent de ſa mere? Mais à propos de ſa mere, plus je penſe à certaines choſes, plus j'admire ſa prudence.

Je ſentois croître ma confuſion, à meſure que cet effronté parloit. Je reconnoiſſois des meubles qu'il ne pouvoit avoir vûs qu'en pénétrant juſque dans la chambre de ma femme. La lune d'or ſur-tout me frappoit. Je ne laiſſai pas de dire réſolument; Kachek, tu extravagues. Quel rapport y a-t-il entre ce que tu me rapportes, & la prudence de la femme de Sarmuſſak? Il y en a un aſſez grand, repartit-il fort tranquillement. La nature a orné la belle peau de Raſimé de quelques figures. J'ai eu le plaiſir de remarquer ſur ſa cuiſſe droite trois grains de caffé, & au milieu de ſon dos, une petite ſouris bien veloutée, & fort mignonne. Sans doute que la mere de ta charmante épouſe ſouhaita du caffé pendant ſa groſſeſſe, qu'elle fut effrayée de la vue de quelque ſouris ; & qu'elle eut la ſage précaution de ne ſe toucher qu'à des endroits qu'on ne montre guères qu'à..... Il vouloit pourſuivre ; ceſſe, lui dis-je, de me bourreler ; attends un moment. Je tirai de mon coffre une bourſe de cent roupies, & la lui jettant avec colere ; tiens, repris-je, achève de profiter de ma folie ; mais n'oublie jamais qu'il n'y a que le ſilence qui puiſſe déſormais ſuſpendre ma vengeance à ton égard.

Je pris congé de ma mere, & je m'embarquai dès le jour même ſur un vaiſſeau qui devoit relâcher à Zibit. Je ne roulois d'abord dans mon eſprit que penſées de ſang & de carnage. Mais je fis réflexion que ſi je me laiſſois emporter à trop de fureur, je partagerois le danger ; & qu'il importoit peu que je me vengeaſſe promptement, pourvu que je le fiſſe ſûrement. Je me remontrai donc avec un viſage content en apparence. Mon beau-pere & ma femme, me donnèrent toutes les marques d'une joie ſincere. De jour en jour, Raſimé me parut devenir plus careſſante, comme ſi elle eût cherché à me dédommager du tort que j'étois convaincu qu'elle m'avoit fait. Quelques mois s'écoulèrent. J'avois fait entendre en arrivant que ma mere deſiroit paſſionnément de la voir. Elle n'eut pas de peine à conſentir de faire avec moi un voyage à Mocca. L'agrément de l'Emir qui reſtoit ſeul, fut plus difficile à obtenir; mais enfin il ſe rendit. Nous entrâmes dans une barque dont j'avois gagné le Patron par une groſſe ſomme, & qui, ſuivant mon projet, nous fit ſortir du détroit, & entrer en pleine mer. Nous ne ceſſâmes de naviguer nuit & jour en cherchant une petite île déſerte que le Patron connoiſſoit. L'ayant découverte enfin, nous y deſcendîmes comme pour paſſer la nuit. L'innocente

Raſimé, couchée auprès de moi ſur un tapis que j'avois fait apporter de la barque, s'endormit profondément. Je la laiſſai en cet état, ſeule, ſans vivres, ſans ſecours; & je remis à la voile, en lui ſouhaitant une mort lente, & proportionnée à ſon infidélité.

Le Patron que ſes affaires particulieres engageoient d'aller à Surate m'y conduiſit. Je ſervis deux ans dans les troupes du Grand Mogol; après quoi je repaſſai à Zibit, & je me rendis chez Sarmuſſak, couvert de méchans haillons, & les yeux baignés de larmes: Raſimé n'eſt plus, m'écriai-je; la mer cruelle m'a envié mes délices; que n'ai-je péri avec elle! Le vieillard ſe couvrit la tête de pouſſiere, s'arracha la barbe, déchira ſa robe; & en voulant ſe jetter ſur moi, il tomba évanoui entre mes bras. Lorſqu'il fut revenu à lui: « Mon gendre, me dit-il, contez-moi vos malheurs & les miens, & n'en obmettez aucune circonſtance. Je lui fis un conte que j'avois préparé de longue main, dont l'abrégé eſt : Qu'une horrible tempête nous avoit emportés au-delà du détroit ; & que notre barque s'étant briſée contre un écueil de la côte d'Ajan, tous ceux qui étoient dedans avoient été noyés, excepté deux matelots & moi : Qu'après avoir erré pluſieurs jours ſur la plage, nous avions été pris par les Africains, qui nous avoient vendus à un Corſaire, avec lequel nous avions couru toutes les mers des Indes : & qu'enfin ce même Corſaire ayant été reconnu & arrêté dans le port de Surate, j'avois recouvré la liberté.

Sarmuſſak pleura quelque-tems ſans rien dire. Il m'exhorta enſuite à entrer dans le bain, & il s'en alla (à ce que j'ai ſçu depuis) droit chez le Cadi. Je fus bien ſurpris, environ une heure après, de voir entrer dans le lieu où j'étois dix Archers, qui s'étant ſaiſis de ma perſonne, me firent paſſer ignominieuſement du bain, au fond d'un cachot. Le lendemain on me traîna chargé de chaînes devant le Cadi. L'Emir qui s'y trouva comme accuſateur lança ſur moi des regards que la fureur allumoit; puis ſe tournant vers le Juge, « vous voyez devant vous, lui dit-il, le plus infame de tous les aſſaſſins. Il a inhumainement fait mourir ma fille & ſon épouſe, lui qu'une alliance dont il étoit indigne, avoit rendu le jeune homme le plus heureux de l'Arabie. Je demande le ſang de ce gendre perfide, de ce mari dénaturé; qu'il le répande goutte à goutte, & que ſon ſupplice effraye juſqu'à ſes bourreaux ». Conviens-tu du crime dont on t'accuſe ? me dit alors le Cadi. Je viens d'entendre, lui répondis-je, la plus affreuſe des calomnies; cet injurieux vieillard mérite la mort. Voici de quelle maniere la perte que je déplore, & qui l'aigrit, eſt arrivée. Là-deſſus je débitai, avec tout l'art poſſible, ma fiction. D'abord que j'eus fini, le Juge regarda l'Emir, & lui dit que c'étoit à lui à prouver. Je ſerai dans huit jours en état de convaincre pleinement ce ſcélérat, répondit l'Emir. On me remena en priſon. Les huit jours expirés, mon perſécuteur produiſit contre moi un des mariniers de la barque, & un jeune homme de Zibit qui avoit entendu une partie du complot que j'avois fait avec le Patron immédiatement avant le départ. J'eus beau traiter d'impoſteurs ces deux témoins; je fus condamné à être ſcié vif. Les bourreaux s'avançoient déja, lorſqu'un Archer charitable me dit à l'oreille: appellez-en au Roi. Auſſi-tôt j'élevai la voix, & je dis qu'ayant l'honneur d'appartenir au grand Zirifdin, je le devois avoir pour Juge. Quelques courtiſans qui ſe trouvèrent-là, & qui ſongèrent à leurs priviléges, appuyèrent mon appel. Le Cadi n'oſa paſſer outre.

Je fus préſenté au Sultan en plein Divan. Mon premier Juge rendit un compte exact de ſa conduite, & fit voir la juſtice de ſon Jugement, ſans cacher aucune de mes raiſons. L'accuſateur & les témoins confirmèrent tout ce qu'il avoit avancé. Ta Sentence, dit gravemenr Zirifdin, eſt conforme aux Loix. Et toi, ajouta-t-il en m'enviſageant, oſeras-tu nier ton crime en ma préſence? attendras-tu que je te le faſſe avouer dans les tourmens? Une frayeur ſoudaine, & plus encore le reſpect ſincere que j'avois pour mon bienfaiteur, m'arrachèrent la vérité. Mon hiſtoire fut écoutée avec un ſilence merveilleux, & je la terminai en diſant que ſi j'étois coupable, je l'étois d'un crime que les gens d'honneur trouveroient toujours néceſſaire en de pareilles circonſtances. Tu es bien plus criminel que tu ne crois, & que tu ne le parois, reprit le Sultan; il faut qu'aujourd'hui tu te condamnes toi-même à la mort. Qu'on faſſe venir les coupables. Les Huiſſiers amenèrent un homme que je reconnus pour Kachek, & une vieille femme que je ne me remettois point. Ils avoient l'un & l'autre les mains liées. Kachek s'étant proſterné, le Sultan lui commanda de déclarer tout ce qu'il avoit fait. Je l'ai déja avoué, Seigneur, répondit-il, & je le répéterai très-volontiers devant ce trop crédule mari. Raſimé ne m'accorda jamais rien. Mes ſoumiſſions, mes ſermens, mes offres, furent inutiles auprès d'elle; ma préſence ne ſervit qu'à lui faire regretter ſon mari abſent. Cette malheureuſe, pourſuivit-il, en montrant la femme priſonniere, qui fréquentoit familiérement chez elle, & dont je connoiſſois l'habileté conſommée, mit auſſi inutilement en œuvre ſes artifices pour la ſéduire. Raſimé tint bon. Ce triſte ſuccès auquel je ne m'attendois pas, me réduiſit à ſauver ma vanité par la ruſe. Je ne pouvois, ce me ſemble, rien imaginer de mieux, que de me faire dépeindre avec la derniere exactitude la chambre & la perſonne de Raſimé, & d'employer enſuite ces lumieres ſecrettes à gagner l'argent de Moſlema. Je fus fidélement ſervi par cette vieille, & je fis ſi bon uſage des particularités qu'elle m'apprit, que Moſlema ne douta pas qu'il n'eût perdu la gageure.

Ah! déteſtable, m'écriai-je en ſecouant mes chaînes, que n'ai-je un ſabre, & un moment de liberté! Puis faiſant réflexion au lieu où j'étois, je m'humiliai devant le Sultan, & je lui dis: Pardonnez, Seigneur, un juſte tranſport; le crime de Kachek ne me fait pas oublier le mien. Je ſouſcris à votre déciſion. Je ſuis doublement coupable puiſque Raſimé étoit innocente. Livrez-moi aux plus rigoureux ſupplices. Tu ne ſerois pas aſſez puni, reprit Zirifdin; un Juge plus ſévère va décider de ton ſort. A ces mots on leva une portiere de drap d'or; qui étoit à côté du trône; & avec le plus grand excès d'étonnement où puiſſe tomber un mortel, je vis entrer Raſimé pleine de vie, plus belle que jamais, & toute étincelante de pierreries. Prononcez Raſimé, lui dit le Sultan, prononcez à ce criminel ſon dernier arrêt; que l'Emir puiſſe douter ſi le plaiſir de vous revoir, égale celui de ſe voir vengé par vous. Seigneur, répondit Raſimé, je connois aſſez mon pere, pour oſer vous aſſurer que dans ce moment il n'eſt ſenſible qu'à la joie que ma préſence lui cauſe. D'ailleurs, il eſt homme, & plus attaché qu'un autre aux loix de l'honneur. Eſt-il ici un ſeul homme marié, qui, dans ſon cœur, ne juſtifie mon époux? Moi-même, qui ſuis femme, & par conſéquent intéreſſée à condamner la trop grande ſévérité des maris, je ne trouve pas le mien digne de punition. Cet impoſteur ne l'a que trop adroitement trompé ; le piége étoit inévitable. J'admire plus la modération de Moſlema, que je ne m'étonne de ſa vengeance. Quoique pleinement perſuadé que je l'avois deshonoré, il a eu horreur de tremper ſes mains dans mon ſang ; plutôt que de ſe réſoudre à exercer lui-même un droit inhumain, il l'a remis, il l'a cédé au deſtin & à la nature. La Providence m'a conſervée, & parce que j'étois innocente, & afin qu'il ceſſât de paroître criminel. Tournez, Seigneur, toute votre colere contre ce miſérable qui a penſé faire périr deux innocens ; tournez-là contre cette infame ſéductrice ; pour Moſlema il ne doit reſſentir que les effets de votre clémence ; rendez-nous l'un à l'autre, je vous en conjure. Elle s'agenouilla aux pieds du trône, en prononçant ces derniers mots ; & l'Emir appaiſé l'imita. Je fondois en larmes, tout le Divan, tout le peuple étoit attendri.

Le Sultan releva lui-même Raſimé & mon beau-pere ; enſuite adreſſant la parole au Cadi : « Saiſiſſez-vous, lui dit-il de ce fourbe & de la complice de ſon crime ; je veux qu'il lui ſerve de bourreau, & qu'il la fuſtige de ſa main dans tous les carrefours de la Ville. Qu'ils ſortent après cela de toute l'étendue de mes Etats ; je les bannis à perpétuité, & je donne tous leurs biens à l'Emir Sarmuſſak, & à Raſimé ſa fille.

Le Cadi obéit à l'ordre du Sultan, qui reprenant la parole ; à préſent, dit-il, que ces indignes objets ſont écartés, ne nous en donnons plus que d'agréables. Belle Raſimé, exécutez vous-même votre ſentence, & briſez les liens de Moſlema. Cette chere épouſe, tranſportée de joie, accourut à moi, Sarmuſſak ſe joignit à ſa fille : mes gardes les aidèrent à me décharger de mes chaînes. J'allai avec précipitation me jetter aux pieds de Ziriſdin,

din, & lui offrir les prémices de ma liberté. Ce grand Prince m'aſſura de ſon amitié, & voulut que j'embraſſaſſe devant tout le monde ma fidèle Raſimé & l'Emir Sarmuſſak.

Comme nous étions ſur le point de nous retirer, le peuple, & même une partie des Omraths, crièrent : *Honneur & longue vie au plus noble des Sultans! au Sultan Zirifdin notre ayeul, & notre maître ! il va faire une aumône à ſon peuple : il va ordonner à Raſimé de raconter tout haut ſes aventures. Honneur! honneur à notre Lion! au Sultan Zirifdin.* Je vous ſçais bon gré de votre curioſité, reprit le Sultan, elle ſera ſatisfaite. Il pria Raſimé de faire part à ſes concitoyens de ce qui lui étoit arrivé. Mon épouſe regarda l'aſſemblée, & parla ainſi :

« Mes Anciens & mes Freres, quand je me réveillai dans l'île déſerte, j'aurois juré que je dormois encore, & que je rêvois que le plus affectionné des maris m'avoit abandonnée. Du haut d'un rocher, où je montai, je découvris toute l'étendue de mon malheur ; repréſentez-vous mon déſeſpoir & mes réflexions. Il me fuit le cruel, il me livre à la mort, mon amour toujours fidèle m'auroit-il donc rendu coupable ? Hélas ! ma tendreſſe méritoit toute ſa reconnoiſſance, quand même je n'aurois eu nul combat à ſoutenir ! Quelles couronnes ne devois-je pas eſpérer après tant de victoires ? Kachek, le dernier de mes amans mépriſés feroit un bon témoin de ma vertu. Le ſouvenir de cet homme donna lieu à de nouvelles penſées. Son mécontentement, ſon retour ſubit à Mocca, qui dans le tems ne m'avoient fait aucune impreſſion, parce que nul ſoupçon ne m'ouvroit alors les yeux, une infinité d'autres attentions, me firent concevoir que j'avois été calomniée, & que mon malheureux ſort étoit la récompenſe de ma fidélité: Il m'en fit moins d'horreur.

Contre toute raiſon, je me flattai que je ſortirois quelque jour de l'étrange priſon où l'on m'avoit confinée ſi injuſtement. J'avois, par bonheur, ſur moi des ciſeaux, & le reſte du petit attirail de femmes qui ſçavent coudre. J'accourcis mes habits, j'en changeai la forme, je me fis une eſpece de turban, où je cachai mes cheveux; en un mot je me déguiſai en homme. Je parcourus l'île, où je ne rencontrai perſonne. Parmi les plantes qui la couvroient, je vis une grande quantité d'Aloës. Je ne connoiſſois point les autres; & pour diſcerner celles qui pouvoient me convenir, je m'en rapportai à mon goût, qui ne me trompa point. Le bord de la mer me fourniſſoit des coquillages que je faiſois cuire ſur des pierres que les rayons du ſoleil avoient embraſées. Les cavités des rochers me donnoient un peu de miel qui étoit fort amer, parce que les abeilles le cueilloient ſur les fleurs de l'aloës. Que cette plante me ſera chere déſormais! Je lui dois mon ſalut. Dans le tems de la maturité du ſuc ſalutaire qui la nourrit, un Marchand d'Hadramuth vint aborder dans l'île avec pluſieurs eſclaves, qui d'abord s'employèrent à dreſſer des tentes, & à y porter de l'aloës. Ayant reconnu leurs intentions, je me montrai; & après avoir fait au Marchand le récit d'un naufrage fabuleux, j'offris de conduire ſes gens dans les endroits les plus fertiles, & les mieux fournis de ce qu'il cherchoit. Mes offres furent ſuivies d'un effet ſolide. Le vaiſſeau fut richement chargé d'aloës auſſi précieux que celui qu'on tire à grands frais de l'île de Zocotora qui eſt dans la même mer. Le Marchand, enchanté de l'idée du gain qu'il alloit faire, témoigna une reconnoiſſance très-vive au bon Soliman, (c'étoit le nom que je m'étois donné.) Je reçus de lui mille preuves d'amitié dans ſon vaiſſeau durant les neuf jours que dura notre navigation.

Nous débarquâmes à Gabith, où il avoit un magaſin. Je l'accompagnai de-là à Hadramuth. Il m'introduiſit dans ſa maiſon, & m'y traita comme ſi j'euſſe été ſon fils. Les grands ſervices que je rendis, & à lui, & aux autres Marchands, par la connoiſſance que j'ai du calcul, m'attirèrent bientôt une telle conſidération à la Ville & à la Cour, que Mahul, Sultan d'Hadramuth, m'honora de la charge de ſon Grand-Douanier. Je l'exerçois depuis environ un an & demi avec beaucoup de ſuccès, lorſque le Prince invincible qui m'écoute vint pour mon bonheur viſiter ſon ami Mahul. A ſa vue l'amour de la patrie, cette paſſion ſi naturelle & ſi légitime, qui juſqu'alors avoit été comme aſſoupie dans mon cœur, reprit toute ſa vivacité. Je ne réſiſtai point à ſa violence. Je cherchai l'occaſion de parler ſans témoin à mon Souverain, & je fus aſſez heureuſe pour la trouver. Je lui déclarai mon ſexe, ma naiſſance, mon déſaſtre, mes ſoupçons. Touché de mes malheurs il me promit généreuſement ſa protection; & il commença à me la faire ſentir en me demandant comme un préſent ſingulier au Sultan ſon ami. M'ayant obtenue il me ramena à Zibit, aſſez riche de ce que j'avois amaſſé dans mon emploi.

Il interrogea mon pere en ma préſence ſur le ſort de ſa fille. L'Emir expoſa en pleurant ce qu'il avoit appris des deux témoins. Je ne parlai point de peur que le ſon de ma voix ne me trahît. Mais quand il ſe fut retiré: Seigneur, dis-je au Sultan, quoique mon pere ne m'accuſe de rien, je ne puis me perſuader qu'il penſe que Moſleman m'ait voulu faire mourir ſans aucune raiſon. Je dois lui être ſuſpecte, je dois l'être aux témoins, & peut-être à beaucoup d'autres. Si la calomnie ſe tait c'eſt qu'on croit que je ne vis plus; & certainement il vaudroit mieux que je fuſſe morte que de rentrer parmi les hommes ſans être en état de confondre leurs téméraires jugemens. Mon mari m'a cru criminelle, & Kachek eſt ſans doute l'auteur du faux rapport qui l'a trompé. Je vous ſupplie, Seigneur, de le faire arrêter ſans éclat, & de l'interroger. Le généreux Zirifdin approuva ma remontrance. Kachek arrêté avoua ſa fourberie; & découvrit l'infamie de l'hipocrite qui vient d'être condamnée avec lui. C'en étoit aſſez pour ma juſtification: j'allois me réſoudre à paroître lorſqu'on annonça au Sultan la capture de mon époux. Je fis tous mes efforts pour empêcher qu'il ne comparût une ſeconde fois devant le Cadi; mais le Sultan, qui le jugea digne au moins d'une grande peur, réduiſit mes empreſſemens au ſeul conſeil d'appeller, qu'il me permit de faire donner au criminel prétendu. Vous avez ſçu tout le reſte, mes Anciens & mes Freres. Remercions le Sultan notre maître. Joignez vos acclamations à celles de Raſimé, qui n'a ceſſé aujourd'hui d'être Soliman, qu'afin de redevenir votre fille & votre ſœur. Elle cria enſuite: *Mille ans de vie à l'excellent modèle de toutes les vertus, & principalement de la généroſité!* Tous les aſſiſtans répétèrent pluſieurs fois cette magnifique bénédiction, & l'aſſemblée ſe ſépara. La vie des bienheureux n'eſt pas plus douce, ajouta Moſlema en ſanglotant, que celle que nous menâmes, Raſimé & moi, pendant deux ans que le Ciel me la laiſſa. Elle mourut. A ſa mort je quittai la maiſon, Zibit, toute l'Arabie, réſolu de ne revoir jamais des lieux où un ſi grand malheur m'étoit arrivé. Nous fûmes tous fort touchés du récit de l'Arabe.

L'Iman Portugais preſſé de nous déclarer le motif qui l'avoit obligé de ſortir de l'Occident, & de ſon pays natal, pour venir errer dans l'Orient, nous aſſura qu'il étoit parti uniquement pour ſe perfectionner, & pour contribuer autant qu'il le pourroit à la perfection des autres hommes. Mon départ, nous dit-il, ne fut, ni précédé, ni ſuivi d'aucune aventure qui mérite d'être racontée. Mais comme il eſt juſte néanmoins que je vous entretienne à mon tour, je puis, ſi vous le voulez, ſuppléer à cette eſpece de récit, par une inſtruction ſolide, qui peut-être ne vous ſera pas moins agréable. Parlez, bon homme, lui dîmes-nous, la diverſité plaît toujours. Je vais donc, reprit-il, vous faire voir que *la conſidération de nos défauts eſt un des plus excellens remedes que nous ayons contre la ſuperbe.*

Conte de l'Iman Portuguais.

La corneille ayant un jour conſidéré avec une attention ſinguliere les beautés du paon, conçut contre lui une ſi cruelle envie, qu'elle réſolut de lui faire une guerre mortelle, & de le brouiller avec les autres oiſeaux. Elle alla donc les trouver tous. Elle vit l'épervier dans ſon aire, le cigne au bord de ſon étang, le coq ſur ſon fumier, la chouette dans l'obſcur enfoncement de ſa maſure; en un mot elle ſe donna la peine de viſiter tous les oiſeaux chez eux, afin que gagnés par cette honnêteté, ils ſe rendîſſent plus aiſément à ſes ſollicitations. Elle louoit d'abord malicieuſement celui qu'elle vouloit perdre: on ne ſçauroit nier, diſoit-elle, que le paon ne ſoit beau, & qu'on ne doive le conſidérer comme un des plus charmans ſujets de notre république. Mais, ajoutoit-elle, il a le malheur de tourner tous ſes avantages contre lui-même, en les faiſant trop valoir. C'eſt grand dommage ! Que ne ſe contente-t-il de la juſtice qu'on lui rend ? Il lui ſemble que les autres ne ſoient pas ſeulement dignes d'être regardés. Pour moi j'avoue que ſon oſtentation me le rend inſupportable, & je crains qu'à la fin il n'y ait plus moyen de durer auprès de lui. L'aigle notre maîtreſſe n'étale pas avec cette arrogance ſon majeſtueux plumage. Le phénix, qui eſt l'admiration de l'univers, eſt ſi modeſte, qu'il paſſe toute ſa vie dans la retraite. Ne ſera-t-il permis qu'au paon de nous braver ? Ainſi parloit la médiſante.

Ses diſcours remplirent toute la République ailée de jalouſie, & de haine, contre le bel oiſeau. Il fut réſolu qu'on feroit la leçon à ce préſomptueux, & qu'on l'accuſeroit inceſſamment de vanité & d'orgueil. Il fut queſtion de députer quelqu'un pour exécuter l'arrêt. La colombe refuſa cette commiſſion, qui ne s'accordoit pas bien, diſoit elle, avec ſa ſimplicité. Le phénix, le faiſan, & le cigne, n'en voulurent pas non plus; & ils alléguèrent pour excuſe, le premier, ſon humeur ſauvage, le ſecond, ſa timidité, & le troiſieme, ſon amour pour le ſilence; le cigne ſe tait toute ſa vie, afin de bien chanter une ſeule fois. A leur refus, le corbeau, la pie, & quelques autres oiſeaux à peu près auſſi importans, ſe chargèrent de parler au coupable. La corneille ſe mit à leur tête, & ils ſe rendirent chez le lion dont la majeſté n'eſt pas moins reſpectée des oiſeaux que des autres animaux. Le paon demeuroit à ſa cour parce que le Roi l'aimoit.

Un perroquet, que ces députés trouverent à l'entrée du bois qui ſervoit de palais au lion, leur apprit que celui qu'ils cherchoient ſe promenoit ſeul dans une petite prairie; & ils prirent auſſi-tôt leur vol de ce côté-là. Le paon les reçut parfaitement bien; & pour leur témoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée, il fit la roue, & expoſa à leurs yeux toutes les richeſſes de ſa queue. Un ſi agréable ſpectacle ne fit qu'augmenter leur jalouſie. Inſenſé, crièrent-ils, cette vaine parade te ſied bien en préſence de gens qui ſont ici pour la réformer. Ecoute avec reſpect les ordres du Sénat volant; & par avance, ſupprime ce grand étalage de plumes inutiles.

Tu ſçauras que la nation ne peut plus ſouffrir ta ſuperbe, & que ton affectation lui déplaît. Tu te mires ſans ceſſe dans ta queue avec la derniere inſolence. Il n'y a parmi nous que toi qui ſe diſtingue d'une maniere ſi odieuſe; quoiqu'il y en ait pluſieurs qui, ſans crainte de paſſer pour vains, pourroient avec raiſon ſe préférer à toi.

C'eſt pourquoi tous les oiſeaux t'ordonnent de ceſſer dès ce moment de te ſingulariſer ; & en cela ils ont principalement égard à ton honneur ; car ſi tu avois autant de tête que tu as de queue, tu aurois déja compris que ce que tu as de laid ne paroît jamais tant, que lorſque tu montres avec le plus de faſte ce que tu peux avoir de paſſable. L'aimable oiſeau étant un peu revenu du trouble extrême où cette remontrance maligne l'avoit d'abord jetté, s'écria : O louange ! tu ne ſors jamais que de la bouche des étrangers. O mépris ! tu ne nous viens jamais que de nos proches. Eſt-il poſſible que tandis que j'attire ſur moi les yeux de tout l'univers par l'éclat admirable de mes plumes, & par la vivacité miraculeuſe des couleurs que le ſoleil y fait briller tour à tour ; je ſois ſi indignement expoſé aux réflexions d'une corneille & d'une pie ? N'oſant me faire un crime de ma beauté, vous

vous plaignez de l'inclination que j'ai à la faire paroître ; mais cette inclination eſt-elle moins un don de la nature, que la beauté même ? Il eſt inutile d'être beau ſi on ne le paroît ; ces deux perfections ne ſervent de rien l'une ſans l'autre ; qui les poſſede doit les faire valoir également, en dépit de l'envie.

Le paon, en diſant cela, recommença à faire la roue ; & regarda d'un œil fier & mépriſant les oiſeaux jaloux de ſa gloire. Ceux-ci tranſportés d'une nouvelle fureur, fondirent ſur lui. Le corbeau s'attacha à ſes yeux, les autres à ſes plumes ; le pauvre paon ſe trouva dans le danger le plus preſſant qu'il eût jamais couru de ſa vie. Comme feroit une jeune beauté bruſquement attaquée, il appella par de grands cris le ciel & la terre à ſon ſecours. Ses agreſſeurs ne crioient pas moins haut, & ſembloient vouloir le priver même de la légere conſolation d'être entendu. Pluſieurs animaux accoururent au bruit. Le lion & ſa maiſon, qui pour lors étoit compoſée du tigre, du rhinoceros, de la panthere, & du ſinge, n'ayant qu'un pas à faire, furent les premiers arrivés, & prirent la défenſe du paon. La hienne & le renard vinrent de la campagne, attirés par les croaſſemens du corbeau, qui, à ce qu'ils crurent, les invitoit à quelque bon repas, ſelon ſa coutume. L'aigle ſe trouva auſſi préſente, ſuivie d'un grand nombre d'oiſeaux de rapine. Le lion interpoſa d'abord ſon autorité, & témoigna vouloir être inſtruit à fonds du ſujet & des circonſtances de la querelle. On les lui expliqua, & il reconnut bientôt que l'envie ſeule avoit armé les oiſeaux contre le Paon. Néanmoins de peur de paroître trop favorable à ſon domeſtique, il conſeilla aux parties de prendre le renard pour juge. Cette fine bête, qui ne vouloit déplaire ni à l'aigle qui étoit contraire à l'accuſé, ni au lion qui le protégeoit, inventa ſur le champ un tempérament digne de ſa prudence, & s'expliqua ainſi :

« Le paon eſt un très-bel oiſeau, & perſonne ne doit trouver mauvais qu'en ſe montant il contribue à nos plaiſirs. La nature ne l'a pas enrichi de tant d'agrémens, dans l'intention qu'il les dérobât à notre vue : un deſſein ſi biſarre ſeroit peu conforme à la ſageſſe de cette mere commune. Mais il ne faut pas que ſur ce prétexte, le paon ſe croie en droit de ſe glorifier comme il a fait juſqu'à préſent, & de mépriſer les autres. On l'a ſouvent averti de ne pas tant s'en faire accroire ; & ces avertiſſemens ont plutôt augmenté ſa vanité qu'ils ne l'ont modérée. Nous étant un jour flattés que la raillerie ſeroit plus efficace que les remontrances ſérieuſes ne l'avoient été, nous commandâmes au coq de la (*a*) grande eſpece de ſe moquer tout ouvertement de lui, de faire la roue en ſa préſence, & de marcher gravement en tournant ſa queue, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre. Mais le paon, par un excès d'effronterie ne s'en émut aucunement; au contraire, il affecta de paroître plus que jamais, & nous inſulta tous. Je ne ſçai plus qu'un moyen pour le réduire, & pour l'humilier dans le tems même qu'on l'admirera. Remarquez-vous ſes pieds? Ils ſont horribles, & ſi horribles que pas un oiſeau n'en voudroit avoir de pareils. Qu'il ſoit ordonné au paon de les regarder lorſqu'il étendra ſon beau plumage? en ſorte que faire la roue & jetter la vue ſur ſes vilains pieds, ce ſoit pour lui une même action.

Ce jugement du renard fut écouté

(a) C'eſt le coq-d'inde.

avec applaudiſſement général. Le lion & l'aigle le confirmèrent ; & le paon fut contraint de s'y conformer dorénavant fort exactement.

Votre allégorie, ô Iman ! dit le jeune Indien, renferme des vérités qu'une belle fille entendroit mieux que nous. Tous les jours les belles éprouvent de la part de leurs meilleurs amies des perſécutions incroyables. La beauté ne ſe pardonne point entre les femmes. Les plus grandes perfections, interrompis-je, ſont inſupportables dans la ſociété, ſi la ſageſſe n'en regle l'éclat. En ne conſidérant que ſes défauts, on ſe décourage ; en ne penſant qu'à ſes bonnes qualités on s'énorgueillit ; & dès que l'orgueil nous éleve, les autres hommes travaillent à nous abattre. Mais la ſageſſe nous retient dans un juſte équilibre : au dehors, par la modeſtie ; au dedans par une vue égale de ce que nous avons de bon & de mauvais.

Continuation des Aventures d'Abdalla.

Nous avions paſſé dans ce tems-là le fameux détroit de Java, & une partie du canal tortueux qui s'étend le long de cette île, & l'île de Célèbes. Nous allons être privés de la vue de Borneo, dis je à la compagnie; mais nous n'abandonnerons Célèbes de quelques jours. Gilolo ſe montrera enſuite : au delà de cette île une mer preſque ſans bornes ſe préſentera à nous; & en y entrant nous nous trouverons au vrai commencement de notre voyage. Un grand ſoupir qui échappa dans ce moment au jeune Indien, attira ſur lui tous nos regards. Je ſoupire, nous dit il avec une contenance triſte, & je n'en ai que trop de raiſon, lorſque j'entends faire mention des îles que l'on vient de nommer. Vous ſerez dans peu convaincus qu'un témoignage ſi libre de mon affliction eſt une grande marque de mon eſtime, & une preuve de la confiance que j'ai au Seigneur Abdalla. Votre vertu me diſpenſe de me contraindre plus long-tems, & de cacher, comme je l'avois d'abord réſolu, mes véritables aventures ſous l'enveloppe d'un conte fait à plaiſir. Mais avant que j'en entame le récit, permettez-moi de parler à mon eſclave. Il ſe leva, & s'avançant ſur le tillac, il appella un eſclave qui ne le quittoit jamais lorſqu'il n'étoit pas avec nous. Il rentra. L'eſclave étant venu recevoir ſes ordres, il lui dit en un langage qui nous étoit inconnu quelques paroles qui embarraſſèrent, & firent rougir celui à qui il les adreſſoit. L'eſclave s'en alla en baiſſant la tête; & un quart d'heure après nous vîmes reparoître au lieu d'un grand homme ſec, une grande femme maigre, aſſez bien habillée, qui portoit un paquet. Elle ſe proſterna devant l'Indien, en le lui mettant entre les mains. L'Indien ôta ſon turban, & tout-à-coup ſes épaules furent, pour ainſi dire, inondées de flots de cheveux fort noirs & fort luſtrés. Le paquet défait lui fournit des habits de femme très-riches, qui, par le ſecours de l'adroite eſclave, produiſirent en un moment la plus charmante des métamorphoſes. Ah! Madame, m'écriai-je, que vous remplacés agréablement le camarade dont vous nous privés! Quel tréſor poſſédions-nous ſans le connoître! Quel ennemi vous a obligée à quitter l'heureux climat où vous avez commencé à voir le jour, & dont vous faiſiez ſans doute les délices & la gloire? Plût à Dieu, reprit la Dame, que la fortune eût borné ſa haine à me chaſſer de ma patrie! Une autre patrie infiniment plus douce me conſoleroit encore de ſa perte. Vous ne vous trompez pas, Abdalla, continua-t-elle en arrêtant ſur moi ſes beaux yeux, c'eſt un ennemi qui m'a miſe dans l'état où vous me voyez; & mon dernier voyage a d'abord été une fuite.

Hiſtoire de la Princeſſe Zeineb, & du Roi Léopard.

Je ſuis fille du Roi Batoche, qui commande à la partie la plus Orientale de l'île de Gilolo; mon nom eſt Zeineb, & j'ai cinq ſœurs plus âgées que moi. Mon pere étant un jour à la chaſſe dans les montagnes, s'avança juſque dans un endroit fort déſert, & fut extrêmement étonné d'y voir un ſuperbe Palais dont il n'avoit jamais oui parler. Curieux d'apprendre ce que c'étoit que cet édifice inconnu, il voulut s'en approcher; mais une voix épouvantable qui l'appella par ſon nom, l'arrêta, & le menaça d'une mort ſoudaine ſi dans trois jours il n'envoyoit une de ſes filles à celui qui lui parloit. Le Roi Batoche ayant levé les yeux, apperçut à une fenêtre un Léopard qui l'éblouit par le feu perçant de ſes yeux. La frayeur de mon pere fut ſi grande, qu'il s'éloigna avec ſes gens ſans oſer répondre.

Nous fûmes conſternées, mes ſœurs & moi, de la triſteſſe qui l'accabloit, & qu'il portoit peinte ſur le viſage. Nous le careſſâmes, nous le preſſâmes de nous déclarer ce qu'il avoit ſur le cœur. Il ſe fit long-tems prier : Il eſt queſtion de ma vie ou de la vôtre, nous dit-il enfin ; ah ! j'aime mieux mourir que d'expoſer mes enfans pour qui j'ai tant de tendreſſe. Sur cela, il nous conta, la larme à l'œil, ce qu'il avoit vu, & le danger dont il étoit menacé. Si nulle autre crainte ne vous inquiete, mon cher pere, lui dit notre aînée, conſolez-vous ;

ſolez-vous ; je pars dès demain. Peutêtre ce Léopard ne ſera-t-il pas ſi impitoyable que vous penſez. Le Roi s'oppoſa vainement à ſon deſſein ; elle ſe fit conduire au Palais déſert. Les portes s'ouvrirent, le Léopard ſe fit voir ; mais ma ſœur le trouva ſi horrible, qu'oubliant toutes ſes belles réſolutions, elle tourne le dos, & s'enfuit. Mes trois autres ſœurs la voyant de retour, lui reprochèrent aigrement ſon peu de courage ; & le lendemain elles tentèrent fortune toutes enſemble. Le cœur ne leur manqua pas moins qu'à notre aînée ; ainſi la vie du Roi ne dépendit plus que de moi.

Je marchai à mon tour, & plus intrépide qu'elles, non-ſeulement je ſoutins les regards affreux du Léopard qui étoit à la fenêtre quand j'arrivai ; mais auſſi j'entrai courageuſement dans le merveilleux Palais, fort réſolue de n'en ſortir qu'après un entier éclairciſſement. Dès que je fus dans la cour, les portes ſe fermèrent, & une troupe de Nymphes très-bien-faites, mais qui, miraculeuſement, ne parloient point, s'étant préſentées à moi pour me ſervir, je fus menée dans un appartement magnifique. Je paſſai toute la journée à conſidérer les beautés du bâtiment & des jardins. Le ſoir mon ſoupé fut délicieux. On me coucha dans un lit meilleur que tous ceux du Roi Batoche; mais mille peines d'eſprit m'y ſuivirent. L'idée du Léopard me faiſoit trembler. Très-peu de tems après que je fus couchée je l'entendis venir, & peu s'en fallut que je ne mouruſſe d'épouvante. Il entra impétueuſement dans la chambre, en faiſant un bruit effroyable avec ſes dents, ſes griffes & ſa queue; & il vint s'étendre tout de ſon long auprès de moi. Je lui avois laiſſé une belle place, car je n'en occupois guères. Cet animal ſe comporta avec une ſageſſe étonnante; il ne me toucha point du tout,

& il me quitta avant le jour. J'aurois bien voulu profiter de ce tems-là pour dormir, mais ma peur étoit trop violente. Les mêmes Nymphes qui m'avoient ſervie le jour d'auparavant vinrent à mon lever, me firent changer d'habits, n'oublièrent rien pour me charmer par leur complaiſance. Mon dîner fut royal; un concert d'inſtrumens me divertit l'après-midi; pour comble d'agrémens, le Léopard ne ſe montra pas de toute la journée. Ce jour fut comme le modèle de tous ceux qui ſuivirent A la vérité je paſſai pluſieurs nuits ſans oſer ſommeiller; mais enfin la modeſtie éprouvée du Léopard me rendit ma tranquillité. Pour abréger, je vous dirai que dix mois s'écoulèrent de cette maniere, & qu'au bout de ce tems-là je m'abandonnai à un deſir curieux, qui m'avoit pris dès le commencement, & auquel j'avois toujours réſiſté. Je voulus ſçavoir enfin ſi mon Léopard étoit auſſi bien

Léopard la nuit qu'il l'étoit le jour. Je me levai donc du lit tandis qu'il dormoit, & n'oſant le toucher lui-même, j'allai à tâtons chercher par toute la chambte de quoi m'éclaircir. Je me doutois que la peau de l'animal reſtoit à terre. L'y ayant rencontrée en effet, je fus ſaiſie d'un mouvement de folie, car quel autre nom donner à mon emportement? J'eus la hardieſſe de mettre en pieces cette peau, ſans faire aucune attention à ce qui en pourroit arriver; & après cette expédition téméraire, j'allai me recoucher dans mon coin, comme ſi de rien n'étoit.

Mon voiſin ſe leva à ſon heure ordinaire, & trouvant ſa peau hors d'état de ſervir, il pouſſa un long gémiſſement, auquel je répondis en touſſant, pour lui faire comprendre que j'étois éveillée. Les ménagemens ſeroient maintenant ſuperflus, me dit triſtement celui qui avoit gémi. Je ſuis un puiſſant Roi; & j'étois ici enchanté par un Magicien de mes ennemis. Mon enchantement alloit finir; j'avois réſolu de partager mon trône & ma couche avec vous; hélas! votre curioſité me rejette dans le même état que ſi je n'avois encore rien ſouffert. Pourquoi avez-vous réſiſté aux lumieres de votre raiſon? Elle vous répétoit ſans ceſſe que toute action trop hardie vous étoit défendue dans un lieu dont vous ignoriez les loix. J'avouai ingénument ma faute, & je le priai de conſidérer que les filles étant naturellement très curieuſes, il devoit me ſçavoir quelque gré de n'avoir pas cherché plutôt l'éclairciſſement que je venois de trouver. Cette excuſe penſa tout gâter, & m'attira une foule de nouveaux reproches. A la fin le Roi enchanté ſe radoucit, & ſe fit voir un moment à la clarté de ſon viſage même qui brilla d'une lumiere ſubite. Sentant que les puiſſances ténébreuſes recommençoient d'agir ſui lui, il prit congé de moi, & il m'enſeigna des paroles, qui étant prononcées contre quelqu'un qui feroit une choſe, le contraindroient de continuer à la faire juſqu'à ce que je prononçaſſe d'autres paroles qu'il m'apprit auſſi. Je ne les ſçus pas plutôt, que le Palais diſparoiſſant avec tous ſes agrémens, je me trouvai toute ſeule & toute nue, couchée ſur un rocher.

Je verſai des torrens de larmes en maudiſſant ma curioſité & mon imprudence. Le jour étant venu, & la honte m'ayant obligée de tourner les yeux de tous côtés, pour voir s'il n'y avoit rien autour de-là qui pût ſervir à me couvrir, j'apperçus des habits aſſez près du lieu où j'étois, & je les allai prendre. C'étoient mes propres habits, qui avoient été expoſés pendant dix mois à toutes les injures du tems, & qui étoient preſque conſumés. Je mis ſur moi ces triſtes haillons du mieux qu'il me fut poſſible; & dans la crainte que j'eus que ma faute n'eût cauſé la mort à mon pere, je jugeai qu'il étoit plus à propos de m'éloigner de mon pays en demandant l'aumône, que d'aller me préſenter à mes ſœurs en l'état où j'étois. Je me barbouillai le viſage, & je me mis courageuſement en marche. Après de longues fatigues, j'arrivai à un port de mer, où un vieux Muſulman qui alloit trafiquer à Borneo, me prit par charité dans ſon bord. Le trajet fut heureux. Nous mouillâmes dans une anſe de cette grande île pour quelques beſoins dont je ne m'informai pas. Etant deſcendue avec pluſieurs autres perſonnes fatiguées de la mer, je me dérobai de leur compagnie, ſans qu'on s'en apperçût; n'ayant nulle envie d'accompagner le Patron dans les Villes de la côte où ſon commerce l'appelloit. J'avançai dans l'intérieur de l'île qui eſt fort peuplée; & j'arrivai en trois mois à la belle ville de Soucad, qui reçoit ſon nom d'une groſſe riviere qui la traverſe.

Je remarquai dès les premiers jours, que la broderie qui ornoit les habillemens des Dames, étoit extrêmement groſſiere; & je me perſuadai que plus adroite en cet ingénieux travail que les ouvrieres de Borneo, je trouverois une reſſource aſſurée dans mon induſtrie. Le ſuccès paſſa de bien loin mes eſpérances d'abord que mon habileté fut connue. Je louai une petite maiſon, & je me fis en peu de tems un établiſſement fort honnête. Je n'eus pas de peine à apprendre la langue, parce qu'on parle à Soucad à peu près la même langue qu'à Gilolo. Je vécus tranquillement de mon travail pendant ſix ou ſept mois; & je recouvrai peu à peu la beauté dont on m'avoit quelquefois flattée, & que la miſere & les fatigues avoient preſque entiérement effacée. Ce changement m'expoſa à l'attention de pluſieurs perſonnes, & entr'autres de trois jeunes hommes des plus diſtingués de la Ville, qui, ayant complotté enſemble d'éprouver ſi je ſerois cruelle, convinrent que l'un d'entr'eux, qui paſſoit pour ſéducteur fort adroit, feroit la premiere tentative. Il vint chez moi dès le ſoir même, & commença la converſation par un deſſein de broderie qu'il me propoſa pour une ceinture. Il fit enſuite parler ſa paſſion; nulle beauté de facile conquête n'entendit jamais tout à la fois tant de proteſtations d'amitié & de ſervices. A l'heure du ſouper il me preſſa de lui permettre de me régaler, & j'y conſentis après qu'il eut ſurmonté quelques légères répugnances que je laiſſai paroître. Le repas fut propre & de bon goût. Les petites chanſons ne furent point oubliées; mon amant ne fit pas difficulté d'exprimer dans deux ou trois airs libres tout ce qu'il attendoit de ma complaiſance. Il y avoit dans ma chambre une fenêtre ouverte qui commençoit à devenir incommode: il voulut la fermer. Mais tandis qu'il la pouſſoit je prononçai les paroles efficaces que j'avois appriſes du Roi Léopard, & je le fixai à cette unique occupation. Pour moi je me couchai à mon ordinaire, ſans me mettre en peine de rien. Le pauvre enchanté paſſa toute la nuit à faire ce qu'il faiſoit. Le lendemain au matin je le délivrai, & je le congédiai avec un bon avertiſſement d'être plus ſage à l'avenir.

Ses camarades, qui dès la pointe du jour l'attendoient avec impatience dans une rue voiſine, ne l'eurent pas plutôt vu ſortir qu'ils accoururent à lui. Il leur fit habilement accroire qu'il avoit été parfaitement bien reçu, & leur décrivit ſa bonne fortune avec des couleurs qui les mirent tout en feu. Le ſort décida lequel des deux jouiroit du bonheur annoncé, & le jour ſembla long à celui ſur qui le ſort tomba. La nuit fut pourtant beaucoup plus ennuyeuſe encore pour lui, car je le contraignis de dévider du fil de Sagon (*a*), pendant autant de tems que l'autre en avoit mis à fermer la fenêtre. Le troiſieme auſſi dupe que ſes confreres, fut pris à ſon tour; & par mon ordre, il ſe peigna toute la nuit. Ils n'eurent pas la force de ſe cacher long-tems leurs aventures. Egalement outrés, ils changèrent leur tendreſſe naiſſante en une haine conſommée; &, d'un commun accord, ils allèrent me déférer aux Juges, comme la plus déteſtable Magicienne qui fût au monde. On m'enleva de ma

---

(*a*) Le Sagon eſt un arbre fort commun dans l'île de Gilolo; & dans celle de Bornéo. De l'écorce de cet arbre, les Inſulaires tirent une eſpece de ſoie, dont ils font tout ce qu'on fait ailleurs avec la véritable ſoie. Le fruit leur donne du pain & du vin.

maiſon, je fus empriſonnée, on travailla avec chaleur à inſtruire mon procès. Mes adverſaires étoient puiſſans, & très-animés; d'ailleurs je ne niai aucun des faits qu'on m'objecta. Ainſi l'affaire n'auroit pas duré quatre jours ſi je n'avois fait diſtribuer un peu d'argent aux gens de Juſtice, par le miniſtere d'une bonne amie qui avoit de la beauté. La déciſion fut ſuſpendue pendant trois mois entiers, en partie par ce moyen-là, & en partie auſſi, parce que deux de mes Juges, ſenſibles aux agrémens qu'ils croyoient voir en ma perſonne, ne négligèrent rien pour me ſauver; ſe perſuadant que je ne ſerois pas ingrate après un ſervice ſi ſignalé. A la fin néanmoins mes perſécuteurs l'emportèrent, & je fus condamnée à être brûlée toute vive.

Cette cruelle ſentence m'ayant été prononcée, on me conduiſit au bucher, qui avoit été dreſſé dans le milieu de la plus belle place de Soucad. Lorſque j'y fus arrivée, on ne manqua pas de me dire tout ce qu'on dit en ce pays-là à ceux que l'on tue en cérémonie, & on m'attacha au poteau avec une groſſe chaîne. Le peuple m'accabloit de malédictions comme une enchantereſſe ennemie du genre humain, & il m'accuſoit de tous les maux arrivés naturellement ou par haſard à ceux à qui j'avois vendu de mes ouvrages. Il étoit ravi de voir que le bourreau, la torche ardente en main, s'avançoit vers le bucher. Mais cette populace ignorante fut fort ſurpriſe un moment après de voir ce même bourreau immobile & comme extaſié, ne faire autre choſe que bien tenir ſon funeſte flambeau. C'étoit l'effet des paroles que je venois de prononcer ſecrettement contre lui. Tout le monde demeura en ſuſpens à cette nouveauté; puis les eſprits changeant tout à-coup de diſpoſition, perſonne ne put s'empêcher de rire en

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

conſidérant la figure vraiment ridicule que faiſoit l'exécuteur.

Le trois jeunes hommes qui étoient préſens, & qui avoient un grand nombre de partiſans dans l'aſſemblée, entrérent en une fureur étrange à la vue d'un événement qui leur remettoit en mémoire ce qui leur étoit arrivé à eux-mêmes. Ils criérent que cette preuve étoit publique, qu'il falloit ſe hâter de réduire en cendres une femme, qui, même ſur le point de mourir, avoit d'exécrables liaiſons avec les eſprits noirs. La canaille, animée par ces paroles, courut aux maiſons voiſines prendre des tiſons allumés. Je me préparois à arrêter encore ces furies, lorſqu'un bruit mêlé d'acclamations, retentit dans la rue principale, qui aboutiſſoit à la place. C'étoit le Roi de Soucad qui excitoit cette agréable allarme. Après une longue abſence, il avoit voulu ſurprendre ſon peuple par une arrivée ſoudaine. Comme il étoit fort aimé, toute l'aſſiſtance alla au-devant de lui, & abandonna le bucher, le bourreau, la patiente, & les gens de Juſtice.

Ce Prince, qui étoit deſcendu de ſon char, & qui marchoit lentement à cheval, afin de paroitre plus populaire, s'etant avancé juſque dans la place, y vit un ſpectacle qu'il crut incompatible avec la joie publique que cauſoit ſon heureux retour. Il piqua donc vers le bucher, & portant lui-même la grace qu'il étoit maître d'accorder, il me fit détacher. Je courus auſſi-tôt embraſſer les genoux de mon libérateur qui me regardoit très-attentivement. Au peu de paroles que je lui dis confuſément, il acheva de me reconnoître. Il deſcend de cheval, il m'embraſſe avec une joie qui égaloit l'admiration de tous les aſſiſtans. Je n'avois pas encore oſé lever les yeux; mais ayant enfin enviſagé celui de qui je recevois des faveurs ſi ſurprenantes, je reconnus le Roi Léopard, dont l'image étoit reſtée profondément gravée dans mon eſprit. Il eſt impoſſible d'exprimer, ni les ſentimens de mon cœur, ni ce que je penſai, ni ce que je voulus dire. Je ne pouvois former aucun diſcours ſuivi; ma reconnoiſſance & ma joie ſe déroboient l'une à l'autre toutes les paroles qui ſe préſentoient. Le Roi me fit monter ſur ſon char, & ſans y monter lui-même, il me conduiſit en triomphe dans ſon Palais. Quelques jours après il m'épouſa ſolemnellement, & me déclara toute puiſſante dans ſes Etats. La premiere grace que je lui demandai ce fut celle de mes accuſateurs. Les Juges qui s'étoient laiſſé corrompre par mon argent, furent les premiers dont je fis faire juſtice. A l'égard des Juges que ma beauté avoit touchés, ils furent auſſi châtiés, mais avec indulgence.

Les malheurs qui juſqu'alors étoient arrivés au Roi, & celui qui termina ſa vie, ſont ſi affligeans, que je voudrois pouvoir me diſpenſer d'en parler. Sa naiſſance l'avoit fait monter ſur le trône; ſon mérite l'y avoit maintenu avec l'applaudiſſement de tous les peuples. L'ambition, l'envie, la perfidie d'un frere l'en priva d'abord pendant deux ans; puis l'en précipita par une fin tragique. Ce monſtre étroitement lié avec un Magicien, fit enchanter l'aimable Prince dans Gilolo, & enſuite dans Borneo même. Son deſſein étoit que l'enchantement n'eût jamais de fin; mais un Sage favorable au Roi s'oppoſa dès le commencement à cette entrepriſe criminelle; & ne pouvant l'empêcher tout-à-fait, parce que le Magicien étoit plus ſçavant que lui, il fit du moins enſorte que l'enchantement ne fût que conditionnel. Il en pénétra même les conditions malgré les meſures que le Magicien avoit priſes pour les cacher; & il en informa l'infortuné Roi de Soucad. Mon hiſtoire les a fait connoître : l'accompliſſement en étoit preſque impoſſible. Etoit-il aiſé de rencontrer une fille de Roi qui ſe livrât pour le ſalut de ſon pere ? qui, pendant une année entiere, paſſât les jours dans le ſilence avec des fantômes de ſon ſexe, & les nuits auprès d'un animal douteux, ſans ſe permettre la moindre curioſité , ni la moindre vengeance ? Non certainement. Auſſi ces conditions n'euſſent-elles jamais été remplies. Le Sage en fut ſi perſuadé après ma faute, qu'il ſongea dès-lors à détruire l'enchantement par une force ſupérieure. Il s'aſſocia pluſieurs autres Sages, & tous enſemble ils obtinrent des Puiſſances de la Péninſule Inacceſſible , l'épée Tirgateſch, dont la lueur diſſipa l'enchantement de Borneo, & remit le Roi en liberté. Il revint à Soucad préciſément dans le tems que j'avois perdu la mienne, & que, ſelon toutes les apparences, j'allois encore perdre la vie : je croirois bien que le Sage Afis (c'étoit le nom de l'ami du Roi de Soucad) avoit ménagé tout cela.

Ah ! ſi, cinq ans après, le frere barbare de mon époux n'avoit employé contre nous que les armes de la magie, peut-être euſſions-nous été garantis du plus funeſte des malheurs, par la même protection. Mais ce cruel ambitieux ayant formé ſourdement dans Soucad un parti compoſé de gens perdus de débauches, & prêts à commettre les plus grands crimes, s'empara une nuit du Palais, y mit le feu, égorgea ſans diſtinction, Gardes, Officiers, tout ce qu'il rencontra. Le Roi même fut ſurpris & percé dans ſon lit. Un ſort pareil m'étoit réſervé ; l'aſſaſſin & ſa troupe ſanguinaire étoient déja à l'entrée de mon appartement, j'allòis être immolée ſi cette eſclave ne fût venue, par une porte ſecrette, me tirer du profond ſommeil où j'étois enſévelie. Sauvons-nous, Madame, me dit-elle en me jettant mes habits; ce Palais eſt inondé de ſang, & les flâmes le réduiſent en cendres: fuïons le fer, dérobons-nous au feu. En me faiſant cette effroyable exhortation, elle fouilloit par-tout, & ſe ſaiſiſſoit à la hâte de mes bijoux, & de quelques-unes de mes hardes. Je n'eus pas le tems de m'habiller. Je m'enfuis à moitié nue par une iſſue qui donnoit ſur la riviere. Le fidèle Amet, mari de cette femme, nous y attendoit dans un petit bâteau, où nous entrâmes avec précipitation, & que nous abandonnâmes aux ondes rapides du Soucad. Ils me racontèrent ce qu'ils ſçavoient de la cataſtrophe; je vis moi-même l'horrible embrâſement du Palais, & j'entendis de toutes parts des cris & des hurlemens qui me percèrent le cœur.

Après avoir long-tems pleuré avec les deux affectionnés gardiens de ma vie, je ſouffris qu'ils me conſolaſſent.

Je louai leur préſence d'eſprit, & je leur rendis graces de leur zèle. Le cours du Soucad eſt ſi impétueux, qu'il ne nous fallut que ſept jours pour arriver à Bend armaſſin. Je n'ydemeurai qu'autant qu'il fut néceſſaire pour nous traveſtir; & comme toutes les parties du monde m'étoient également indifférentes, nous nous jettâmes dans le vaiſſeau qui fut le premier prêt à mettre à la voile. Il étoit fretté pour le Barroſtan, ſur le bruit du mariage de la Reine Zulikhah, qui s'étoit répandu dans toutes les Indes. Pendant le voyage, la mort nous enleva Amet. Quand le cri obligeant que vous fîtes faire, Seigneur Abdalla, invita tous les voyageurs déſintéreſſés à ſe préſenter à vous, il y avoit environ trois ſemaines que j'étois dans l'île de Sumatra.

Nous fûmes tous extrêmement ſenſibles aux malheurs de la belle & courageuſe Zeineb. Il faut avouer, lui dis-je, que les anciens adorateurs des

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

Idoles avoient quelque raiſon d'offrir des vœux à la fortune, & de ſe figurer qu'elle faiſoit ſans ceſſe tourner une roue, qui tantôt élevoit, & tantôt abaiſſoit les hommes. A quelles viciſſitudes nous ſommes ſujets! Mais je n'ai point encore entendu d'hiſtoire particuliere où il y eût de ſi biſarres révolutions que dans la vôtre. La roue fatale n'eſt pas encore arrêtée, Madame, vous ne demeurerez pas dans l'état mitoyen. J'oſe ajouter à cette prédiction, que vous avez plus à eſpérer qu'à craindre. Votre ſituation eſt celle d'un convaleſcent : n'allez pas, continuai-je en badinant, prononcer contre vous-même les paroles qui contraignent ſi efficacement à reſter comme on eſt. Zeineb ſourit : Je ne ſçais, dit-elle, ce qui m'eſt reſervé. Si je pouvois fixer mon ſort, il ne changeroit plus ; votre généroſité le rend fort doux. Ah! charmante Princeſſe, repris-je, vous méritez la félicité la plus parfaite, puiſque vous ſçavez aimer la médiocrité. Si le Roi Batoche vit encore il déplore votre perte; & morte ou vive il vous préfere dans ſon cœur à ſes autres filles. Et pourquoi auroit-il ceſſé de vivre? Il a obéi, c'étoit tout ce qu'on exigeoit de lui. Informons-nous de l'état des choſes, dès que nous le pourrons; il n'y eut jamais de curioſité plus louable. La reconnoiſſante Princeſſe écouta avec joie ma propoſition.

Dans ce tems-là le Pilote entra dans ma chambre. C'étoit un homme qui avoit beaucoup plus d'eſprit & de connoiſſances que n'en ont communément les gens de ſa ſorte. Il ne ſe tenoit guères au gouvernail, que lorſqu'il y avoit quelque péril à craindre; & il paſſoit preſque tous les jours pluſieurs heures avec nous. Je lui racontai en peu de mots les cauſes des transformations qu'il voyoit; & lui communiquant la réſolution que j'avois priſe en faveur de Zeineb, je lui commandai de regler là-deſſus notre navigation. Voici, dit le Pilote, la plus ſurprenante des métamorphoſes après la mienne. A l'égard des nouvelles que vous deſirez ſçavoir, nous ſommes à portée d'en apprendre. Auſſi-tôt que nous nous verrons à la hauteur de Gilolo, nous nous approcherons de cette île, & nous la cotoyerons juſqu'au port de Coheb, où nous pourrons mouiller. C'eſt un des ports de mon pere, dit Zeineb; il n'eſt qu'à trois journées de Sagonafaé, Capitale du Royaume. Nos doutes y ſeront donc éclaircis, repris-je, & nous y prendrons le parti qui conviendra. Puis adreſſant la parole au Pilote: Almoraddin, lui dis-je, m'a déja raconté confuſément les aventures de ta jeuneſſe, ſi tu nous en faiſois un récit bien circonſtancié, je te ſerois obligé, & la compagnie t'en ſçauroit gré. Seigneur répondit le Pilote, je vous obéirai ſans répugnance.

Hiſtoire du Pilote, & de Meſrem.

CINQ ou ſix ans avant le funeſte voyage où mon pere fut ſi cruellement mis à mort par le Génie Feridoun, je devins amoureux de Meſrem, qui paſſoit pour la plus accomplie des filles du lieu de notre naiſſance, petit village ſitué près de Patan, ſur le bord de la mer. Comme nos conditions étoient à peu près égales, & que je n'avois que des vues légitimes, je ne cachai point ma paſſion. Meſrem en reçut les premiers témoignages avec une indifférence apparente; je me trouvai plus heureux dans la ſuite; & enfin ſes deſirs s'accordant parfaitement avec les miens, nous convînmes que je la ferois demander en mariage. Je priai mon pere & ma mere d'agréer mon choix, & de me donner pour épouſe la belle Meſrem.

Je fus écouté avec bonté. Il y a déja long-tems, me dit mon pere, que nous nous ſommes apperçus, votre mere & moi, de l'inclination que vous aviez pour cette fille. Nous l'autoriſerons, comme vous le deſirez, dès que vous ſerez de retour d'un voyage qu'il faut que vous faſſiez à Cambaye. Cette courte abſence hâtera votre ſatisfaction, bien loin de la retarder; car vous n'irez à Cambaye que pour y prendre de quoi vous établir avec honneur. Nous y avons un parent nommé Schamſac, qui a entre ſes mains trois milles roupies qui m'appartiennent, & dont je vous fais préſent. Il vous ſera d'ailleurs très-avantageux d'être connu d'un homme comme Schamſac. Je remerciai mon pere, qui me donna les papiers néceſſaires,

& une lettre. Je demandai à ma maitreſſe la permiſſion de partir. Elle ne me l'accorda qu'avec une peine incroyable. Blâmant généreuſement le motif de mon voyage, elle verſa tant de larmes, que je ſerois ſans doute reſté, ſi j'avois pu me diſpenſer d'exécuter les ordres de ceux à qui je devois la vie.

Arrivé à Cambaye, il me fut aiſé de trouver notre parent. C'étoit un homme veuf, qui paroiſſoit aſſez à ſon aiſe, & qui occupoit, avec une fille unique, une maiſon commode, où il vivoit des épargnes qu'il avoit faites en ſa jeuneſſe. Dès qu'il eut lu la lettre de mon pere, il reconnut notre parenté, il avoua le dépôt, il ordonna à ſes domeſtiques de m'honorer, & chargea en particulier ſa fille d'avoir ſoin que rien ne me manquât. La jeune Célime (c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit) n'étoit pas dépourvue d'agrémens. Elle m'auroit même ſemblé belle, & je l'euſſe apparemment aimée, ſi j'avois été maître de mon cœur. Le ſien, encore libre, lui échappa d'abord qu'elle me vit. Elle m'aima, & ſa paſſion s'accrut tellement en peu de jours, qu'elle éclatoit dans toutes ſes actions. D'un autre côté ſon pere qui n'étoit pas ſi riche qu'on penſoit, & qui auroit bien voulu ne ſe pas déſaiſir des trois mille roupies, ſe mit dans l'eſprit que je me tiendrois fort heureux de devenir ſon gendre. Ils m'attaquèrent l'un & l'autre, en me comblant de louanges, & en me faiſant, comme par haſard, de petites offres indirectes. Je leur rendis des honnêtetés générales, & j'affectai un grand défaut de pénétration.

Célime ne crut pas devoir ſe gêner long-tems. Un ſoir je trouvai ſous mon oreiller un billet de ſa main, où elle m'apprenoit en termes peu ménagés ce que la pudeur ne lui avoit pas permis de me dire de bouche. Je fus aſſez adroit pour recacheter le billet ſans y laiſſer aucune marque que je l'euſſe ouvert. On le remit inutilement au même endroit quatre jours de ſuite. Une autre tentative qu'on fit immédiatement après celle-là fut plus forte, & n'eut pourtant pas plus de ſuccès, parce que les empreſſemens trop vifs de Célime m'avoient inſpiré une véritable averſion pour elle. Charmé de n'avoir pas revu l'odieux billet en me couchant, j'allois m'endormir. Mais ma porte s'ouvrit tout-à-coup, & j'entendis marcher dans les ténèbres autour de mon lit. Je hauſſai la tête, je demandai qui troubloit mon repos? Au lieu de répondre on ſe jetta à mon cou, & on ſoupira. Je me levai tout effrayé. Que je ſuis malheureuſe, dit-elle; le jour je vous glace; la nuit je vous épouvante. Ah! vous ne ſçavez que trop que je vous aime éperdument. Qui vous empêche de répondre à ma tendreſſe?

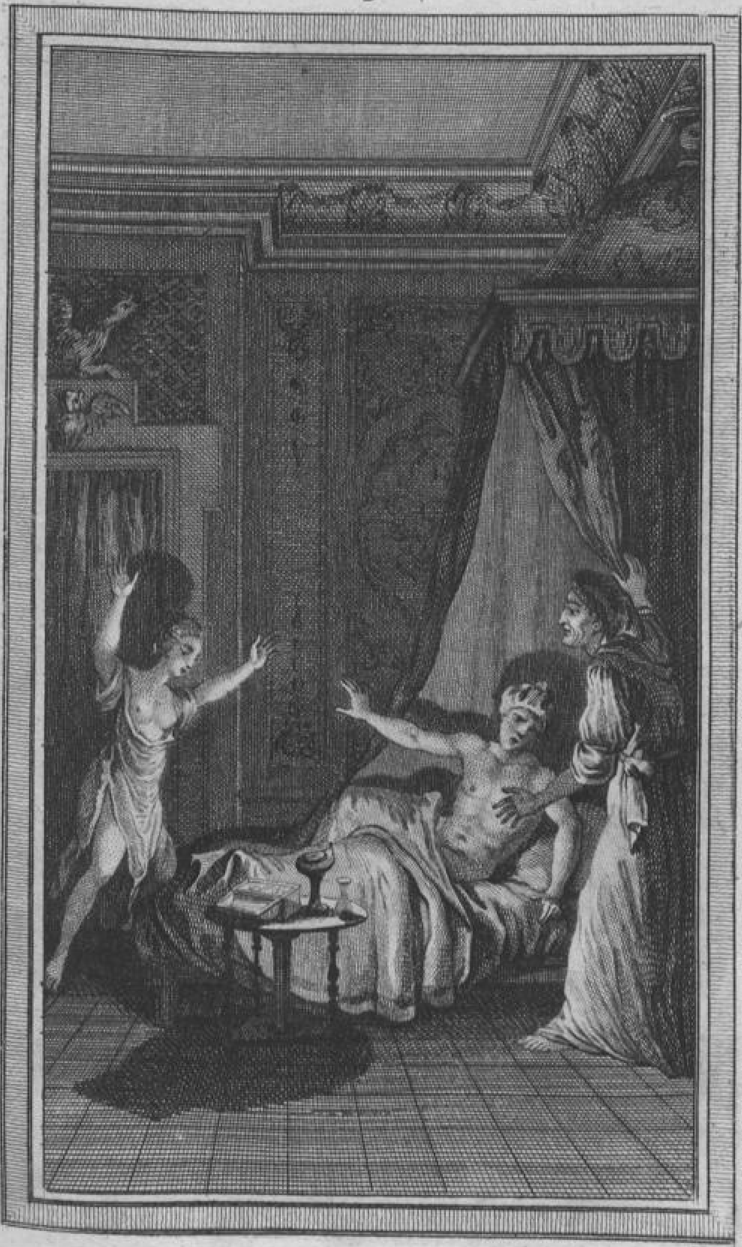
Quelle fureur vous tranſporte, belle Célime, lui répondis-je; pourquoi fermez-vous les yeux à ce qu'exige de nous un devoir indiſpenſable? L'intérêt même de votre amour en devoit ſuſpendre la violence, & vous empêcher de m'en donner des preuves, qui certainement ſont trop fortes. Quelque extraordinaire néanmoins que ſoit cette démarche, votre intention vous juſtifie auprès de moi; vous me regardez déja comme un époux. Mais je vous conjure de faire réflexion que ſi le Ciel a réſolu de nous unir, il nous défend ſévérement de prévenir ſes ordres. Je joignis à ces remontrances des proteſtations réitérées de reconnoiſſance & de diſcrétion. Célime ſe retira mécontente de moi, & beaucoup plus mécontente d'elle-même. Elle feignit les jours ſuivans une maladie, & demeura enfermée avec une vieille eſclave, qui avoit été ſa nourrice, &

en qui elle avoit une entiere confiance. Dans cet intervale je repréſentai à Schamſac qu'il étoit tems que je repriſſe le chemin de ma patrie; ce qui l'obligea de me déclarer plus ouvertement ſes vues.

Si je ne me trompe, dit-il, Cambaye vaut mieux que le lieu de votre naiſſance. J'en convins aiſément. Ma maiſon, continua-t-il, eſt auſſi plus agréable que celle de votre pere. Aſſurément, répondis-je. Et ma fille, ajouta-t-il, ne mérite-t-elle pas, à votre avis, d'être préférée aux filles de votre village? Cette troiſieme queſtion me rendit muet, je changeai de couleur. Schamſac, qui interprétoit mon trouble ſuivant ſes deſirs, me demanda en riant quel étoit le choix de l'homme ſage? L'homme ſage, repartis-je, prend toujours le meilleur, & laiſſe le moins bon. Eh-bien, notre cher parent, reprit-il; reſtez donc à Cambaye, demeurez dans ma maiſon, & épouſez ma fille ; je vous donne avec elle tout mon bien. Il y auroit eu de l'ingratitude à contriſter Schamſac par un refus. Mon pere & ma mere, lui disje, vont être enchantés du parti avantageux que vous daignez me propoſer. Trouvez bon que je parte dès demain pour leur annoncer une ſi charmante nouvelle. Ils m'accorderont leur conſentement avec un plaiſir extrême ; & je reviendrai ici, Seigneur Schamſac, avec une pareille précipitation. Vous parlez en enfant bien né, repliqua-t-il, & vous confirmez merveilleuſement la bonne opinion que j'avois de vous. Allez, mon fils, rendre un ſi juſte devoir à vos parens, & faites enſorte que nous vous revoyions inceſſamment.

Le ſoir m'étant retiré de bonne heure dans ma chambre ; je me préparai joyeuſement au départ, quoique je ne duſſe pas emporter avec moi l'argent que j'étois venu chercher. Je

4.



Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

me couchai; mais quand je fus endormi on me réveilla, en me tirant par la main. J'ouvris les yeux; & à la ſombre lueur d'une lampe poſée ſur la table auprès d'une caſſette que je ne connoiſſois point, je vis la vieille nourrice aſſiſe au pied de mon lit. Que faites-vous là, lui dis-je, que ne me laiſſez-vous dormir? Tu dors, inhumain, répondit-elle, tandis que ma bien-aimée Célime veille, ſouffre, ſe conſume. Tu la mépriſe, & ton mépris la met au tombeau. Eſpere-tu donc commettre impunément un tel crime? Ecoute-moi, prends ta derniere réſolution, ou tu rendras tout-à-l'heure juſtice aux charmes de Célime; ou les miens te feront porter la peine de ta cruauté. Choiſis. Paroiſſez, ma fille, ajouta-t-elle en élevant un peu ſa voix.

Célime entra, & me cauſa une grande ſurpriſe par ſon impudence, car elle étoit preſque nue. La vieille la conſidéra quelque tems avec beaucoup de complaiſance, & lui dit, à tant d'appas, je reconnois l'excellence de mon lait. Mais toi, pourſuivit-elle, en me regardant ; de quel lait as-tu été nourri, monſtre ſauvage ? Tu as ſans doute ſucé quelque bête féroce ? Inſenſible comme elles aux beautés humaines, il faudroit te préſenter quelque tigreſſe ou quelque louve pour t'inſpirer de l'amour ? Ma mere interrompit l'effrontée Célime, les paroles ſont ici ſuperflues ; vainquons cet aimable ennemi, ou qu'il acheve de mériter toute votre colere. En diſant cela, elle accourut à moi, & voulut m'embraſſer. Ah ! c'en eſt trop m'écriai-je, en la repouſſant rudement. Ah ! Meſrem, adorable Meſrem, à qui j'ai donné ma foi, que ta vertu me ravit, quand je te compare avec cette infâme ! Je vous ferai bien-tôt repentir l'une & l'autre de votre inſolence, continuai-je en me levant. Vengeons-nous, vengeons nous, dirent en même-tems les deux furies. La vieille avança vers moi la main gauche, & prononça des mots qui eurent la force de m'engourdir, & de me faire retomber ſur mon lit.

Je voyois, j'entendois, j'étois dans mon état ordinaire, excepté que je ne pouvois ni parler, ni remuer aucun de mes membres. Célime & ſa nourrice m'ôtèrent tout ce j'avois ſur moi. Le voilà nud & immobile, dit la Magicienne, qu'allons-nous faire de lui ? Quelle ſera notre vengeance? Ma chere mere, repartit Célime, les inclinations de ce barbare ſont baſſes; Meſrem qu'il a nommé, eſt apparemment quelque villageoiſe; qu'il rampe donc; faites-en un horrible lézard. Auſſi-tôt la nourrice tira de la caſſette une fiole, un poinçon, & un long papier où étoit repréſenté un lézard de la grande eſpece. Dans la fiole il y avoit de l'huile dont elle me frotta les temples, le bout du nez, le nombril, & les genoux. Elle me piqua avec le poinçon aux mêmes endroits, en prononçant des conjurations ſecrettes, puis elle étendit ſur moi le papier magique ſur lequel étoit peint le lézard. La colere & la frayeur me ſaiſiſſoient tour à tour; je ſuois à groſſes gouttes. Célime contemploit mes ſouffrances avec une joie qui approchoit de l'entouſiaſme. La Magicienne lut je ne ſçai quoi dans un livre, & fit mille hideuſes grimaces. A la fin, elle remit la fiole, le poinçon, le papier, le livre dans la caſſette qu'elle redonna à Célime, & m'ayant bien recouvert, elle prit la lampe, & me tint ce diſcours que je n'ai pas encore oublié : *Que le feu te manifeſte froid animal; griffes, queue, ventre à terre, verdure ſur le dos, tête alerte, juſqu'à ce que tu boives le ſang de l'indigne rivale de ma fille.* Elles ne furent pas plutôt ſorties de ma chambre, que je m'endormis.

Dès la pointe du jour je quittai cette déteſtable maiſon, & j'allai au port où je me mis dans une barque charchargée pour Moha. Les autres paſſagers remarquant que j'étois pâle, défait, & fort mélancolique, me demandèrent ſi j'avois été malade? Je leur dis que je l'étois encore, mais que j'eſpérois que le changement d'air diſſiperoit mon mal. Etant arrivé à Moha, je pris à pied le chemin de Patan. Environ à une lieue de mon village, je me ſentis tout pénétré, tout tranſi de froid. Une fumée que j'apperçus ſortir de quelques brouſſailles me conſola un peu. Je tournai mes pas vers ce côté-là, & je trouvai un reſte de feu que des bergers, ſelon toutes les apparences, avoient allumé pendant la nuit. Je rétablis le feu, je me chauffai; mais hélas! Que ce plaiſir me coûta cher! Dans l'inſtant même mes habits me quittèrent, je tombai ſur les mains, toute ma ſubſtance ſe fondit & parut s'anéantir; mes jambes & mes bras réduits preſque à rien, ne ſoutinrent plus que la tête & le corps d'un lézard couvert d'écailles vertes & luiſantes; & m'étant retourné, je vis avec horreur une queue qui venoit de ſortir de l'extrémité de mon échine. Je voulus invoquer le Prophête & ſon gendre Ali, mais je ne pus former le moindre ſon.

Continuation des Aventures d'Abdalla.

LE vent qui juſqu'alors avoit été au couchant & au midi, devint tout-à-fait méridional & ſi impétueux, que le pilote fut contraint d'interrompre ſon hiſtoire pour courir au gouvernail. Nous eſſuyâmes une longue & périlleuſe tempête. Le Ciel & la mer ſembloient également irrités. Notre vaiſſeau écarté avec violence des côtes de Célèbes & de Gilolo, fut cent fois ſur le point de ſe briſer parmi les petites îles & les rochers dont la mer eſt toute parſemée du côté de Mindano. Nous fûmes trois jours & trois nuits dans des craintes plus affreuſes que la mort même. Au ſortir de ce labyrinthe d'îles, le même vent nous emporta au Nord dans le grand Océan. Mais après une navigation forcée de douze heures, le vent d'Occident reprit le deſſus; & nous cinglâmes vers l'Orient, réſolus de profiter du premier abri qui ſe préſenteroit.

Nous le trouvâmes derriere un écueil fort élevé qui ſervoit comme de défenſe à une île fertile & habitée. Il y avoit ſur le rivage un grand nombre d'hommes & de femmes fort occupés. Nous mîmes pied à terre, ſans aucun empêchement de leur part. Ils tranſportoient & rangeoient des cuves; & ils remuoient de longues pieces de toile très-déliée, auxquelles étoient attachées, d'eſpace en eſpace, de groſſes éponges. Je diſtinguai parmi eux quelques Muſulmans étrangers, & j'en abordai un, à qui je demandai où nous étions. « Ce n'eſt donc pas de deſſein prémédité que vous êtes venu ici, me répondit-il ? Je vous prenois pour un marchand d'ambre gris. On en pêche d'excellent dans cette île. Les taureaux marins qui le produiſent, viennent à grandes troupes, deux fois l'année, ſe purger le long de la plage, en mangeant certaines herbes médicinales qui y croiſſent au fond de la mer. Ce qui eſt pour eux une humeur nuiſible, eſt pour les hommes une marchandiſe très-rare & très-recherchée. A meſure que les taureaux marins ſe déchargent, leurs précieuſes ſuperfluités s'élèvent au-deſſus de l'eau, & les toiles que vous voyez ſervent à les recueillir. Puiſque votre bonne fortune vous a conduit ici, ne négligez pas d'en faire amaſſer ».

Pendant que je m'entretenois avec ce Muſulman, Zeineb, qui entendoit le langage du pays, interrogeoit les Inſulaires, leſquels lui offrirent de travailler pour nous. Deux pêcheurs que nous retînmes nous montrèrent leur quartier aſſez près du lieu où nous avions jetté l'ancre. Toute la côte eſt partagée entre les habitans, & il n'eſt permis à perſonne de s'étendre au-delà de ſes limites. Chaque couple de pêcheurs a les ſiennes marquées par les Magiſtrats de l'île.

Pêche de l'Ambre gris dans l'île des Chiavambars.

Nous paſſâmes agréablement la nuit ſous des pavillons que j'avois fait tendre; & le matin nos inſulaires nous ayant avertis que le moment de notre pêche étoit arrivé, nous nous tranſportâmes au bord de la mer. L'eau, juſqu'à une certaine diſtance, étoit couverte d'une eſpece de fange blanchâtre. Notre piece de toile étoit en un rouleau, les deux bouts en dehors. Les pêcheurs en prirent chacun un bout d'une main, & ſoutenant de l'autre le rouleau, ils entrèrent enſemble dans la mer à pas égaux. Nous les perdîmes preſque de vue en moins d'un demi-quart-d'heure, parce que l'eau les cachoit de plus en plus, à meſure qu'ils s'éloignoient de la rive. Quand ils en eurent juſqu'aux lèvres, ils ſe tournèrent le dos; & s'écartant l'un de l'autre en ligne droite, ils occupèrent toute la largeur de leur quartier, qui étoit pareille à la longueur de leur toile. Ils reprirent enſuite peu à peu le chemin par où ils étoient entrés. La toile flotante nettoyoit la ſuperficie de l'eau, & ſe chargeoit de l'ambre liquide qui y étoit répandu. Ils ſe rejoignirent auprès de nous; &

tandis qu'ils ſe repoſèrent, leurs femmes tirèrent la toile, & la mirent dans une cuve qu'elles avoient eu ſoin de préparer. Il y en avoit ſix autres, rangées auprès de celle-là, & elles étoient toutes à demi-pleines d'eau de la mer. Les femmes lavèrent ſucceſſivement la toile & les éponges dans les ſept cuves, puis elles enlevèrent, avec de grandes coquilles, l'ambre qui étoit demeuré ſur la ſurface de l'eau, & le vuidèrent dans un beau vaſe de terre cuite. Elles le verſèrent après cela dans plusieurs petites foſſes qu'elles avoient creuſées dans le ſable; & prenant des éventails, elles s'appliquèrent à empêcher les fourmis, les autres inſectes, & ſur-tout les mouches à miel, d'en approcher. On auroit peine à croire avec quelle fureur ces petits animaux cherchent l'ambre encore liquide. Il ſe durcit au ſoleil en moins de ſix heures. Il y a de gros gains à faire dans l'île des Ghiavambars (*a*) ; car notre pêche nous donna environ ſeize livres d'ambre, qui ne nous revinrent pas à vingt roupies d'argent. J'ai cru devoir entrer dans tout le détail qu'on vient de lire, parce qu'on ignore encore dans le monde ce que c'eſt que l'ambre gris ; & que les Marchands ont juſqu'à préſent affecté de ne pas connoître l'île des Chiavambars.

Suite des Aventures d'Abdalla.

Les vents contraires nous y retinrent près d'un mois, pendant lequel nous ne jouîmes que très-peu de la compagnie de l'Iman Chrétien. Quoiqu'il n'entendît pas la langue des Inſulaires, & que toutes les langues qu'il

---

(a) Taureaux marins qui produiſent l'ambre.

ſçavoit leur fuſſent auſſi inconnues ; il étoit preſque toujours parmi eux ; & quand il revenoit, il s'entretenoit volontiers avec Zeineb. Je lui en fis un jour la guerre, & je lui dis : Iman, la Princeſſe eſt fort belle, elle eſt à marier : auriez-vous quelque deſſein ſur elle, & ne travailleriez-vous point à lui donner cette île pour douaire ? L'Iman ne put s'empêcher de rire. « La Princeſſe, me dit-il, eſt digne de vos éloges. Je médite en effet quelque choſe de grand par rapport à cette île, & Zeineb entre dans mon projet. J'en ai viſité toutes les habitations. Le peuple qui la cultive eſt un peuple fort aimable. Ses mœurs n'ont rien de féroce. La vieilleſſe y eſt honorée ; les droits de la nature y ſont gardés ; on y obſerve religieuſement les Loix ; & chaque village obéit à celui qui a l'autorité en main, comme les enfans les plus reſpectueux obéiſſent à leur pere. Ce ſeroient-là d'excellens ſujets, interrompis-je ; je voudrois qu'ils vous priſſent pour leur Roi à notre retour de l'île de Borico. L'Iman branla un peu la tête. C'eſt à Dieu, répondit-il, que je deſire de ſoumettre ce bon peuple. Il ne le connoît pas, Seigneur Abdalla, il adore l'aſtre du jour. Mon zèle s'allume à la vue de cette impiété. Trouvez bon que je reſte ici, & que j'annonce à ces malheureux la doctrine céleſte qu'Iſſah nous a commandé de répandre dans toutes les Nations. J'approuve ton ardeur, lui dis-je ; il faut détruire le culte ſuperſtitieux des créatures, & prêcher, à l'exemple de Mouſſah, d'Iſſah & de Mahomet, qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu. Si ce peuple vous écoute, vous lui ferez faire les deux tiers du chemin du Ciel ; car le ſaint Prophète Iſſah a conduit les Nations juſques-là. Chah-Jéhan chargera des Docteurs Muſulmans de venir achever une entrepriſe ſi agréable à Dieu. L'Iman repartit, avec beaucoup de douceur, que je ne connoiſſois pas bien Iſſah; & que ſi nos Docteurs le connoiſſoient, ils le ſuivroient au Ciel. Mahomet, ajouta-t-il, aſſure lui-même qu'il l'y a vu. Devez-vous douter après cela qu'Iſſah n'y ait conduit ſes diſciples? Comme je ne voulois point diſputer, je lui dis: Iman, qu'eſt-ce qui vous oblige à commencer votre œuvre avant la fin de notre voyage? pourquoi nous abandonnez-vous? Il reprit: Seigneur, vous ſçavez déja aſſez de Portugais pour n'avoir plus beſoin de maître; je vous laiſſerai des écrits qui vous perfectionneront ſans mon ſecours. Quand le ſervice de Dieu ne me retiendroit pas ici, une autre raiſon m'empêcheroit de continuer le voyage commencé. Les Chrétiens, Seigneur, ne croient point, comme vous, qu'il y a des Génies. Ils regardent comme des artifices & des illuſions du démon la plûpart des merveilles que vous attribuez à ces créatures mitoyennes ; & ils ſont perſuadés qu'ils ſe rendroient criminels, ſi, par une curioſité pleine de danger, ils devenoient les ſpectateurs de ces vains prodiges. Cette différence de principes cauſe aujourd'hui notre ſéparation. Je prierai pour vous tandis que vous ſerez le jouet des eſprits réprouvés.

Il proféra ces derniers mots d'une maniere qui marquoit, non-ſeulement ſa ſincérité, mais auſſi une eſpece de compaſſion. Dans les préjugés où il étoit, je ne pûs que lui ſçavoir gré de cette diſpoſition, quelque ridicule qu'elle me parût. Je me ſerois même efforcé de le tirer d'erreur ſur les Génies, en lui expliquant l'endroit déciſif de l'Alcoran, qui avoit été lu à Feridoun, ſi Zeineb ne fût ſurvenue. Elle nous rapporta que le lendemain à midi, les Inſulaires devoient ſe réunir pour remercier le ſoleil de l'heureuſe pêche qu'ils avoient faite. Je ſuis toute prête, ajouta-t-elle, à leur

prouver

prouver que leur culte eſt extravagant. Ce diſcours m'apprit ce qui avoit fait le principal ſujet des converſations particulieres qu'elle avoit eues avec l'Iman. Je la louai beaucoup, & je déclarai que j'étois trop bon Muſulman pour ne pas concourir avec elle à une action ſi glorieuſe.

En effet, le peuple s'étant aſſemblé au milieu d'une grande plaine, à deux traits d'arc de mon pavillon, nous ſortîmes accompagnés des gens les mieux faits de l'équipage, & bien armés de peur d'inſulte. Quatre trompettes, qui pouvoient paſſer pour excellentes, nous précédoient; la Princeſſe de Gilolo marchoit entre l'Iman & moi; les Arabes & le Pilote nous ſuivoient immédiatement. Quand nous arrivâmes, tout le peuple, courbé la face contre terre, adoroit l'aſtre du jour, qui, donnant à plomb ſur eux, les faiſoit ſuer, tandis que dix vieillards chantoient je ne ſçais quelles invocations. Le ſon des trompettes interrompit tout-à-coup cette cérémonie ſacrilége. Tout le monde ſe leva. Je m'avançai avec Zeineb & l'Iman preſqu'au centre de l'aſſemblée, où étoient les dix anciens; & la Princeſſe dit avec une grace incomparable : « O habitans de l'île des Ghiavambars, eſpérez-vous quelque bienfait du Dieu que vous adorez ? Sans doute répondit le chef des vieillards, nous eſpérons qu'il nous rendra tous heureux. Il l'eſt donc lui-même ? reprit Zeineb. Très-certainement, repartit l'ancien; s'il ne poſſédoit la félicité, comment la communiqueroit-il ? Ce n'eſt donc pas le ſoleil qui eſt l'objet de vos adorations ? continua la Princeſſe. C'eſt le ſoleil lui-même, s'écrièrent tout d'une voix les dix anciens : il eſt la ſource de la lumiere, il donne à la terre & à la mer leur fécondité, il produit tous les biens dont le monde jouit. Que le ſoleil eſt beau ! qu'il eſt bienfaiſant ! le ciel eſt ſon palais ; les autres aſtres diſparoiſſent devant lui par reſpect ; les hommes doivent auſſi s'anéantir en ſa préſence autant qu'ils le peuvent.

Le peuple ſe ſeroit rejetté à terre, & les vieillards auroient repris leur chant ſuperſtitieux ſans nos trompettes, qui, par mon ordre, ſonnèrent un air court, mais fort bruyant. D'abord qu'il fut fini : « Pourquoi travaille-t-on dans le monde, dit la Princeſſe au vieillard qui lui avoit parlé, pourquoi s'y livre-t-on à tant de fatigues ? Afin de parvenir au repos, repliqua l'ancien. Le repos, continua Zeineb, eſt donc le plus grand des biens ? Cela eſt vrai, répondit-il. Et celui qui eſt privé du plus grand des biens, eſt-il heureux ? pourſuivit-elle. Non aſſurément, répondit l'Inſulaire. Le ſoleil n'eſt donc pas heureux, conclut la Princeſſe, puiſque bien loin d'être tranquille, il eſt toujours en mouvement. Le chef des vieillards demeura muet ; ſes confreres étonnés ſe regardèrent les uns les autres, la vérité annoncée ſe répandit dans la foule; en un moment toute l'aſſemblée ſçut que le ſoleil n'étoit pas heureux, & il n'y eut perſonne qui n'inférât de là qu'il n'étoit pas Dieu. O bon peuple, dit encore Zeineb, en hauſſant la voix; adorez avec nous celui qui commande au ſoleil de ne jamais s'arréter, & qui, quand il lui plaît, prive cet aſtre de toute ſa lumiere. En achevant ces mots elle ſe proſterna. Nous l'imitâmes avec toute notre ſuite, & pendant que nous adorions Dieu dans le fond de nos cœurs, l'Iman crioit: *Il n'y a qu'un Dieu, le créateur du ſoleil eſt Dieu.* C'étoient les ſeules paroles qu'il ſçût en langue du pays.

Les Inſulaires nous laiſſèrent achever tranquillement nos dévotions, ſans ſe joindre pourtant à nous; & nous retournâmes à nos tentes fort ſatisfaits de nous-mêmes. Ils ne témoignèrent en aucune ſorte dans la ſuite, que notre entrepriſe les eût choqués; au contraire, nous nous apperçumes qu'ils avoient pour nous encore plus d'égards qu'auparavant. L'Iman ne ſe ſentoit pas de joie. Il ne ceſſoit de remplir ſa mémoire des mots que la Princeſſe lui apprenoit. Mais il comprit bien-tôt qu'un petit nombre de jours ne ſuffiſoit pas pour faire de grands progrès dans une langue; & qu'il ne ſeroit guères avancé lorſque Zeineb partiroit. Cette réflexion fut cauſe que, contre ſa premiere réſolution, il ſe rembarqua avec nous. La Princeſſe, qui ne ſçavoit elle-même que très-médiocrement la langue qu'il vouloit étudier, l'invita de l'accompagner à Gilolo; & l'aſſura qu'il y trouveroit un grand nombre de perſonnes fort inſtruites.

Dès que nous eûmes remis à la voile, tout conſpira à faciliter notre paſſage. La mer & les vents, d'accord avec nos deſirs, ſembloient vouloir nous récompenſer des frayeurs paſſées. Nous reprîmes, avec un extrême plaiſir, notre train ordinaire. Le Pilote, dégagé de tous ſoins, pourſuivit ſa merveilleuſe hiſtoire.

Continuation de l'Hiſtoire du Pilote.

MALGRE ma métamorphoſe, dit-il, j'avois l'eſprit fort préſent, & le jugement très-ſain. La raiſon & la douleur combattirent quelque tems dans mon ame; mais la raiſon l'ayant enfin emporté, je repris courage, & je me remis dans le chemin de Patan. Je marchois auſſi vîte qu'un léſard puiſſe marcher, & néanmoins à cauſe de la petiteſſe de mes pas, je n'avançois guères. Vers le milieu du jour je me ſentis ſi épuiſé que je fus obligé de faire alte. J'entrai donc dans un jardin, & je me baignai dans l'eau claire d'une fontaine que j'y trouvai. Bien rafraîchi, je me raſſaſiai d'ache & de creſſon; puis je m'endormis, caché dans une touffe d'herbes fort hautes. Le jour étoit ſur ſon déclin lorſque je me réveillai. Je vis une jeune perſonne, habillée avec beaucoup de propreté & d'élégance, négligemment couchée au bord de la fontaine, où elle ſommeilloit en prenant le frais. Elle étoit à peu près de l'âge de Meſrem. Les traits de Meſrem étoient plus réguliers que les ſiens; mais elle avoit le teint plus délicat, l'air plus mignon, & la taille plus fine que Meſrem. Toutes compenſations faites, je ne ſçavois à laquelle des deux adjuger le prix des agrémens; & j'attendois pour décider que la belle ouvrît les yeux.

Comme je la contemplois, j'entendis entre les joncs un petit ſiflement, & je vis tout-à-coup une groſſe couleuvre, qui, la tête haute, s'avançoit rapidement vers elle pour la mordre.

Son danger, en m'allarmant, m'anima. Jegrimpai ſur ſon beau front; & l'ayant éveillée, je me lançai avec fureur contre la couleuvre qui commençoit déja à s'entortiller autour de ſon bras. Elle cria de toutes ſes forces, à Zaïde! à Zaïde! Zaïde eſt morte! A ſa voix deux femmes & un eunuque accoururent. Si je ne meurs pas de ce qui vient de m'arriver, leur dit-elle, je dois la vie à ce beau léſard: mettez en pièces la bête vénimeuſe qui eſt aux priſes avec lui. L'eunuque & les femmes empoignèrent avec précipitation de gros bambons qui ſoutenoient une paliſſade, & donnèrent tant de coups à la couleuvre qu'ils la tuèrent. Ils ne purent, à la vérité, ſi bien prendre leurs meſures que je n'en reçuſſe auſſi quelques-uns; mais je me trouvai trop heureux d'être défait à ſi bon marché d'un ſi dangereux ennemi. Zaïde, qui me regardoit avec une reconnoiſſance mêlée d'admiration, fut bien plus ſurpriſe encore lorſqu'au lieu de m'enfuir, comme auroit fait tout autre léſard, j'allai droit à elle, en remuant la tête & la queue en ſigne de joie. En vérité, dit-elle en riant, voilà un joli petit animal, il m'aime. En même-tems elle ſe baiſſa, & me toucha d'abord avec une fleur, puis avec la main: enfin devenue tout-à-fait hardie elle me mit ſur ſon bras, & elle m'emporta en me careſſant. Je me conciliai ſi bien ſon amitié, en très-peu de jours, qu'elle ne pouvoit être un moment ſans moi. Elle me dreſſa dans ſa chambre un petit lit très-propre, où je paſſois la nuit. Le jour elle me portoit par-tout. Quand elle vouloit briller extraordinairement, je devenois une de ſes parures; & je me tenois tranquillement, pluſieurs heures de ſuite, entre deux boucles de cheveux ſur le haut de ſa tête. A table, je partageois avec elle tout ce qu'on lui ſervoit de plus friand. Je faiſois tant de gentilleſſes que j'étois le divertiſſement de toute la maiſon. Jamais léſard ne fut ſi à ſon aiſe ; & ſans le ſouvenir de Meſrem, & de ce que lui devoit coûter mon rétabliſſement, mon bonheur eût été parfait. Mais dans ce monde, les félicités ne ſont pas de longue durée.

Toute la famille étant un jour aſſiſe dans le jardin à l'ombre d'un grand oranger, il ſurvint deux hommes de connoiſſance à qui on fit beaucoup d'acceuil. L'un étoit encore fort jeune, il avoit l'air guerrier ; & autant que j'en pus juger, Zaïde ne lui étoit pas indifférente. L'autre étoit un Mullah, que cette qualité, ſon âge avancé, & une grande ſévérité de viſage, rendoient fort reſpectable. D'abord qu'ils ſe furent placés, je crus qu'il étoit de mon honneur de donner quelque nouvelle preuve de mon induſtrie. Je m'échappai des mains de ma maîtreſſe, je montai ſur l'arbre, je fis tomber ſur la compagnie une grande quantité de fleurs; & ayant coupé, avec mes dents, une petite branche qui portoit la plus belle de toutes les oranges, je deſcendis chargé de ce bouquet, & au grand étonnement des deux étrangers, je le plaçai dans le ſein de Zaïde.

Si c'étoit-là un ſerpent, dit le jeune homme, j'aſſurerois hardiment que c'eſt une Fée ou un Sage; cet animal a trop d'intelligence pour un léſard ordinaire. Comment, dit la mere de Zaïde, eſt-ce que les Fées ſont des ſerpens? Non, reprit-il, mais elles en prennent ſouvent la forme; & je ne vous citerai point d'autre témoin de cette vérité que moi-même.

* * *

Aventure du jeune Guerrier.

Il y a environ trois ans, qu'allant, avec un Manſebdar de mes amis, d'Agra à Dehli où étoit la Cour, nous nous arrêtâmes à l'entrée d'un grand bois pour laiſſer paſſer la chaleur du jour. En nous entretenant de ce qui ſe préſentoit à notre imagination, comme c'eſt la coutume des voyageurs; nous vîmes une couleuvre d'une grandeur démeſurée, & qui tantôt s'éloignant, & tantôt ſe rapprochant d'elle-même, faiſoit & défaiſoit mille entrelas qui la réjouiſſoient. Le Manſebdar ſe leva, & tira ſon ſabre pour la couper en morceaux. Ah! lui dis-je, en le retenant par le bras, ne commettez pas une action ſi inhumaine; tous les ſerpens ne ſont pas également nos ennemis. Celui-ci mérite d'être épargné, quand ce ne ſeroit que par la confiance qu'il a témoignée en ſe tenant ſi près de nous. C'eſt par malice, & pour nous ſurprendre qu'il l'a témoignée cette confiance, répondit le Manſebdar en s'efforçant de ſe dégager de moi pour faire ſon coup. Je continuai à le retenir; & pendant ce tems-là le ſerpent effrayé prit la fuite, & ſe ſauva dans le bois. Notre conteſtation finit auſſi-tôt que l'objet qui l'avoit fait naître eut diſparu. Nous nous remîmes comme nous étions auparavant, & quand l'ardeur du ſoleil nous permit de remonter à cheval, nous reprîmes notre chemin, & nous entrâmes dans la forêt.

A peine avions-nous fait une demi-lieue, que le ciel s'obſcurcit, que d'horribles coups de tonnerre retentirent, & qu'une pluie mêlée de grêle nous menaça d'un déluge. Nous nous mîmes à l'abri dans une grotte que nous trouvâmes fort à propos. La tempête, au lieu de finir, augmenta toujours; &

nous fûmes contraints de nous réſoudre à paſſer la nuit où nous étions. Nous nous y accommodâmes donc du mieux que nous pûmes, & après avoir fait notre ſoupé d'un petit reſte de proviſions que j'avois, nous nous endormîmes. Au milieu de la nuit je fus tiré de mon ſommeil par une dame, dont la beauté que je voyois à la lueur de deux eſcarboucles qu'elle portoit à ſes oreilles, me ravit, m'enchanta. Suivez-moi, me dit-elle, & ne craignez rien. Par de longs détours, elle me mena dans un palais bâti de marbre précieux, orné de ſculptures & de peintures exquiſes, & ſi richement meublé, qu'on ne pouvoit tourner les yeux nulle part qu'on ne vît étinceler de gros diamans. Le traitement que je reçus, répondît parfaitement à toute cette magnificence. D'autres dames, qui avoient beaucoup de déférence pour celle qui m'avoit conduit, ſe joignirent à elle pour me régaler; & ſur la fin de la nuit, elle me dit : « Jeune homme, j'ai voulu vous marquer ma reconnoiſſance. Je ſuis la couleuvre que vous délivrâtes hier de la mort. Il eſt tems que vous alliez retrouver le barbare qui voyage avec vous. Faites-lui déteſter ſa cruauté en lui contant votre agréable aventure ; & afin qu'il ne prenne pas votre récit pour un rêve, donnez-lui de ma part cette boëte ſans l'ouvrir. Elle me mit entre les mains une petite boëte d'or, & elle me reconduiſit juſque dans la grotte, où je ceſſai tout-à-coup de la voir.

Quoiqu'il commencât à faire jour, le Manſebdar dormoit encore. En attendant qu'il ſe réveillât je mis les chevaux en état de partir. Au bruit que je fis ſon ſommeil ſe diſſipa. Je lui rendis compte de ma nuit, & le trouvant incrédule comme je m'y étois attendu, je lui montrai le préſent de la Fée. Il prit la boëte, & après en avoir admiré le travail, il l'ouvrit,

& tomba roide mort, étouffé d'une vapeur maligne qui en ſortit. Epouvanté d'un accident ſi étrange, & craignant pour moi-même, je ſautai hors de la grotte. J'attendis aſſez long-tems; j'appellai pluſieurs fois le Manſebdar, mais en vain. Cela me fit comprendre que la Fée s'étoit vengée, & je plaignis beaucoup mon pauvre compagnon de voyage. Je n'oſai, ni remettre le pied dans la caverne, à cauſe de l'infection de l'air, ni profiter du cheval, de peur qu'on ne m'accuſât dans la ſuite d'en avoir tué le maître.

Concluſion de l'Hiſtoire du Pilote.

QUAND le jeune guerrier eut achevé de parler, toute la compagnie, excepté le vieux docteur, me regarda avec plus de plaiſir qu'auparavant. La charmante Zaïde ſoutint que j'étois véritablement une Fée, & la plus aimable

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

des Fées. Cependant, reprit ſa mere en badinant, ce joli animal n'eſt ni couleuvre, ni ami des couleuvres. A ces mots le vieillard fronça les ſourcils, & dit : « Cela prouve clairement que c'eſt quelque magicien; ou quelque démon. Oui, c'eſt un démon, je le reconnois à la phyſionomie. Il ne vous amuſe que pour vous faire tous périr quand ſon moment ſera arrivé. Prévenons le cruel deſſein de cette créature immonde & pernicieuſe; aſſommons-là. Mere imprudente hâtez-vous de ſauver la vie à votre fille; & vous Zaïde, ne différez pas à ſortir de l'extrême danger où vous vous êtes ſi inconſidérément engagée. Cet affreux diſcours remplit d'horreur les aſſiſtans. Tout le monde courut prendre des pierres & des bâtons. Le méchant vieillard, que j'euſſe volontiers déviſagé, ſe tint au pied de l'arbre pour m'empêcher d'y chercher un aſyle. J'allois être accablé ſi Zaïde ne m'eût arraché

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

à leur fureur. Je ne puis me réſoudre, s'écria-t-elle, à voir écraſer un animal que j'ai tant aimé. Diſant ces paroles, elle me prit, & précipita ſes pas vers le mur du jardin. Là, toute hors d'haleine, elle me dit un tendre adieu, & me jetta avec bien du regret par-deſſus la muraille.

Par bonheur je tombai dans un marais qui n'étoit pas fort éloigné du grand chemin. J'employai le reſte du jour, & toute la nuit, à me tirer de la fange; puis je repris, avec une nouvelle vigueur, la route du lieu de ma naiſſance, me nourriſſant d'herbes que je connoiſſois, & ne faiſant que de petites journées. J'eus à combattre la malice des ſerpens, & l'amitié des léſardes. Les hommes me ſecoururent contre les premiers, & j'avoue que je ſuis redevable de la vie à l'heureuſe perſuaſion où l'on eſt communément que les léſards ſont amis de l'homme. A l'égard des léſardes, j'en rencontrai pluſieurs qui s'appliquèrent avec beaucoup de vivacité à captiver mes bonnes graces, & qui me côtoyèrent longtems, dans l'eſpérance que je ſerois à la fin touché des beautés qu'elles croyoient étaler à mes yeux. Ma vîteſſe me délivra de ces importunes amantes à meſure qu'elles ſe préſentèrent. Le ſeptieme jour depuis mon départ de la maiſon de Zaïde, j'arrivai à mon village. Je paſſai d'adord pardeſſus le mur d'un grand jardin qui appartenoit à un oncle de Meſrem, & qui étoit contigu à ſa maiſon.

A l'extrémité par où j'entrai, il y avoit un petit bois entrecoupé de pluſieurs allées très-agréables. Je réſolus d'y attendre la nuit, tant pour me remettre de mes travaux, que pour délibérer ſur ce que je devois faire. Un peu avant que les ténèbres commençaſſent à ſe répandre, j'apperçus un jeune homme, qui, ayant grimpé ſur la muraille, ſauta dans le jardin,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

& vint ſe cacher entre un gros arbre & un buiſſon fort épais ſous lequel j'étois. Il avoit l'eſprit violemment agité, & à ſes contorſions je jugeai qu'il méditoit quelque entrepriſe extraordinaire. Il ſe frappoit le front, il ſe mordoit le doigt, il pâliſſoit de colère, puis je le voyois ſourire ; & un peu après il ſoupiroit, en prononçant des demi-paroles auxquelles je ne comprenois rien. Une voix mélodieuſe qui frappa nos oreilles, l'obligea de ſe cacher encore avec plus de ſoin. La perſonne qui chantoit s'avançoit toujours de plus en plus vers moi. Je la reconnus dès qu'elle fut à portée de ma vue ; c'étoit Zaphie, couſine de Meſrem, & après elle, la plus belle fille du village.

Elle ſe promena aſſez long-tems dans l'allée où nous étions, ſe croyant ſans doute fort en ſûreté. Mais qu'elle fut ſon épouvante, lorſqu'au moment qu'elle y ſongeoit le moins le jeune homme parut devant elle, les bras ouverts! L'ayant contrainte de s'aſſeoir auprès de lui : « Le ciel favoriſe enfin mes deſirs, belle Zaphie, lui dit-il, je ſerois un ingrat & un inſenſé ſi je ne profitois d'une occaſion que j'ai juſqu'à préſent ſi vainement recherchée. Zaphie, tremblante, éperdue, voulut crier; mais le jeune homme tirant un poignard, lui dit : Barbare, ta crainte va me rendre inhumain à mon tour. L'amour & la vengeance partagent mon cœur, & s'offrent à toi dans cet inſtant, choiſis. Cachez ce fer criminel, répondit Zaphie, & calmez des tranſports dont la contrariété doit vous déchirer. Depuis quand la tendreſſe emprute-t-elle le ſecours de la fureur? Vous vous trompez, au reſte, ſi vous penſez m'intimider. Je ne crains point la mort, quand il s'agit de conſerver un bien plus précieux que la vie. Et combien de fois mourrois-je tous les jours, ſi j'étois aujourd'hui aſſez lâche pour me rendre à l'infame paſſion qui vous aveugle ? Effacez votre témérité par un prompt repentir ; & ſi vous deſirez d'être aimé, ſoyez aimable. Vous me le paroiſſiez avant cet honteux attentat. Eh ! comment cet aveu, que vous méritez ſi peu, m'échappe-t-il ? Elle fit un grand effort pour ſe dégager, en diſant ces derniers mots, qui, ſelon elle, devoient avoir déſarmé ſon amant. Mais celui-ci, obſtiné plus qu'auparavant, la retint, & lui dit : Que m'importe que tu m'aimes, ou que tu ne m'aimes pas ? Il faudroit être bien ſimple pour s'amuſer à démêler les ſentimens d'une femme. Ne ſonge qu'à ſauver ta réputation. Si tu m'accordes de bonne grace ce que je ſouhaite, ſois ſûre de mon ſilence : mais ſi je l'emporte, je me vanterai par-tout de ma victoire. Il fit en même-tems agir des mains hardies. Celles de la belle ne furent pas oiſives ; elle m'étonna par ſon adreſſe, ſa force & ſa préſence d'eſprit. Je ne pus néanmoins ſouffrir long tems cet indigne combat. Je deſirai tout le venin des aſpics & des vipères; j'en avois déja la colere & la rage. Je ſortis de mon buiſſon, je me jettai au viſage du brutal, je lui déchirai avec mes griffes & mes dents aiguës, le nés & les joues, & je lui donnai dans les yeux mille coups de queue. La douleur & l'effroi le contraignirent bien-tôt de porter ſes mains ſur moi, & de lâcher Zaphie qui prit la fuite. Ne pouvant m'arracher ſans augmenter horriblement ſon ſupplice, il ſe veautra par terre comme un déſeſpéré, en s'efforçant de m'écraſer : mais je ne ceſſai de venger Zaphie, juſqu'à ce qu'elle fût tout-à-fait hors de danger. Alors j'abandonnai le coupable à ſes remords, & je regagnai promptement ma petite retraite. Il ne fut pas moins prompt de ſon côté à repaſſer le mur. Je demeurai deux jours entiers ſans pouvoir me remuer, tant j'avois ſouffert.

L'aimable couſine de Meſrem eut auſſi beſoin de tout ce tems-là pour ſe rétablir; & mon bonheur voulut que ma maîtreſſe vint lui tenir compagnie avec quelques autres amies. Elles ſe rendirent toutes, le troiſieme jour, ſur le champ de bataille; & j'eus le ſenſible plaiſir de revoir ce que j'aimois le plus au monde. Zaphie raconta ſon aventure, & parla de ce que j'avois fait comme d'un vrai miracle. J'appris par ſon récit que ſon aggreſſeur avoit quitté le pays. Comme Meſrem paroſſoit rêveuſe, ſes compagnes s'attachèrent à la ranimer par de petites railleries enjouées. Ma couſine, lui dit Zaphie, déclarez-nous ſincerement ce que vous auriez fait ſi vous euſſiez été en ma place? J'aurois fait tout comme vous, répondit Meſrem. Oui, mais, reprit Zaphie, auriez-vous fait comme moi, ſi l'amant dont la longue abſence vous allarme, eût été à la place de mon perſécuteur? Vous êtes ſi malicieuſe, repliqua Meſrem, que je ne répondrai point à votre queſtion. C'eſt y répondre très-clairement que de ſe taire, continua Zaphie. Les autres feignirent de juſtifier l'embarras de Meſrem, & elles y donnèrent des interprétations qui ne ſervirent pas peu à l'augmenter. Tous ces diſcours, quoique plaiſans en eux-mêmes, firent ſur elle une telle impreſſion, qu'après que la compagnie fut rentrée dans la maiſon, je la vis revenir ſeule fort triſte. Je ne répéterai ici, ni les plaintes douloureuſes qu'elle fit en me parlant comme ſi elle m'avoit cru préſent, ni les vifs reproches dont elle me chargea. J'en fus ſi touché, ſi attendri, que ſortant du buiſſon, ſans ſçavoir ce que j'allois faire, je courus à elle, comme ſi j'avois été capable, ou de me diſculper, ou de lui demander pardon. Meſrem me vit avec tant de frayeur, un ſi grand trouble la ſaiſit, que voulant s'enfuir au travers des arbres, elle donna de la tête contre une branche, & tomba évanouie, le viſage & la gorge couverts de ſang. Ce malheur imprévu me pénétra d'une douleur mortelle. Ne pouvant faire autre choſe, je me mis à lécher ce ſang qui m'étoit ſi cher; & à l'inſtant mon corps reprit ſa figure naturelle. Je fus le premier objet que vit Meſrem en revenant à elle. Au commencement elle s'imagina que j'étois un ſpectre; mais m'étant pleinement fait connoître, de derriere un arbre où je m'étois retiré pour lui parler avec plus de bienſéance, je diſſipai ſa terreur, & je la comblai de joie.

Elle alla avec précipitation me chercher un des habits du frere de Zaphie & elle me l'apporta. Nous convînmes d'un rendez-vous, pour nous entretenir le jour même plus à loiſir, &

nous nous ſéparâmes. Sorti du jardin ſans avoir été apperçu de perſonne, j'entrai dans le village comme ſi je ne faiſois que d'arriver. Je rendis compte à mon pere & à ma mere du deſſein de Schamſac, & de l'oppoſition que j'avois à épouſer Célime. Ils approuvèrent ma répugnance, & peu de jours après j'eus le bonheur de recevoir de leurs mains la fidèle Meſrem.

Suite des Aventures d'Abdalla.

Nous allions ſi à ſouhait, qu'il ſembloit qu'une puiſſance ſecrette nous conduiſît. Nous découvrîmes dès le troiſieme jour le cap de Franoïa, qui s'avance beaucoup dans la mer à l'orient de Gilolo. Nous le doublâmes le lendemain, mais ſans nous approcher, parce que les mariniers aſſuroient qu'il étoit bordé, à fleur d'eau, de rochers tranchans & très-dangereux. Quoique le reſte de la côte fût fort uni, nous ne voulûmes toucher nulle part, & nous continuâmes notre navigation juſqu'au port de Coheb, où nous apprîmes que le Roi Batoche vivoit encore.

Le cœur de Zeineb fut rempli de joie à cette nouvelle. Seigneur Abdalla, me dit-elle, ne différons pas d'aller conſoler l'affligé Batoche qui croit m'avoir perdue. Mais par un redoublement de ſurpriſe, rendons plus vif le plaiſir que nous lui préparons. Je vais reprendre mes habits d'homme; mon eſclave ſe revêtira auſſi du ſien. Le petit projet de la Princeſſe me parut bien imaginé, j'y applaudis: & tandis qu'elle ſe traveſtiſſoit, je fis tirer du magaſin, des draps d'or, de l'écarlate, & des mouſſelines en aſſez grande quantité, dans le deſſein d'en faire préſent au Roi. On en compoſa trois ballots, que la chaloupe porta à terre avec deux hommes d'eſcorte.

La chaloupe étant revenue, j'y entrai avec la Princeſſe, l'Iman, la femme de Zeineb, & quatre de nos gens. En quittant le vaiſſeau je priai les Arabes de veiller à tout, & de ne permettre à perſonne de deſcendre juſqu'à mon retour.

Quand nous fûmes dans l'île, notre premier ſoin fut de nous pourvoir de montures, & de tout ce qui pouvoit contribuer à faliciter notre voyage. La premiere journée nous fatigua, parce qu'il fallut traverſer de grandes plaines ſablonneuſes. Le jour ſuivant nous entrâmes dans la vaſte forêt de Sagons, au milieu de laquelle eſt ſituée la Capitale, qui tire ſon nom de ces arbres. Alors la fermeté du terrein, la fraîcheur, la verdure, le chant des oiſeaux, les ſauts des ſinges, nous firent preſque oublier que ce n'étoit pas pour le ſeul plaiſir que nous voyagions. Nous comptions tendre nos pavillons dans un endroit, que Zeineb nous avoit dépeint comme le plus délicieux de la forêt, & où venoient aboutir tous les chemins des divers ports du Royaume. Mais nos gens que j'avois envoyés devant avec les équipages, y trouvèrent un magnifique Caravanſerail, & revinrent ſur leurs pas nous l'annoncer. J'aurai donc, dit la Princeſſe, la conſolation de paſſer le reſte du jour, & la nuit, chez le Roi mon pere; car ſans doute ce bâtiment eſt l'ouvrage de ſa dévotion.

En entrant dans la cour de ce grand édifice, nous vîmes un corps de logis plus ſomptueuſement bâti que tout ce qui l'environnoit. Il en ſortit un Derviche, ſuivi de douze eſclaves. Je ne crois pas qu'il y eut alors au monde un plus beau vieillard que ce Derviche. Nous avions tous mis pied à terre quand il nous aborda. Je portai la parole pour notre petite caravanne. Sa réponſe noble, & pleine d'humanité nous charma; quoiqu'il eût quelque peine à s'expliquer en Arabe. Ses eſclaves emmenèrent les nôtres, & nos montures, aux lieux qui leur étoient deſtinés ; & le Derviche lui-même nous introduiſit dans un ſuperbe ſallon, où il fit ſervir une collation très-abondante. La converſation fut agréable & variée ; le Derviche étoit de fort bonne humeur ; & de notre côté nous n'avions l'eſprit troublé d'aucun nuage de triſteſſe. Notre hôte avoit ſouvent les yeux attachés ſur Zeineb, il lui adreſſoit volontiers le diſcours. Il auroit déconcerté toute autre, mais elle jouoit à merveille le perſonnage d'homme, & débitoit d'un air aiſé de petites aventures fort différentes des ſiennes. Comme on apportoit les parfums pour terminer la collation, le Derviche lui préſenta une coupe pleine de vin de Sagon, en lui parlant en langue Giloloiſe. Zeineb feignit de ne pas entendre, & le remercia en Arabe ; ce qui fit ſourire le Derviche.

Nous ne ſçavions que penſer de lui.

Seigneur, me dit-il, après qu'on eut deſſervi, j'ai donné ordre qu'on préparât le bain pour achever de vous délaſſer. Nous y entrerons tous enſemble, & vous me permettrez de vous laver tous, de vous raſer, & de vous oindre moi-même. Si vous m'accordez cette grace vous m'aiderez à gagner le ciel; c'eſt la ſeule marque de reconnoiſſance que j'attends de vous. En parlant il paroiſſoit étudier le viſage de Zeineb, qui ſe trouva ſi embarraſſée, qu'elle changea pluſieurs fois de couleur. Ses regards imploroient mon ſecours.

O ſaint homme! répondis-je au Derviche, que le ſouverain protecteur des pélerins, & de ceux qui pour lui plaire les reçoivent avec bonté, récompenſe votre vertu. Nous ne ſouffrirons pas que vous vous abaiſſiez juſqu'à nous ſervir dans le bain. Nous ſommes accoutumés à nous purifier ſeuls ou aidés de nos propres eſclaves, en faiſant les prieres & les invocations ordinaires. Pour moi, ajouta le vieil Iman, on ne me raſe jamais que la tête; & jamais je ne me baigne que quand je ſuis malade. A préſent, graces au ciel, je me porte bien. Ah reprit le Derviche, avec émotion, vous êtes trop raiſonnables pour me contriſter; vous ne pouvez d'ailleurs rejetter ſans ingratitude une priere auſſi juſte que la mienne. Je ſuis fort aſſuré, pourſuivit-il, en montrant la Princeſſe, que ce jeune Seigneur condamneroit un refus ſi dur. Ces mains que je leve continuellement vers le ciel, ſont ſanctifiées; & je vous réponds qu'elles ne ſont pas moins adroites qu'elles ſont pures. Zeineb qui ne voyoit nul moyen de ſortir d'intrigue, ſe mit en colere, & dit bruſquement qu'elle vouloit s'en aller. Je commençois à craindre quelques mauvais traitemens de la part du Derviche. Mais ce qui m'étonna extrêmement, il fit tout-à-coup de grands éclats de rire, & après avoir eſſuyé les larmes de joie qui couloient de ſes yeux : Seigneur, nous dit-il, je ne ferai que ce qu'il vous plaira. L'Ange qui tient le regiſtre des œuvres méritoires, écrira ma bonne intention, & je ſerai récompenſé au jour du jugement, comme ſi je vous avois lavés, raſés & parfumés. En achevant ces mots il ſortit avec une gaieté qui nous tranquiliſa.

Beni ſoit Dieu, dit Zeineb, de ce que ce bon vieillard ne s'eſt pas obſtiné davantage ; il m'a mis en grand danger d'abandonner mon rôle. Qui a jamais vu exercer l'hoſpitalité à de telles conditions ? Nous ne pouvions pourtant, répondis-je à la Princeſſe, nous défendre de ſon zèle par de bonnes raiſons ; & notre réſiſtance devoit le choquer. Il n'a pas laiſſé d'en bien rire, dit l'Iman, & les ris m'ont ſemblé auſſi biſarres, que la récompenſe qu'il exigeoit de nous m'avoit paru ſinguliere. Nous nous amuſions à de ſemblables réflexions, lorſque deux hommes d'un port majeſtueux, vêtus & armés avec la dernier magnificence, entrèrent dans le ſallon. Nous nous levâmes pour les recevoir. Dans la perſonne du premier, je crus reconnoître notre Derviche. Zeineb arrêta fixement ſa vue ſur lui, & s'écria: Ah Sage Afis! Mais ayant enviſagé celui qui l'accompagnoit, elle fit une acclamation bien plus éclatante, & tomba à la renverſe ſur ſon ſopha. Auſſi étonné qu'elle, il ſe laiſſa aller ſur le vieillard, & lui dit: Sage Afis, pourquoi m'avez-vous trompé? Eſt-ce ma chere Zeineb que je revois? N'en doutez pas, Seigneur, répondit le vieillard, reprenez vos eſprits, & tirez Zeineb de l'extaſe que votre vue lui a cauſée. Pleinement raſſuré par ce diſcours d'Afis, il fit quelques pas vers le ſopha. La Princeſſe ſe remit dans le moment, courut l'embraſſer en pleurant de joie, & lui dit : l'ombre même du Roi de Soucad mérite toute ma tendreſſe. Ce n'eſt pas une ombre que vous embraſſez, aimable Zeineb, c'eſt un époux qui vous adore toujours, répondit ce Prince, en la ſerrant entre ſes bras. Un ſpectacle ſi attendriſſant fit naître en nous des tranſports preſque pareils à ceux que nous voyons. Dès qu'ils furent un peu paſſés nous reprîmes nos places, & le vieillard commença la converſation.

Ce n'eſt pas à mon art, dit-il en regardant la Reine de Soucad, ce n'eſt pas à mon art que je dois le bonheur de vous avoir retrouvée ; c'eſt à vos propres traits, profondément gravés dans ma mémoire Malgré votre déguiſement, d'abord que je vous ai vue, je vous ai ſoupçonnée d'être ce que vous êtes en effet. Le ſon de votre voix m'a confirmé dans cette idée. Je n'ai preſque plus douté lorſque je vous ai parlé Gilolois. Vos yeux & votre viſage n'étoient pas d'une perſonne qui ne m'auroit pas entendu ; quoiqu'enſuite vous ayez fort habilement fait ſemblant de n'avoir rien compris à mon diſcours. Enfin vous avez achevé de me convaincre par la répugnance extrême que vous avez témoignée lorſque je vous ai propoſé le bain, & je n'ai pas héſité d'aller chercher le Roi, ſans néanmoins lui faire connoître l'objet qui l'attendoit. Et peu s'en eſt fallu, interrompit agréablement le Roi, que cette réſerve ne m'ait cauſé la mort. On ne meurt pas de joie, reprit là-deſſus Zeineb, puiſque je reſpire encore. Mais, Prince, quelle étoile bienfaiſante vous a ici conduit ſi à propos ?

◆

Suite de l'Hiſtoire du Roi Léopard & la Reine Zeineb.

Il y a déja quelque-tems que j'y demeure, repartit le Roi de Soucad. Au milieu des feux & des maſſacres de cette funeſte nuit qui nous ſépara, le Sage Afis, que vous voyez, me ſauva la liberté & la vie. Rendu inviſible par ſon art, je vis égorger le Capitaine de mes Gardes qui dormoit dans ma chambre, & qu'on prit pour moi. Nous courûmes, ou plutôt nous volâmes à votre appartement, belle Zeineb, dans le deſſein de vous dérober à la barbarie des parricides; mais nous ne vous trouvâmes point, & le Sage jugea que vous aviez vous-même heureuſement prévenu leur fureur. Nous ſortîmes par la même iſſue qui avoit ſervi à votre évaſion. Nous paſſâmes la riviere dans une barque que nous détachâmes à la hâte, & Aſis me fit entrer dans un tombeau. Attendez-moi ici, me dit-il, ſur-tout ne vous montrez pas. Inviſible pour les autres, vous ne le ſeriez nullement pour le Magicien notre ennemi. Je me tins dans le ſouterrain le reſte de la nuit, & le jour ſuivant, ſur la fin duquel Aſis me rejoignit habillé en Derviche, & portant ſous le bras un habit ſemblable au ſien. Il n'étoit accompagné que d'un eſclave qui étoit chargé d'un biſſac de cuir. Je m'habillai en Derviche. Le biſſac me fournit quelques rafraîchiſſemens qui me redonnèrent ma vigueur ordinaire. Nous ſuivîmes à pied le cours de la riviere. Pluſieurs perſonnes nous dirent qu'on avoit vu deſcendre une barque avec deux femmes & un homme qui ne paroiſſoit point être bâtelier de profeſſion. Nous conjecturâmes que c'étoit vous, & je me flattai de vous retrouver à Bendarmaſſin; mais toutes les recherches que nous pûmes faire en cette Ville-là, furent inutiles. Le Sage Afis, voyant que je m'en affligeois immodérément, me dit : Il y a long-tems que je crains les revers de la fortune, & que pour m'y oppoſer je me ſuis fait un tréſor portatif. Je l'ai été prendre tandis que vous attendiez dans le tombeau. J'ai des pierreries qui valent des ſommes immenſes. Employons-les, Seigneur, à courir toutes ces mers, peut-être y rencontrerons-nous celle dont l'abſence vous accable. Ce conſeil fut pour moi une eſpece de conſolation. Nous l'exécutâmes, & nous armâmes aux dépens d'Afis un brigantin. Je vous cherchai dans tous les ports de l'île & de la terre ferme. Rebuté à la fin de tant de vaines fatigues, je retombai dans une profonde triſteſſe dont le Sage me délivra encore par un nouveau conſeil. Zeineb, me dit-il, contrainte de ſe ſauver de Borneo, n'avoit au monde nul autre aſyle que la Cour de ſon pere. Il y a donc bien de l'apparence qu'elle s'y eſt retirée, ou qu'elle s'y retirera dans la ſuite. Allons la trouver ou l'attendre dans ſa patrie. Nous tournâmes ſans délai la proue du côté de Gilolo ; & après une heureuſe navigation nous deſcendîmes au port de Coheb, où nous nous défîmes du brigantin à peu de perte ; ne retenant avec nous que quatre hommes fidèles, qui nous ſuivirent à Sagonofaé.

Là, nous apprîmes que le Roi Batoche pleuroit toujours la mort de la plus jeune de ſes filles, & qu'il avoit marié à des Rois voiſins toutes les autres. Nous fûmes témoins nous-mêmes de la déſolation & de la ſolitude qui régnoient dans ſa Cour. Je n'eus garde de me faire connoître ; j'aurois imprudemment aigri ſa douleur. Nous lui rendîmes pourtant nos devoirs, & nous eûmes avec lui pluſieurs converſations conformes à notre état de Derviches.

Un jour, Afis lui dit, Sire, la félicité des enfans d'Adam conſiſte à plaire à Dieu; ils ne plaiſent à Dieu, qu'autant qu'ils ſont unis par la charité, & cette divine union ſuppoſe une parfaite égalité. Les hommes ont été égalés les uns aux autres par le Créateur qui a répandu ſur eux les mêmes biens & les mêmes maux; mais ils ne ſe ſont conſervés que très-peu de tems dans cette heureuſe ſituation. Les dons du Créateur étant communs entr'eux, ils ont ceſſé de les eſtimer, ſe ſont fait de faux biens qui les diſtinguaſſent; & au lieu de demeurer unis, ils ſe ſont uniquement occupés à ſe ſéparer. Parmi ces faux biens, les richeſſes ont été les plus recherchées & ont auſſi cauſé les plus grands déſordres. Elles ſont la ſource empoiſonnée des plus horribles inégalités qui défigurent l'Univers. On les regarde comme le prix de tous les autres biens, qui pour cette raiſon n'abondent que chez les gens riches. Si elles étoient également partagées, on verroit renaître l'harmonie; mais comment perſuader à ceux qui les poſſedent de s'en déſaiſir? Le premier effet des richeſſes eſt l'inſenſibilité. C'eſt donc cette inſenſibilité, Sire, que doivent combattre les vrais ſages qui s'intéreſſent à ramener l'ordre, à rétablir les proportions, à ſerrer les nœuds de l'amitié naturelle, & à rendre les hommes agréables au Très-Haut. Pour y réuſſir, ils joignent autant qu'ils le peuvent, l'exemple aux paroles, & en diſtribuant libéralement leurs tréſors aux autres hommes, ils leur apprennent que c'eſt là le ſeul uſage légitime qu'on puiſſe faire des richeſſes. Je voudrois, lui répondit le Roi Batoche que tous les Derviches te reſſemblaſſent, & qu'ils fuſſent tous fort riches. Sire, repartit le ſage, ne jugez pas de l'homme avant de voir ſes œuvres. Je vous ſupplie de m'accorder la permiſſion de faire bâtir un Caravanſerail ſur le chemin de la mer, d'y recevoir à mes dépens tous les voyageurs. Le Roi fût fort ſurpris d'une telle propoſition; mais comme il ne riſquoit rien à l'accepter, il l'agréa, en ajoutant toutefois, que quand la bourſe du Derviche ſeroit vuide, il eſpéroit bien qu'on auroit recours à celle du Roi.

Nous convertîmes en argent une grande partie des pierreries d'Aſis, & nous élevâmes en peu de tems les édifices que vous voyez. C'étoit un filet, charmante Zeineb, que nous tendions au milieu de cette forêt, dans l'eſpérance de vous y prendre quelque jour. On ne le pouvoit mieux placer. Si vous aviez à revenir dans Gilolo, la mer ſeule devoit vous y ramener, & tous les chemins de la mer à votre Capitale ſe terminent ici. Vous êtes vraiment un habile chaſſeur, dit Zeineb, en embraſſant ſon époux avec un tendre tranſport; il eſt bien juſte que je vous raconte par quelles routes la proie que vous attendiez eſt venue donner dans vos piéges. Je n'ai pas moins d'obligation au généreux Abdalla que vous en avez au ſage Afis. A ces mots, le Roi de Soucad jetta ſur moi des regards où la reconnoiſſance étoit vivement peinte, & me cauſa une agréable confuſion par les termes obligeans dont il ſe ſervit pour me remercier. Le récit de la Reine augmenta encore la bienveillance de ce Prince à mon égard, & je dirai à ſa gloire, que juſqu'à préſent cette bienveillance ne s'eſt pas démentie. Avant le ſouper, nous prîmes le bain, & nous y rîmes beaucoup en nous reſſouvenant du ſtratagême d'Afis; nous nous hâtâmes lui & moi de laiſſer les heureux époux en liberté. Zeineb avoit aſſurément lieu d'être contente, l'éloignement de ſes ſœurs mettoit le comble à ſon bonheur. Le ſage Afis me conduiſit à la chambre où je devois paſſer la nuit; & après m'avoir donné toutes les marques d'une amitié fort grande, quoiqu'elle ne fît que naître, il me dit que le jour ſuivant le Roi Batoche pourroit bien venir dîner au Caravanſerail. Le haſard, repartis-je, nous favoriſeroit-il juſqu'au point d'amener ici ce Prince juſtement dans la conjoncture où nous nous trouvons? Au mot de haſard, Aſis fit un petit branlement de tête en ſouriant, & il me quitta ſans s'expliquer.

Ce qu'il m'avoit prédit arriva le lendemain. Six coureurs vinrent avertir le ſage qui avoit repris ſon habit de Derviche, que le Roi ſeroit dans deux heures au Caravanſerail. Nous nous aſſemblâmes, & nous tînmes une eſpece de conſeil, où, pendant qu'on dreſſoit un trône pour le pere de Zeineb, nous convînmes de la maniere dont nous paroîtrions devant lui. Son cortège n'étoit ce jour-là composé que de cent gardes *ſans bras*, & de cent gardes *ſans jambes*. Les premiers marchoient à pied. On ne leur voyoit point de bras, parce que ſuivant l'ancienne diſcipline de ce Royaume-là, ils les tenoient cachés dans de longues manches qui pendoient juſqu'à terre. Ils étoient armés de deux longues javelines qu'ils portoient ſur le dos dans un étui de chagrin, d'où elles s'élevoient aſſez haut au-deſſus de leurs têtes. Les gardes ſans jambes étoient à cheval, aſſis dans des paniers brodés qui leur tenoient lieu de ſelles, & qui les couvroient juſqu'au nombril. Ils avoient pour armes, l'arc, le ſabre, & de belles rondaches couvertes de cuir peint de diverſes couleurs. Ces derniers environnoient le Roi, qui, monté & armé à peu près comme eux, ne ſe diſtinguoit que par ſon air plein de majeſté. Il nous trouva proſternés lorſqu'il entra dans le ſallon ; & nous ne nous relevâmes qu'après qu'il ſe fut aſſis ſur le trône, & qu'il nous l'eût commandé trois fois de ſuite.

Ce vénérable vieillard nous enviſagea tous avec une très-grande attention, puis il dit au Sage Afis : O Derviche ! on m'a promis cette nuit que je verrois ici des choſes merveilleuſes aujourd'hui. Je ne te dirai point qui m'a fait cette promeſſe, car je n'en ſçais rien ; mais une voix favorable m'a dit très-diſtinctement : *Roi Batoche, préfere demain le nouveau Caravanſerail à ton Palais. Tes yeux ſi accoutumés aux pleurs y auront un ſpectacle qui ſera renaître ton ancienne allégreſſe. Roi Batoche, ton zèle pour la juſtice ſera bientôt récompenſé.* Derviche, continua ce Prince, crois-tu que ces paroles aient leur accompliſſement ? Y vois-tu quelque apparence de vérité ? Afis, qui les avoit lui-même été prononcer la nuit à ſon oreille, lui répondit : Sire, il ne faut ſe défaire que le plus tard que l'on peut d'une eſpérance qui flatte. Donnez une preuve éclatante du du zèle dont on vous a parlé, en voici l'occaſion.

Auſſi-tôt je m'avançai juſqu'auprès du trône, & ayant déployé mes préſens, j'adreſſai ainſi la parole au Roi: Sire, quoique je ne ſois pas né votre ſujet j'ai recours à vous parce que je ſçai que vous aimez la juſtice, & que toutes les îles redoutent votre courage & la valeur de vos Soldats. Une fille aimoit ſi tendrement ſon pere qu'elle s'expoſa à la mort pour lui. Dieu la conſerva; mais afin d'exercer ſa vertu il la livra à une longue ſuite de ſouffrances: après quoi il lui donna un époux fort riche, & d'une naiſſance pareille à la ſienne. Ils vécurent heureux pendant quelque-tems; & ils jouiroient encore de cette félicité, ſi la cruauté d'un uſurpateur ne les en avoit privés. Ce ſcélérat, pour s'emparer de leurs biens, a tenté de les faire périr par le fer & par le feu; ils n'ont évité la mort que par une fuite qui tient du miracle. Si vous n'avez pitié d'eux, Sire, ſi votre zèle ne s'embrâſe, s'il n'extermine leur perſécuteur, ils ne ceſſeront jamais d'être malheureux : Et ce qui doit le plus vous animer à la vengeance, c'eſt que cet ennemi barbare eſt le propre frere de l'époux. Armez-vous donc contre le perfide ; & daignez me faire connoître, en acceptant ces préſens, que ma priere ne vous a pas été déſagréable.

Le Roi Batoche, nonobſtant ſon grand âge, avoit les paſſions fort vives. Le commencement de mon diſcours l'avoit extrêmement attendri ; la fin le remplit d'une juſte indignation. Qui que tu ſois, me dit-il, je reçois tes dons, & je loue ta confiance. Mais, ſans le ſçavoir, tu m'as replongé dans une amertume que rien n'a pu adoucir juſqu'à ce jour. Ah Zeineb ! fille tendrement chérie d'un pere infortuné, tu t'es volontairement livrée pour moi à l'avidité d'un monſtre. S'il t'a épargnée quel eſt à préſent ton ſort ? Peut-être qu'auſſi malheureuſe que celle dont on vient de me dépeindre le déſaſtre, tu es devenue comme elle la victime de l'inconſtance ou de l'ambition de quelque traître. Ah Zeineb ! je m'imaginerai te venger, en vengeant cette généreuſe fille ſi digne de toute ma compaſſion. Etranger, où eſt-elle ? où eſt ſon époux ? qui eſt ſon perſécuteur ? en quelle contrée s'eſt commiſe une ſi horrible injuſtice ?

Suivant notre projet du matin j'avois une aſſez longue réponſe à faire à ces interrogations que nous avions bien prévues ; mais la Reine ne put ſe contenir. Comme j'ouvrois la bouche, ſes larmes & ſon cœur la forcèrent de m'interrompre. Elle jetta ſon turban, & courut toute échevelée embraſſer les genoux de ſon pere, en diſant : C'eſt pour Zeineb que vous vous intéreſſez, voici Zeineb. Le vieux Roi comme ravi hors de lui-même la conſidéra pendant quelques momens, puis pleurant de tendreſſe, il s'écria : Ah ma fille ! ah ma chere Zeineb ! je mourrai content. Il ſe tint après cela ſans aucun mouvement, le viſage collé ſur celui de ſa fille ; & nous craignîmes que l'excès de ſa joie ne l'eût fait expirer. Mais il ne lui cauſa qu'une défaillance qui fut auſſi courte qu'elle étoit douce. Nous nous étions tous approchés du trône. Zeineb prit par la main ſon mari, & le préſentant à ſon pere : Sire, lui dit-elle, vous voyez le Roi de Soucad & mon époux. Nos Etats ſont la proie de ſon indigne frere, qui ne nous à laiſſé la vie, que parce qu'il n'a pû nous l'ôter. Il règne, il triomphe, tandis qu'errans, fugitifs, à peine nous eſt-il permis de jouir de l'air & de la lumiere. Alors le magnanime vieillard ſe leva de ſon trône pour embraſſer le Roi de Soucad ; & paſſant ſoudainement de la tendreſſe à la colere : Je jure, dit-il, par les quatre Anges qui préſident à la punition des coupables, que je tirerai une vengeance ſolemnelle du crime de l'uſurpateur. J'armerai, s'il le faut, tous mes ſujets ; je couvrirai la mer de vaiſſeaux, & je ferai de Borneo le théâtre de la plus ſanglante des tragédies. Mais racontez-moi, ajouta-t-il d'un ton plus modéré, racontez-moi tout ce qui vous eſt arrivé depuis que vous m'avez quitté. Sire, répondit la belle Reine de Soucad, le Roi votre gendre commencera, ſi vous le trouvez bon, le récit que vous ſouhaitez entendre. C'eſt lui, qui, ſous la figure d'un léopard, fut contraint de paroître menacer vos jours au palais du déſert. Vous me reverrez dans un inſtant. Elle ſortit pour s'habiller ; & elle rentra un peu après ſi charmante que ce n'étoit preſque plus elle-même. Muſulmans, à qui il ſied ſi bien de juger des graces, ne décidez jamais de celle d'une jeune beauté tandis qu'elle eſt troublée ou inquiète; attendez que la paix & la joie aient recommencé à régner dans ſon cœur. Mille appas effaçés, mille agrémens qui vous étoient inconnus, reparoîtront alors; & vous vous applaudirez d'avoir ſagement ſuſpendu votre jugement.

D'abord que le Roi de Soucad eut atteint l'endroit de ſon hiſtoire ou Zeineb commençoit à y avoir part, elle prit la parole, & ſatisfit pleinement la curioſité du Roi Batoche. Il nous combla d'honneur Afis & moi. Ce Sage mit en liberté l'eſclave fidèle qui l'avoit ſuivi dans ſes courſes, & lui confia l'adminiſtration du Caravanſerail.

J'avoue que j'avois ſoupçonné d'exagération le Monarque Gilolois dans ſes diſcours; & que je ne le croyois pas aſſez puiſſant, pour châtier avec tant d'éclat, le beau-frere de Zeineb: mais je me détrompai dans le ſéjour que je fis à ſa Cour. Sagonafaé eſt une Ville peuplée & opulente. J'appris qu'il y avoit dans le Royaume pluſieurs autres villes conſidérables; que le Roi pouvoit mettre ſur pied une armée de cinquante mille hommes, également propres à combattre ſur mer & ſur terre; & qu'il avoit aſſez de vaiſſeaux pour tranſporter, à ſon gré, les deux tiers de ſes troupes. Le retour de Zeineb fut célébré par toutes ſortes de réjouiſſances. Tous les Rois Inſulaires félicitèrent Batoche par des Ambaſſades magnifiques. Ses gendres, accompagnés de leurs épouſes, ſe rendirent eux-mêmes à ſa Cour, & hâtèrent les préparatifs de la guerre de Borneo, dans la vue d'éloigner Zeineb, en la remettant ſur le trône de Soucad. Leurs intrigues commençoient à inquiéter cette Reine lorſque je partis. Ce fut ce qui l'empêcha de me reconduire juſqu'à la mer avec le Roi ſon époux, & le bon Iman, qui ne voulurent jamais me quitter qu'ils ne m'euſſent vu remonter dans mon vaiſſeau. Je leur confirmai une promeſſe que j'avois faite au Roi Batoche & à ſa fille, de revenir à Sagonofaé, ſi les deſtins me le permettoient.

Suite des Aventures d'Abdalla.

Les Arabes, & tout l'équipage, me revirent avec des tranſports de joie. Le Pilote me demanda en riant, ſi j'avois réſolu de n'aborder de dix ans nulle part ? Pourquoi donc, lui disje, me fais tu cette queſtion ? C'eſt que depuis huit jours, me répondit-il, vous n'avez ceſſé d'envoyer des vivres au vaiſſeau ; nous en avons trop. Je n'y ai rien envoyé, repliquai-je ; l'abondance dont tu parles eſt ſans doute un effet de l'adroite reconnoiſſance de Zeineb. Cela étoit vrai. Je fis ſans délai diſtribuer aux pauvres du port

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

une bonne partie de nos vieilles proviſions ; & nous cinglâmes gaiment vers l'Orient.

Comme je n'avois pû rien découvrir touchant Borico, ni dans l'île des Ghiavambars ; ni dans celle de Gilolo, où j'avois interrogé une infinité de gens qui avoient erré toute leur vie ; je réſolus de ne m'arrêter en aucun endroit que je ne fuſſe fort au-delà des bornes des navigations ordinaires. Dans les commencemens nous découvrions preſque tous les jours des îles ; mais nous n'eûmes plus enſuite que le ciel & l'eau pour objets ; & cette ennuyeuſe uniformité nous fatigua pendant trois mois entiers. Nous deſirâmes très-ardemment de revoir bien-tôt la nourrice des hommes ; & nos converſations ne rouloient plus que ſur les avantages de la terre, & les incommodités de l'eau. Après avoir ſi long-tems langui, une tempête aſſez forte nous donna d'autres inquiétudes que le Pilote

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

vint encore augmenter le matin. Il n'arriva jamais un ſemblable prodige, nous dit-il tout étonné : notre vaiſſeau va contre le vent depuis deux heures. Nous ſortîmes ſur le tillac, & nous fûmes témoins de la merveille. Le vent étoit Oriental, il ſouffloit impétueuſement ; nos voiles étoient enflées comme elles le devoient être en recevant ſa violente impreſſion ; & néanmoins nous avancions avec rapidité vers l'Orient.

Je ne témoignai pas la moindre crainte à la vue d'une ſi grande nouveauté : j'affectai au contraire d'être plus gai qu'à l'ordinaire ; & je fis entendre à la compagnie, que ce qu'elle admiroit n'étoit pas pour moi un myſtere. Je n'étois toutefois pas moins troublé que les autres, & j'eus beſoin de rappeller tout mon courage. Je voyois manifeſtement que les Puiſſances de la Péninſule inacceſſible commençoient à agir, & que j'allois être expoſé à des ennemis inconnus. Je ne ceſſois de baiſer, en ſecret, la bague de Zulikhah; & de me recommander à la Dive convertie, dont je devois mériter la protection par mes ſervices. Nous naviguâmes de la même maniere pendant cinq jours, & le ſixieme le navire s'arrêta au bord d'une île où nous deſcendîmes tous.

Nous formâmes d'abord un petit camp pour notre ſûreté, & nous ne ſongeâmes qu'à nous repoſer, & à nous réjouir. Le troiſieme jour j'invitai les deux Arabes à venir avec moi à la découverte. Nous partîmes enſemble, bien armés, ſuivis d'un eſclave robuſte, qui menoit un chameau chargé de vivres. Les dehors de l'île étoient aſſez riants; mais après une demi-lieue de chemin nous trouvâmes des campagnes arides & ſtériles, au-delà deſquelles couloit une groſſe riviere, dont les eaux entraînoient un grand nombre d'hommes nuds. Le fleuve étoit bordé d'arbres, à l'ombre deſquels nous nous aſſîmes pour prendre un peu l'air, & nous fortifier de quelques alimens. Nous voulûmes arrêter de ces hommes plongés dans l'eau, mais ils nous parurent ne rien comprendre à nos ſignes. Tandis que nous les conſidérions, nous entendîmes derriere-nous un grand bruit, & nous découvrîmes avec effroi des troupes de lions, d'ours, de tigres & de panthères, qui accouroient vers la riviere, ſoit pour nous dévorer, ſoit pour étancher leur ſoif. Nous mîmes le ſabre à la main, quoiqu'il n'y eût guères d'apparence que nous puſſions réſiſter à tous ces animaux, s'ils en vouloient à notre vie. Les panthères, qui devançoient les autres par une extrême vîteſſe, étoient déja fort près, lorſqu'une jeune fille, qui deſcendoit la riviere dans une barque, s'approcha de nous, & nous dit : Ma mere vous a apperçus de loin, & elle ſouhaite paſſionnément vous voir de plus près. Elle vous donnera des avis qui vous feront réuſſir déſormais dans toutes vos entrepriſes. Ce diſcours flatteur, & plus encore le danger évident où nous étions, nous engagea tout-d'un-coup à ſauter dans la barque où nous fîmes auſſi entrer le chameau.

Deſtruction des enchantemens de Nerkèz.

PENDANT le trajet je ne pus tirer un ſeul mot de notre conductrice. Dès que nous fûmes à l'autre bord, il nous prit une envie furieuſe de nous jetter à l'eau. Les Arabes & l'Eſclave ſe dépouillèrent, & s'y précipitèrent. Si je reſiſtai au penchant que j'avois à les ſuivre; ce fut ſans doute parce que la vertu de ma bague affoibliſſoit tous les enchantemens. Je reſſentis un extrême chagrin de la perte que je venois de faire ; mais l'eſpoir de me venger me conſola en quelque ſorte. Je pris le chameau par le licol, & marchant à grands pas, j'arivai en un endroit, où une petite femme louche & fort bazanée, s'occupoit actuellement à eſſuier deux beaux jeunes hommes, qu'elle venoit de tirer de la riviere. En me voyant elle fit paroître un grand trouble mêlé de colere. Tremble, me dit-elle, téméraire aventurier : ma maîtreſſe, dont tu oſes épier les ſecrets, va te punir de ton audace. Elle accompagna ces paroles de geſtes menaçans, ſe retira dans une groſſe tour, qui n'étoit pas loin du lieu où je l'avois ſurpriſe.

Je me tournai vers les jeunes hommes & je leur demandai civilement en quel pays nous étions, & s'ils connoiſſoient cette femme louche, & ſa maîtreſſe. L'un des deux, qui étoit Muſulman, me répondit : Seigneur, je prie la divine unité, qui a donné ſon épée au Prophète qui ne ſçavoit ni lire ni écrire, de vous garantir de la miſere dans laquelle nous vivons ici depuis pluſieurs années. Je ne ſçais ſi cette île a un nom. Nerkèz qui s'en eſt emparée, eſt une Magicienne qui y attire les vaiſſeaux qui s'en approchent de deux cens lieues. Vous avez tout à craindre des artifices & des fureurs de cette déteſtable. Elle ne demeure ici que pour cacher ſes déréglemens, & pour s'abandonner, ſans diſtraction, aux plus infames voluptés. Comment avez-vous pu ſortir de la barque ſans aller tenir compagnie à tant de miſérables? Un enchantement inévitable les a plongés dans l'eau; & l'eau enchantée elle-même, leur a fait perdre le jugement. Ceux que Nerkès choiſit chaque jour pour les faire ſervir à ſes plaiſirs, recouvrent à la vérité une partie de leur raiſon; mais en les rejettant dans le fleuve, elle les dépouille bientôt d'un avantage que ſes laſcifs emportemens ne peuvent rendre que très-onéreux. Un horrible tourbillon qui nous environna interrompit le diſcours du jeune homme. La Magicienne, avertie de mon arrivée, fit gronder de ſi furieux tonnerres, & briller des éclairs ſi épouvantables, qu'il ſembloit que le monde dût ſe bouleverſer. Cette tempête dura aſſez long-tems; mais l'air ayant enfin repris ſa clarté ordinaire, la fille de Nerkès ſortit de la tour, & m'ayant abordé: Seigneur, me dit-elle, ma mere, touchée de compaſſion, vous permet d'aller retrouver vos gens, & conſent que vous ne vous expoſiez pas aux périls inouis de cet enchantement. Ce compliment me perſuada que la Magicienne craignoit que je ne détruiſiſſe ſon ouvrage; & je répondis fierement: Dites à votre mere que j'ai réſolu de riſquer ma vie pour délivrer du plus indigne des eſclavages cette grande multitude d'hommes libres, qu'elle regarde comme autant de victimes deſtinées à aſſouvir ſes paſſions.

La fille étoit à peine rentrée dans la tour qu'une porte de fer s'ouvrit, & qu'il en ſortit un animal qui avoit les pattes d'un lion, & une queue longue de quinze braſſes, & ſouple comme une corde. Sa grandeur égaloit celle d'un chameau, & il étoit armé de deux cornes qu'il remuoit comme il vouloit. Je fus effrayé à cette apparition; mais je ne laiſſai pas de me mettre en défenſe. Le monſtre accourut à moi les cornes baiſſées, & n'ayant pu me choquer de front, parce que je l'eſquivai légérement par un ſaut; il fit en paſſant un mouvement ſi juſte de la corne gauche, qu'il me porta dans la temple un coup dont je fus renverſé. L'impétuoſité de ſa courſe ne lui permit pas de s'arrêter; & quand il eut fourni ſa carriere il me trouva ſur pied. Je n'étois point bleſſé; il m'avoit ſemblé

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

ſeulement qu'un grand ſac de laine me fût tombé ſur la tête. Je déchargeai ſur l'animal un péſant coup de ſabre entre les deux cornes, & l'acier entra auſſi peu dans ſon crâne que ſi j'avois frappé un rocher. Il me renverſa une ſeconde fois, me foula aux pieds, & m'ayant lié le corps avec ſa queue il me traîna du côté de la riviere. Je le ſaiſis fortement par la cuiſſe, & je m'écriai : O bague ! où eſt ta vertu ? En faiſant cette exclamation je le touchai de ma bague, & il diſparut. Ah, dis-je alors, les armes ſont inutiles ici ; le préſent de Zulikhah me fera triompher. Je remis mon ſabre dans le fourreau, & je me rapprochai de la tour, me propoſant de faire au plutôt toucher ma bague à tout ce qui ſe préſenteroit pour me nuire.

Nerkèz s'étoit miſe à une fenêtre après avoir employé les plus grands efforts de ſon art pour ſe parer. Invincible Muſulman, me dit-elle, je t'accorde avec plaiſir la liberté de tous les priſonniers que j'ai dans ce fleuve. Ceſſe donc de troubler mon repos, & retourne à ton camp. Sa beauté, & l'agréable ſon de ſa voix me touchèrent. Je me ſerois infailliblement rendu à ſes deſirs, ſi le jeune homme ne m'eût crié : O courageux Muſulman, gardez-vous bien d'ajouter foi aux paroles trompeuſes de cette infâme ; elle ne vous tiendra rien de ce qu'elle vous promet. Diſſuadé par cette remontrance, je repris de Nerkès les idées que j'en devois avoir ; & je l'aſſurai que je ne m'en irois qu'après que j'aurois diſſipé toutes ſes illuſions. A l'inſtant elle envoya contre moi un nouveau monſtre. Il étoit homme, quant à la diſpoſition de ſon corps, mais tous ſes membres étoient les membres des animaux les plus féroces ; & il portoit ſur ſon épaule une fourche d'acier très-aiguë. Je paſſai mon anneau dans le ſecond doigt de ma main droite, afin de le faire toucher plus aiſément ; & j'allai à lui le bras tendu, & le poing fermé. Il ſe mit à rire en me voyant oppoſer à ſa terrible fourche une lance ſi peu redoutable. Tu préſentes la main de fort bonne grace, me dit-il, viens faire la révérence à l'adorable Nerkèz. Raillant ainſi il eut la ſimplicité de me tendre la main, & d'y enfermer la mienne ; ce qui le fit évanouir en un clin d'œil. La Magicienne quitta la fenêtre, & de tout le reſte du jour je n'eus aucun ennemi à combattre.

Je me tins la nuit avec les deux jeunes hommes dans une loge qui étoit ſur le bord de la riviere, & où nous trouvâmes les vêtemens & les armes des enchantés. Mes deux compagnons eurent le plaiſir de ſe r'habiller. La joie & l'eſpérance nous tinrent lieu de ſouper, car le chameau s'étoit perdu pendant mes combats. A la pointe du jour un changement que j'apperçus dans la riviere me cauſa une agréable ſurpriſe. Tous ſes malheureux habitans mettoient la tête & la poitrine hors de l'eau, battoient des mains, & rioient en me regardant. Il y avoit dans leurs ris je ne ſçais quoi d'inſenſé.

D'un autre côté la Magicienne s'offrit à mes yeux belle comme une Périſe. J'allai aſſez loin au-devant d'elle. Je m'admire encore à préſent moi-même, quand je la rappelle en ma mémoire, & que je ſonge que je fus aſſez maître de mes paſſions pour préférer le devoir à un objet ſi charmant. Lorſque Nerkèz fut auprès de moi, elle me parla comme ſi elle avoit été perſuadée que je ne m'étois expoſé à de ſi grands dangers que dans la vue de la conquérir. Aimable Muſulman, dit-elle, me voici toute prête à vous ſatisfaire; il ſeroit ſuperflu de vous fatiguer davantage. Comme elle ſe penchoit pour m'embraſſer, je reculai, & je lui dis avec mépris: Quelle force peuvent avoir des charmes empruntés?

Allez, Nerkès, offrir vos graces aux Divs vos amis, & mandier les careſſes des Magiciens de votre connoiſſance. La Magicienne fut d'autant plus piquée de cette réponſe, qu'elle s'étoit flattée que je ne lui échapperois pas. Me voyant ſi éloigné de recevoir de l'amour, elle s'abandonna toute entiere à la fureur, & me dit : J'aurai donc fait une démarche de cette importance, homme brutal, pour être ainſi honteuſement mépriſée ? Tu te repentiras bien-tôt de ton inſolente groſſiereté. En faiſant cette menace, elle fourra ſes doigts dans ſes cheveux, & il tomba ſoudainement une pluie de cailloux, qui m'auroit fort mal traité, ſi je ne m'étois promptement refugié dans la loge. Tous les arbres voiſins en furent ébranchés, j'eus pluſieurs contuſions; ſans mon préſervatif j'étois aſſommé.

Cette pluie écraſante n'avoit pas encore tout-à-fait ceſſé lorſque tous les hommes du fleuve en ſortirent, & accoururent prendre leurs habits & leurs armes. Je leur cédai la loge de peur d'être étouffé par la multitude. Ce fut une choſe merveilleuſe à voir que la promptitude avec laquelle ils s'habillèrent & s'armèrent pour me venir attaquer. Une ſi grande ingratitude n'étoit pas naturelle; la force de l'enchantement les emportoit; je voÿois même à leur tête mes deux chers Arabes, qui, dans leur bon ſens, auroient donné leur vie pour moi. J'attendis cette petite armée, ſans remuer d'une place; & je leur préſentai ſeulement mon anneau, dont la vertu calma ſubitement leur furie. Ils s'arrêtèrent tous à une certaine diſtance, comme ſi une forte barrière les eût empêché de paſſer. La Magicienne, qui avoit eſpéré me voir ſuccomber ſous les efforts de tant d'ennemis, s'appercevant que perſonne ne me frappoit, imagina un nouveau moyen de me faire perdre la vie. Elle fit tout-à-coup paroître ſur la riviere un pont qu'elle avoit juſqu'alors tenu caché de peur que les lions, les panthères, & les autres bêtes carnaſſieres ne paſſaſſent. Ces animaux n'eurent pas plutôt vu le pont qu'ils accoururent en foule de notre côté, où ils découvroient autant d'hommes aſſemblés. Nerkèz auroit peut-être dû pourvoir à la ſûreté de ſes propres eſclaves ; mais elle s'étoit déja ſauvée au plus vîte dans ſa fortereſſe, & les bêtes féroces les attaquèrent de toutes parts. Ils tournèrent tête pour leur réſiſter. Je me mêlai avec eux parmi les lions & les tigres. Nous en bleſſâmes, nous en maſſacrâmes en peu de tems un ſi grand nombre qu'il en demeura plus des deux tiers ſur la place. Le reſte ſe jetta dans la riviere.

Cette victoire remportée, l'enchantement des jeunes hommes tirés de l'eau finit ; & ils ne penſérent plus qu'à ſe

venger

venger de la méchante Nerkèz. Les Arabes ne pouvoient ſe laſſer de me remercier. Il y avoit dans la troupe pluſieurs Muſulmans. Jamais jour ne fut plus glorieux au Prophète. Nous nous avançâmes en bon ordre vers la tour pour y aſſiéger notre commune ennemie, qui, voyant le danger qui la menaçoit, fit de nouveaux enchantemens, & aveugla tous nos ſoldats. Préſervé ſeul de ce maléfice que je ne pûs diſſiper dans les autres avec ma bague, je cherchai vainement un chemin pour les faire entrer, tout aveugles qu'ils étoient. En faiſant le tour de la forteresſe, je trouvai un grand arbre, auquel étoit attaché un cor, avec cette inſcription : *Je l'ai mis à regret.* Je jugeai que ces paroles prédiſoient la fin de l'enchantement ; & qu'une autorité ſupérieure avoit forcé la Magicienne, à fournir elle-même l'inſtrument de ſa perte. Je pris le cor, & je l'embouchai. Au ſon qui en ſortit tous les aveugles recouvrèrent la vue ; & la tour commença à fumer. La porte & toutes les fenêtres s'ouvrirent en même-tems, & je crus que la Magicienne prenoit inviſiblement la fuite. Mais je me trompois. La tour fuma pendant près d'une heure, puis elle tomba. Alors Nerkèz ſe montra en l'air ſur un nuage noir, accompagnée de ſa fille & de la petite femme louche. Elle s'arrêta vis-à-vis de moi, & me regardant d'un œil ſuperbe & indigné, elle me dit : « Abdalla, il n'y a qu'un moment que je te connois. Si j'avois daigné conſulter mes livres lorſqu'il en étoit encore tems, je ſerois à préſent maîtreſſe de ton anneau, & tu ſerois mon priſonnier. Que je te hais ! Tu as manifeſté un myſtere que je cachois à toute la terre ; tu n'as point voulu me laiſſer vivre dans cette île que je m'étois appropriée : mais ſois ſûr qu'en quelque endroit que tu ailles, je ſerai toujours à tes côtés, que je renverſerai tes deſſeins, & qu'en particulier je mettrai des obſtacles invincibles au ſuccès de l'affaire que tu as le plus à cœur. Ne te figures pourtant pas que tu ſois le plus grand objet de ma haine. C'eſt à cette Dive qui a ſi lâchement trahi notre parti, & qui s'eſt ſervi de toi pour me ſurprendre; c'eſt à la perfide Gorec que je réſerve mes véritables vengeances. Elle auroit continué cet effroyable diſcours, ſi une pluie de feu qui commença à tomber ſur elle ne l'eût épouvantée. Elle n'eut que le tems de s'envelopper dans ſon nuage, & de fuir de toutes ſes forces; car un moment après nous vîmes paroître une géante aîlée, qui, ſemblable à une flamme, la pourſuivoit. Cette brillante Ginne paſſa au-deſſus de nos têtes comme un éclair.

N'ayant plus rien à voir au Ciel je cherchai mes Arabes, mon eſclave & mon chameau égaré, Par bonheur nous retrouvâmes cette bête, qui m'étoit alors ſi néceſſaire, & nous appaiſâmes notre faim. J'étois en peine de ce que deviendroient tous ceux que j'avois délivrés. Mais, en me rendant graces, les uns me dirent qu'ils eſpéroient retrouver encore leurs vaiſſeaux dans les endroits où ils avoient abordé : les autres m'apprirent que l'île n'étoit pas ſi déſerte que je me l'imaginois ; qu'il y avoit au couchant nne grande Ville appellée Hum, avec un port où ils comptoient s'embarquer ; & que pour y arriver, il ne falloit que traverſer un deſert de trois jours de chemin. Ils ſe diſperſèrent par troupes, afin de ſe mieux défendre s'ils étoient attaqués par les bêtes ſauvages ; & auſſi afin de trouver plus aiſément des fruits, & du gibier pour ſe nourrir. Il y en avoit quelque-uns de bleſſés, à qui la ſeule eſpérance de revoir leur patrie donnoit de la force & du courage. Pluſieurs voulurent prendre parti avec moi ; mais je ne retins que le jeune Muſulman, avec qui j'avois fait une liaiſon particuliere. Pour repaſſer le fleuve nous coupâmes des branches d'arbres à coups de cimeterre, & nous fîmes un radeau, qu'Orcan conduiſit avec beaucoup d'adreſſe, (c'étoit le nom de notre nouvel aſſocié,) qui nous entretint aſſez agréablement juſqu'au camp. Je lui demandai depuis combien de tems il étoit dans l'île, pourquoi je n'avois point vu de femmes dans la priſon fluide de Nerkèz, quel étoit le ſort de celles que portoient les vaiſſeaux arrêtés par cette Magicienne, & ſi tous les hommes tomboient dans ſes piéges. Ceux qui ſont demeurés dans notre camp, ajoutai-je, ont évité ſes fureurs; & nous ne les avons éprouvées, que parce que nous nous y ſommes expoſés nous-mêmes.

J'ai été environ deux ans entre les mains de Nerkèz, répondit le jeune Orcan, elle attiroit tous les navires qui faiſoient route dans ces mers, excepté ceux qui portoient pavillon noir & rouge; étant convenue avec les habitans de Hum, dès le commencement de ſon établiſſement, qu'elle épargneroit ceux-là, afin de ne pas ruiner le commerce de cette Ville. Les Marchands qui avoient coutume de trafiquer avec les Humois, ne manquoient pas d'arborer ce pavillon. Tous les autres navires étoient de bonne priſe pour la Magicienne. Dès qu'ils étoient arrivés à quelqu'endroit que ce fût de la côte déſerte; car c'étoit toujours à cette côte qu'elles les faiſoit venir, les hommes & les femmes deſcendoient, ſelon la coutume. Les plus déterminés s'écartoient les premiers pour découvrir le pays, & étoient auſſi arrêtés les premiers. Les autres ne les voyant pas revenir, alloient les chercher, & avoient le même ſort. A l'égard des femmes, elles étoient la pâture des lions, & des autres cruels animaux;

ſoit qu'elles reſtaſſent ſur le bord de la mer, ſoit qu'elles vinſſent ſe préſenter à la barque. La fille de Nerkèz ne les y recevoit jamais, non plus que les vieillards, qui étoient auſſi impitoyablement abandonnés aux bêtes. Je ne doute pas qu'avant leur défaite elles n'aient inquiété votre camp. Il diſoit la vérité, car quand nous y arrivâmes, l'équipage nous raconta qu'un peu après mon départ, il avoit été aſſiégé par une groſſe troupe de tigres & d'ours. On me montra même les peaux & les têtes de pluſieurs de ces bêtes qui avoient été tuées. Avant que de remonter ſur mer, nous employâmes deux jours à nous réjouir, & à faire bonne chere, puis nous recommençâmes à naviguer vers l'Orient.

J'eus grand ſoin d'inſtruire le jeune Orcan, non-ſeulement des motifs qui me faiſoient voyager, mais auſſi de la maniere dont nous paſſions le tems. Nous lui fîmes même part de nos aventures, pour l'engager à parler des ſiennes. Malgré toutes ces ouvertures il ſe tint pendant plus de huit jours ſur la réſerve. Nous lui remarquâmes un fond de triſteſſe qui redoubla notre curioſité : mais ſoit qu'il ne nous connût pas encore aſſez, ſoit qu'il appréhendât de n'être pas cru, il continua de garder le ſilence. A la fin nous ceſſâmes de le preſſer, & ce fut juſtement alors que l'envie lui vint de nous ſatisfaire.

Aventures du jeune Egyptien.

Je ſuis du grand Caire, nous dit-il. Vous ſçavez que les Pyramides qui ont rendu l'Egypte ſi fameuſe ne ſont pas loin de cette grande Ville. Dans ma jeuneſſe je faiſois preſque mon unique divertiſſement d'aller conſidérer ces admirables monumens de la prévoyance des premiers hommes. Je voyois

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

quelquefois les Génies qui préſident à ces anciens édifices ; mais d'abord qu'ils paroiſſoient, je m'éloignois de crainte de les irriter. Je fuyois ſur tout la vue de la Ginne qui fait ſa demeure dans la pyramide du Midi. Elle ſe montre toujours toute nue, avec un viſage riant, & des geſtes ſi efficaces, qu'il eſt impoſſible de ne pas s'approcher d'elle ; mais on perd l'eſprit avant que de la joindre. Ses charmes avoient réduit deux ou trois de mes amis à courir les champs, ſans aucun eſpoir de guériſon. Profitant donc de leur malheur, je me tenois ſur mes gardes.

Je ne pûs pourtant ſi bien me précautionner, que je ne l'apperçuſſe un jour d'aſſez près, & qu'elle ne m'apperçût. J'allai à elle, mais j'y allai les yeux baiſſés, ayant encore aſſez de force pour tâcher au moins de modérer le trouble dont j'étois déja ſaiſi. Mon enfant, me dit-elle, ta modeſtie me plaît ; je veux te faire voir ce que perſonne n'a encore vu. En même-tems elle ſe rendit inviſible ; & me prenant la main, elle m'introduiſit dans l'intérieur de la pyramide, par une porte cachée aux enfans d'Adam. Un dragon, dont les yeux brilloient comme deux aſtres, marchoit devant moi, & m'éclairoit.

Le bas de la pyramide eſt partagé en trois ſalles très-vaſtes, revêtues de marbre noir. La premiere eſt triangulaire. J'y vis un vieillard d'or, aſſis ſur un trône d'ébène, qui tenoit d'une main un livre, & de l'autre une couronne enrichie de pierreries. Aux coins de cette ſalle il y avoit trois piles de lingots d'or, qui s'élevoient juſqu'à la voute. Les trois angles de la ſeconde ſalle, car elle eſt auſſi triangulaire, étoient occupés par trois ſtatues d'un métal inconnu, que la Ginne me dit être beaucoup plus précieux que l'or. Elles étoient armées d'arcs, & menaçoient de percer de leurs flèches, un petit enfant qui étoit aſſis dans le milieu ſur un carreau. Le carreau & l'enfant étoient de diamant. La troiſième ſalle eſt quarrée. Les anciens Sages ont mis devant la porte une femme d'émeraude ou de quelqu'autre pierre verte, qui rit ſans ceſſe. Dans cette ſalle je trouvai un peuple de ſtatues de toutes ſortes de métaux, couvertes de pierreries d'un prix ineſtimable. Elles avoient toutes un genou en terre ; & elles ſembloient adorer deux beaux pigeons de perles fondues, placés ſur la pointe d'une pyramide compoſée de topaſes de la groſſeur du poing, arrondies au tour.

Par un ſuperbe eſcalier qui diviſe ces trois ſalles l'une de l'autre, nous montâmes dans trois autres beaucoup plus petites. La premiere étoit remplie d'Ichneumons d'or (*a*). Dans la ſeconde

---

(*a*) L'Ichneumon, ou le Rat de Pharaon, je n'apperçus que des corbeaux de pierre de touche. Au milieu de la troiſieme je vis, avec aſſez d'épouvante, un tombeau, dans lequel étoient couchés, tout à découvert, un Roi & une Reine, ſi bien conſervés, qu'ils paroiſſoient encore vivre. Tout à l'entour de la ſalle il y avoit des lampes ardentes, & des caſſolettes d'où ſortoit une vapeur fort douce. Au-deſſus du tombeau voltigeoit un hibou artificiel, qui pouſſoit des cris ſi douloureux, que je ne pus me défendre de pleurer à chaudes larmes. Nous continuâmes à monter, & le dragon nous fit entrer dans un lieu triangulaire en tout ſens, qui étoit plein de coffres de cèdre, d'ivoire, de ſandal & d'écailles de tortues. La Ginne ne voulut en ouvrir aucun. Elle me dit ſeulement qu'ils renfermoient les redoutables ta-

---

eſt un animal qui vit dans le Nil, & qui fait la guerre aux Crocodiles.

liſmans par le moyen deſquels les Rois d'Egypte avoient autrefois conquis toute la terre, & s'étoient même aſſujetti les Génies. Après m'avoir montré tant de merveilles, elle me conduiſit hors de la pyramide; &, en me quittant, elle me parla en ces termes: « Je te commande, ſous peine de la vie, de ſortir de l'Egypte dans l'eſpace de trois jours, & de n'y revenir jamais.

Je retournai au Caire, & je racontai à mon pere, qui eſt un riche marchand, tout ce qui venoit de m'arriver. Je me ſuis toujours bien douté, me dit-il, que tu te repentirois quelque jour de ta trop grande curioſité. Sois ſage à l'avenir, & remercie Dieu de t'avoir conſervé la vie & le jugement. Il me propoſa enſuite de m'embarquer avec des marchandiſes qu'il envoyoit en Chypre. N'ayant point de tems à perdre, je partis pour la mer, & je me trouvai dans le vaiſſeau avant que les trois jours expiraſſent. A peine avions-nous perdu de vue l'Egypte, que nous fûmes accueillis de la plus effroyable de toutes les tempêtes. Les vents en furie ſe livrèrent un combat dont il ſembloit que notre malheureux navire dût être le prix. Les voiles en furent déchirées, & les mâts rompus; & après avoir pirouetté quelque tems, il fut emporté avec une violence inouie ſur les côtes d'Afrique, où il ſe briſa. Je me ſauvai à la nage, & je me ſauvai ſeul.

Comme le pays étoit inhabité, je me chargeai de quelques vivres que la mer jetta à bord, & je marchai pluſieurs jours le long du rivage, en remontant vers l'Egypte. Après bien des fatigues, j'entrai dans une contrée, dont la ſeule vue me conſola de toutes mes peines. Une infinité de ruiſſeaux l'arroſoient, & y faiſoient croître un nombre prodigieux de beaux palmiers très-fertiles. Toute la terre étoit couverte de plaines fleuries qui réjouiſſoient en même-tems les yeux & l'odorat. Cet heureux canton n'a d'étendue que trois petites journées de chemin. Quand je les eus faites, j'aimai mieux retourner ſur mes pas que de m'engager de nouveau dans un déſert affreux. En paſſant j'avois vu de loin comme une Ville; j'allai de ce côté-là. C'en étoit une en effet; mais détruite, & ſans un ſeul habitant. Les marques de ce qu'elle avoit été lorſqu'elle fleuriſſoit, m'étonnèrent; on ne trouve nulle part de ſi magnifiques ruïnes. Je choiſis pour mon palais un portique de marbre blanc, qui étoit encore aſſez entier.

Les grandes huées que firent nos matelots empêchèrent d'entendre la ſuite de l'hiſtoire de l'Egyptien ce jour-là. Nous voulûmes avoir notre part de la nouveauté. Ils nous montrèrent dans la mer pluſieurs poiſſons qui reſſembloient parfaitement à des femmes; &

qui, hors de l'eau juſqu'au nombril, ſe tenoient par les mains, & s'avançoient, comme en danſant, vers un rivage où le vent nous portoit. D'abord que nous fûmes aſſez près du rivage pour diſcerner les objets, nous vîmes, à la pointe d'une langue de terre, un homme nud, très-bien fait, que des ſatyres & des ſinges attachoient à un pieu. (*a*)Indignés de cette barbarie nous ſautâmes à terre pour ſecourir ce malheureux, que les monſtres abandonnèrent auſſitôt qu'ils nous apperçurent. Nous lui ôtâmes ſes liens, & nous le conduisîmes promptement au vaiſſeau pour lui donner des habits. Nous jugeâmes à la frayeur qui étoit peinte ſur ſon viſage que nous l'avions tiré de quelque grand péril : comme nous lui témoignions notre étonnement de l'avoir trouvé ainſi expoſé aux inſultes de ces animaux ; je vous dois

---

(*a*) Continuation & ſuite de la traduction du manuſcrit Arabe.

trop, nous répondit-il avec modeſtie, pour ne vous pas faire connoître celui que vous venez de ſecourir avec tant de généroſité.

Aventures de l'homme nud, ou Hiſtoire d'Eliamanzor & de la Princeſſe Sidi.

Je ſuis fils du Sultan Your-Sophi & de la Princeſſe Naïskah, qui règnent dans l'île de Borico. Cette île eſt ſituée dans cette vaſte mer, ſous un ciel pur & tempéré : on y jouit d'un printems continuel ; les arbres y donnent, à la fois, des fleurs, des fruits, & une verdure agréable. Elle eſt habitée par des Colons de différentes nations, attirés par la vertu d'une eau qui rajeunit les vieillards, & rend les forces aux corps les plus épuiſés. Elle eſt environnée d'une infinité d'autres îles, pour la plupart inconnues & inabordables ; celles qui ſont connues ſont gouvernées par des Princes tributaires de Borico : de ce nombre eſt le Royaume de l'île Tranſparente.

Le grand Your-Sophi, aidé des lumieres & des conſeils du Sage Ben-Addir, revenu depuis quelque tems à ſa Cour, avoit lui-même pris ſoin de mon éducation. J'étois né avec une imagination ardente ; & j'atteignois l'âge où les paſſions font naître ce deſir inquiet d'acquérir de nouvelles connoiſſances. L'envie de voyager, pour m'inſtruire, me tourmentoit ſans ceſſe. Une nuit que je m'étois endormi fortement occupé de cette idée, je vis une femme dont l'air noble & majeſtueux étoit rélevé par l'éclat d'une robe d'azur, parſemée de diamans & de rubis ; elle s'approcha de moi, & me dit : *Jeune homme, c'eſt moi qui t'ai inſpiré la paſſion que tu as de voyager ; pars, & hâte-toi d'aller ſecourir la belle Princeſſe de l'île Tranſparente, que le Magi-*

gicien Zanguizaf (a), *mon ennemi, tient enfermée. Tu la reconnoîtras à ſon portrait que je te donne, & au tien qu'elle porte à ſon bras.*

Frappé de cette apparition, je m'éveillai en ſurſaut; les premiers rayons du jour commençoient à paroître: quelle fut ma ſurpriſe de trouver ſous ma main une boëte que j'ouvris avec précipitation! elle renfermoit le portrait d'une beauté raviſſante; je le contemplai long-tems avec une émotion que je n'avois point encore éprouvée. J'attendis avec impatience le moment où je pourrois voir le Sultan. Je le preſſai vivement de me laiſſer partir en lui cachant néanmoins le nouveau motif de mon voyage. Il y conſentit avec peine, à condition que Ben-Addir

---

(*a*) Le devoir d'un Traducteur eſt de rendre, autant qu'il ſe peut, le ſens de ſon original: ainſi d'après la note du manuſcrit Arabe, Zanguizaf ſignifie *Croque-pucelle.*

m'accompagneroit. On équipa par ſes ordres une ſaïque ; je m'arrachai des bras de ma mere, le cœur déchiré de ſes larmes ; je joignis Ben-Addir qui m'attendoit au port ; nous nous embarquâmes, & nous prîmes la route de l'île Tranſparente.

Nous voguions à ſouhait depuis deux jours, lorſque notre vaiſſeau fut jetté, par un coup de vent, ſur une côte inconnue. Son immobilité, le ſpectacle ſurprenant de quantité de tortues que nous vîmes ſur la plage, dont les écailles brilloient comme des diamans, m'excitèrent à deſcendre pour admirer de plus près ces phénomènes ; Ben-Addir voulut s'y oppoſer ; mais ſans l'écouter je ſautai ſur le rivage. A peine y eus-je mis le pied qu'un autre coup de vent contraire remit le vaiſſeau à flot, & l'emporta en pleine mer, malgré les efforts que le Pilote & les Matelots faiſoient pour reprendre terre ; je les perdis bientôt de vue.

Abandonné ſeul dans une île que je croyois inhabitéé, je ne pus me défendre de la frayeur & des triſtes réflexions que ma ſituation m'inſpiroit. Je déplorai amérement mon imprudence. Je ne découvrois en regardant autour de moi qu'une longue chaîne de montagnes qui me paroiſſoient inacceſſibles, & dont l'aſpect ne m'offroit que des images effrayantes, & l'idée du déſeſpoir. J'allois y ſuccomber lorſqu'au ſon d'une voix épouvantable qui me fit trembler, les tortues ſe changèrent en pygmées lumineux, & s'enfuirent tout-à-coup vers une montagne, ſur le ſommet de laquelle je remarquai une autre figure, plus grande, que je crus être un homme.

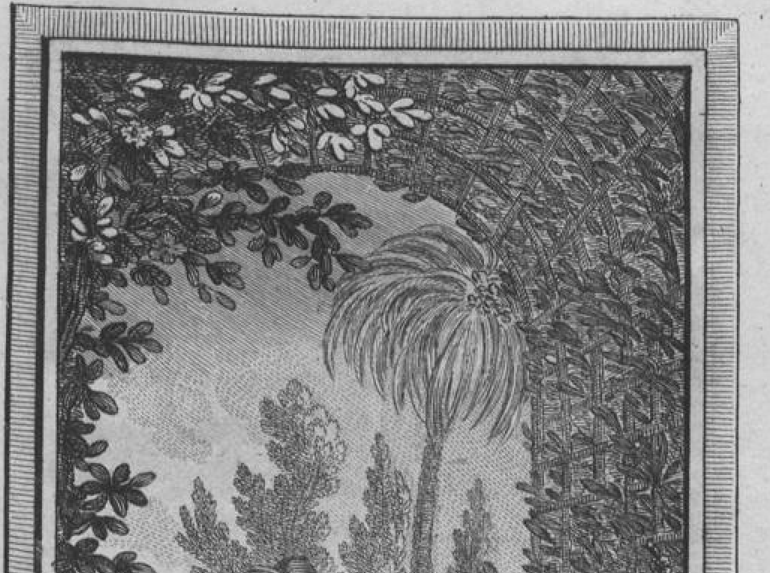
Cette découverte fit renaître mon courage; je courus moi-même vers ce rocher, à la pointe duquel je gravis avec beaucoup de peine & de fatigue. J'apperçus derriere ce rideau de montagnes un palais entouré d'arbres, qui reſſembloit à une lune. Elle avoit un doliman (*a*) roſe, garni de grelots, au ſon deſquels les pygmées danſèrent des quiſquas (*b*). La groſſe femme, en ſe trémouſſant, s'avança vers moi, & me préſenta la main pour m'entraîner dans le ſallon. Je m'échappai de peur d'être obligé de remplir la loi de l'inſcription. Elle me cria d'une voix étouffée de colere : *Inſolent, tes mépris pour la fille de Nerkez & la ſœur de Zanguizaf ne reſteront pas impunis.*

Affligé de mon erreur, & inquiet des menaces de la Magicienne, je cherchois à ſortir du jardin, lorſqu'au détour d'un boſquet de myrthes & de roſiers, j'apperçus ſous un berceau de fleurs une jeune fille endormie, & négligemment couchée ſur un tapis de gazon. Je parcourus d'un œil avide,

---

(*a*) Robe à l'Aſiatique.

(*b*) Danſe comique.



Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

& plein de trouble, les traits, la taille & le corſage des graces. Ses cheveux, dont les boucles d'ébène rouloient ſur un ſein d'albâtre, étoient mêlés de fleurs qu'un ſerin becquetoit, en s'agitant ſur ſon épaule. Mon portrait que je vis attaché à un bras charmant, ſur lequel elle étoit appuyée, me fit jetter un cri de joie qui réveilla cette beauté; elle diſparut auſſi-tôt.

La reſſemblance de l'aimable fugitive avec le portrait que j'avois, le le mien qu'elle portoit à ſon bras, ne me permirent plus de douter qu'elle ne fût la Princeſſe opprimée qu'on m'avoit ordonné de ſecourir. Déſeſpéré de ne pouvoir découvrir ſes traces, le cœur plein de ſon image, je réſolus de la chercher par-tout. Incertain de la route qu'elle avoit priſe, je m'enfonçai dans un bois, vers lequel j'avois vû ſon oiſeau s'envoler. J'apperçus, à travers les branches, des globes de feu qui s'élevoient dans les airs en répandant une fumée qui infectoit. Le ſombre effrayant de la forêt, le vent qui faiſoit courber les arbres en ſoufflant avec furie, l'eau noire & bouillante d'un grand lac ſur le bord duquel je me trouvai bientôt arrêté, me firent friſſonner d'horreur. J'entrevis à la lueur de ces vapeurs enflammées, une tour bâtie dans une petite île au milieu du lac, d'où partoient des ſons de voix touchans & plaintifs, mêlés à des hurlemens & à des ſifflemens horribles.

Pouſſé par le preſſentiment que c'étoit l'affreuſe priſon de ma belle Princeſſe, j'allois m'élancer dans l'eau pour traverſer le lac à la nage, lorſque je découvris une barque cachée dans des roſeaux; je ſautai dedans ſans héſiter. A peine en eus-je touché les rames que je me trouvai tranſporté dans l'île; je n'y rencontrai aucun des monſtres dont j'avois entendu les cris: la porte de la tour s'ouvrit d'elle-même: j'y montai avec une inquiétude ſecrette. Après en avoir parcouru pluſieurs étages, je déſeſpérois d'y trouver celle que je cherchois, lorſque parvenu au ſommet, je vis ! Dieux ! la beauté même enchaînée & baignée de pleurs !

Es-tu quelque bourreau qu'on envoie pour tourmenter la malheureuſe Sidi ?

Non, m'écriai-je, en me jettant à ſes genoux, je viens vous délivrer & vous adorer.

Je détachai les liens qui preſſoient ſes belles mains : ſon ſerin venoit me careſſer comme pour me remercier de la liberté que je rendois à ſa chere maîtreſſe. Ses yeux qu'elle avoit détournés de frayeur, ſe ramenèrent ſur moi pleins de charmes : elle rougit, & n'en fut que plus belle : une vive émotion s'empara de moi : nous nous regardions interdits & troublés, lorſqu'elle fit un cri d'étonnement en reconnoiſſant dans mes traits ceux du portrait qu'elle avoit à ſon bras. Je redoublai ſa ſurpriſe en lui montrant le ſien. Ah ! cher Prince, me dit-elle, vous êtes ce généreux Eliamanzor, dont une femme divine, en vous nommant, m'a remis, cette nuit même, le portrait. J'ignore par quel pouvoir je me ſuis vue tout-à-coup ſous le berceau où vous m'avez trouvé endormie : le même pouvoir m'a forcé de rentrer dans ce ſéjour d'horreur, & je vous quittois à regret. Elle prononça ces mots avec une confuſion charmante. Je pris une de ſes mains que je baiſai, & qu'elle n'eut pas la force de retirer. Fuyons, continua-t-elle, l'infâme Bouzoulah, & le barbare Zanguizaf ; ces deux Magiciens ſe ſont aſſociés pour ſe procurer mutuellement les objets de leurs plaiſirs ; ils m'ont tranſportée dans cette île horrible après m'avoir arrachée des bras de la tendre Pehry-Rokſar, ma mere, en rempliſſant de deuil le cœur du Roi Schah-

Gévaher, mon pere, & la Cour de l'île Tranſparente. Piqué de ma réſiſtance, le cruel Zanguizaf a cru la vaincre par ſes indignes traitemens. Ah! cher Prince, je tremble pour vous s'il faut que l'impudente Bouzoulah vous ait apperçu.

La tendre inquiétude qu'elle me marquoit me la rendit encore plus chere. Je lui racontai par quelles aventures j'avois decouvert ſa priſon. Elle pâlit quand je lui avouai ce qui m'étoit arrivé avec Bouzoulah. Nous nous hâtâmes de deſcendre pour abandonner cette tour funeſte. Mais, ô comble de douleur! la barque qui m'avoit apporté avoit diſparu. Nous vîmes à l'autre bord les deux Magiciens qui inſultèrent à notre déſeſpoir. Au même inſtant nous fûmes environnés d'une vapeur noire & épaiſſe, qui ne se diſſipa que pour nous montrer que nous étions ſur le bord de la mer. L'abominable Bouzoulah, montée ſur un gros ſinge aîlé, fondit ſur la Princeſſe, l'enleva par les cheveux, & la précipita dans l'eau; je vis ſon corps pâle & défiguré ſurnager; je voulus m'élancer dans la mer pour périr avec elle; mais je fus retenu & aſſailli par une troupe de ſatyres & de ſinges qui me dépouillèrent de mes habits. Vous m'avez délivré de leur furie. Hélas, l'infortunée Sidi a été ſeule la victime de la vengeance des deux barbares Magiciens.

Tout l'équipage fut attendri du triſte ſort de cette jeune Princeſſe, & de ſa fin malheureuſe. Nous tâchâmes de calmer le déſeſpoir d'Eliamanzor; ſon récit avoit attiré toute mon attention. Je jugeai par le trajet qu'il avoit fait que nous ne devions pas être éloignés de Borico; un ſeul point m'embarraſſoit: Le fils de Gigim prétend que cette île eſt iſolée au milieu d'une vaſte mer; mais il pouvoit avoir été trompé par d'autres hiſtoriens. Le Prince devoit être mieux inſtruit qu'eux tous; effectivement nous découvrions à chaque inſtant pluſieurs îles que nous évitâmes dans la crainte de rencontrer les écueils qui environnent celles dont le Prince nous avoit parlé. Nous cherchâmes à profiter du vent favorable que nous avions pour gagner plus promptement le but ſi déſiré de nos recherches. Cependant pour diſtraire Eliamanzor de la triſteſſe où il étoit plongé, nous priâmes le jeune Egyptien de reprendre le récit de ſes aventures.

Suite des Aventures du jeune Egyptien, ou Hiſtoire de la Dame aux belles pabouches.

Vous vous rappellez, nous dit-il, qu'après avoir été jetté par un naufrage ſur les côtes d'Afrique, j'avois choiſi pour aſile les ruines d'un portique de marbre blanc; accablé de laſſitude je m'endormis profondément. Je fus bientôt éveillé par le bruit que fit une troupe d'hommes armés, qui vînt fondre ſur moi. Ils m'entraînèrent vers le rivage, & me forcèrent d'entrer dans un navire qui étoit à la rade. Je connus à leurs diſcours que c'étoit des corſaires qui avoient coutume de venir fouiller dans ces ruines pour en emporter ce qu'il y avoit de plus précieux.

Ma jeuneſſe, l'affliction où j'étois,

m'attirèrent l'attention de Melec-Ifriqui, leur chef. « Par le grand Celem-
» Ala (*a*), me dit-il, ſi l'étoile qui
» a préſidé à ta naiſſance t'a mis en-
» tre nos mains, ceſſe de t'en attriſter!
» ta phiſionomie ne m'eſt point incon-
» nue. Je l'ai vue dans le miroir de
» l'avenir, mais la glace s'en eſt ter-
» nie, & je n'ai pû en ſçavoir da-
» vantage ».

Il fit détacher mes liens, & m'obligea de prendre de la nourriture que j'avois refuſée juſqu'alors. Je compris qu'il étoit adonné à l'aſtrologie, & j'augurai, de ſes bons traitemens, que mon eſclavage ſeroit moins rude que je ne me l'étois figuré. Je baiſai le bas de ſa robe; ma reconnoiſſance parut lui faire plaiſir. Nous débarquâmes & l'on porta à terre tout le butin. Il y avoit parmi les eſclaves une jeune fille

---

(*a*) Lumiere de Dieu.

& une femme plus âgée qu'elle, qui étoient dans l'abattement. Melec les choiſit avec moi pour ſa part du butin. Les yeux de la jeune perſonne & les miens ſe rencontrèrent. Une conformité de ſort nous inſpira de la compaſſion l'un pour l'autre.

Arrivé chez Melec je fus chargé du ſoin de ſes jardins. Je vis la jeune eſclave pâlir à notre ſéparation. Je frémis moi-même quand je penſai qu'elle alloit être deſtinée aux plaiſirs de Melec. C'étoit un homme à la fleur de ſon âge, d'une figure mâle, & d'une taille avantageuſe. Il étoit un rival redoutable pour moi, & il pouvoit être un rival aimé : cette crainte me le rendit odieux. J'étois impatient de revoir la belle eſclave. Elle vint ſur le ſoir dans le jardin ſe promener avec ſa compagne & Melec. Sa vue me cauſa une vive émotion ; je me détournai de leur paſſage pour cacher mon trouble ; je les obſervai cependant, & je remarquai, avec ſatisfaction, que la jeune eſclave évitoit de porter ſes regards ſur Melec. Comme elle s'amuſoit à cueillir des fleurs pour s'en faire un bouquet, notre patron m'appella, & me dit : Orcan que ces fleurs ſoient toujours remplacées par d'autres. Je m'inclinai pour marquer que j'y aurois attention. Mon cœur avoit déja prévenu cet ordre en voyant que ma chere eſclave les aimoit. Un coup d'œil qu'elle me jetta à la dérobée, acheva de m'enflammer.

Un jour que j'entrai plutôt qu'à l'ordinaire dans le jardin, j'apperçus, à la porte des bains, deux belles pabouches (*a*) brodées en or ; un doux frémiſſement me ſaiſit en les touchant ; je les baiſai & les remis à leur place ; je ſortis de peur d'être ſurpris. Quel-

---

(*a*) Eſpece de pantoufles que les femmes mettent par deſſus leurs brodequins.

que tems après je revins à mon travail ; l'imagination remplie des deux babouches, & de celle à qui elles appartenoient. La préſence de Melec m'empêchoit de lui faire connoître la violence de la paſſion qu'elle m'avoit inſpirée. L'amour me ſuggéra de compoſer un Selam (*a*). Je deſſinai, dans le parterre ſur la route des bains, deux pabouches avec des amarantes & des jonquilles, pour imiter la couleur & la broderie de celles qui m'avoient charmé. Je mis à côté une roſe & une immortelle pour ſignifier que j'aimerois éternellement la beauté que je déſignois par la roſe. Sur le ſoir ma belle eſclave vint ſeule avec ſa compagne prendre le frais. La ſingularité

(*a*) Bouquet, ou arrangement myſtérieux de fleurs dont on ſe ſert en Afrique & en Aſie pour faire connoître ſa paſſion à l'objet aimé quand on eſt gêné par des ſurveillans.

de mon ſelam la frappa ; elle s'arrêta long-tems à le conſidérer ; elle en comprit le ſens, & y ajouta une fleur d'orange, avec un ſouci : j'entendis par-là qu'elle me donnoit de l'eſpérance, mais qu'elle étoit inquiette de ſçavoir comment nous pourrions recouvrer notre liberté. Tranſporté de joie je mis le lendemain une jacinthe avec une violette pour exprimer la douceur de mon eſclavage en vivant auprès d'elle. Je retrouvai mon bouquet augmenté d'un pavot extrêmement rouge. Je compris par-là qu'elle craignoit la colere d'un rival que je reconnus à la hauteur du pavot pour être Melec lui-même. Je fus fort étonné de voir le jour d'enſuite que le pavot étoit ôté ; j'en conclus que Melec étoit abſent. J'étois dans l'agitation de la joie que cette nouvelle me cauſoit lorſque ma belle maîtreſſe & ſa compagne paſſérent auprès de moi & me firent ſigne de les ſuivre dans le cabinet des bains. « Cher Orcan, me dit-elle, » depuis que je t'ai vu j'en hais davan» tage le fier Melec ; je frémis aux » approches de ſon retour ; profite de » ſon abſence pour tirer de ſes mains » la triſte Samour ».

Non, lâches eſclaves, s'écria Melec en entrant tout-à-coup, les yeux étincelans de colere ; vous ne m'échapperez point. Il tira ſon poignard qu'il plongea dans le ſein de Samour. Cette infortunée tomba baignée dans les flots de ſon ſang. Je voulus me jetter au devant des coups du furieux Melec ; non dit-il, en me repouſſant, ce n'eſt point par le ſang de trois perfides que ma vengeance peut être ſatisfaite. Il ordonna à ſes autres eſclaves, qui étoient accourus à nos cris, de nous lier les pieds & les mains, & nous fit tranſporter, avec le corps ſanglant de Samour, ſur une barque qui fut abandonnée à la merci des flots. Ce barbare vouloit nous faire périr de faim

& de douleur, & nous forcer d'avoir toujours ſous nos yeux la malheureuſe victime de ſa jalouſie. Je pouſſois des gémiſſemens affreux, tandis que ma compagne étoit tranquille; j'étois indigné de la voir ſi peu ſenſible à la cauſe de mon déſeſpoir.

Quand nous eûmes perdu de vue le rivage, elle ſe traîna vers le corps de Samour, & ſuça le ſang qui couloit encore de ſa plaie. O joie ineſpérée! ma chere Samour donna quelques ſignes de vie. Ses beaux yeux ſe rouvrirent à la lumiere & ſe remplirent de larmes en voyant le triſte état où nous étions. Notre compagne lui dit de prendre dans ſa poche un baume, & de l'appliquer ſur ſa bleſſure. La vertu en fut ſi prompte que Samour eut bientôt aſſez de force pour nous ôter nos liens. Nous nous tînmes long-tems ſerrés dans nos bras, en verſant des pleurs d'attendriſſement. La joie que j'eus de la voir rappellée à la vie fut troublée par la ſituation cruelle où nous nous trouvions réduits. Ah ! malheureuſe Samour, m'écriai-je, à quelles horreurs es-tu réſervée ! tu ne m'es rendue que pour te voir périr une ſéconde fois avec plus de barbarie ! féroce Melec, que n'aſſouviſſois-tu ta rage ſur moi ſeul ?

Cher Orcan, me répondit Samour, je mourrai contente avec toi : mais notre généreuſe bienfaitrice ?...... Des larmes qui couloient des yeux de cette femme ſurprenante, nous firent connoître qu'elle étoit touchée de notre inquiétude pour elle. « Mes chers enfans, nous dit-elle, votre deſtinée » a ſans doute été affreuſe, je n'ai pû » en empêcher l'accompliſſement ; il » vous reſte encore des traverſes à eſſuyer, mais elles ne vous ſeront pas » auſſi funeſtes que les premieres. Vos » cœurs reconnoiſſans m'attachent à » vous : comptez ſur le ſecours de la » Ginne des pyramides. A ces mots » elle diſparut »

Lorſque nous vîmes qu'elle nous quittoit, nous nous crûmes perdus ſans reſſource. Un vaiſſeau qui nous découvrit ainſi flottans, nous envoya ſa chaloupe pour nous ſecourir. C'étoit des adorateurs d'Iſſa (*a*) qui alloient commercer en Aſie : ils s'empréſſèrent de nous donner tous les ſoulagemens dont nous avions beſoin. Nous leur aprîmes par quel événement terrible nous nous étions trouvé abandonnés à la merci de la mer, & la guériſon étonnante de Samour. Ils ne doutèrent point de l'admirable propriété du baume qu'ils connoiſſoient, mais ils ne voulurent point croire à la puiſſance protectrice des Génies. Ils furent ſi touchés de nos malheurs, qu'ils nous offrirent de nous remettre à leur retour dans notre patrie. Je ſçus alors que ma chere Samour étoit

---

(*a*) Jéſus - Chriſt.

Egyptienne. Elle me dit, les larmes aux yeux, que ſon frere avoit péri en la défendant contre la violence des Pirates qui l'avoient enlevée. Elle m'apprit que la Ginne que nous venions de perdre, étant accourue à ſon ſecours, les corſaires l'avoient auſſi ſaiſie & emmenée. Elle a eu pour moi, ajouta-t-elle, les ſoins & la tendreſſe d'une mere, en changeant les emportemens du barbare Melec en un amour reſpectueux. A ce nom je friſſonnai en pâliſſant. Samour remarquant mon agitation, reprit tendrement, cette chere conſolatrice me faiſoit ſupporter mon eſclavage par l'eſpérance qu'elle me donnoit que vous ſeriez la cauſe qu'il finiroit bientôt. Hélas ! devois-je m'attendre que ce ſeroit par tant de cruautés ! Mais cher Orcan j'oublie tous mes maux puiſque je ſuis avec toi.

Ces dernieres paroles firent paſſer le calme dans mon ame ; mais il dura peu. Le mouvement que je vis faire au navire m'inquiéta ; je m'apperçus que le Pilote n'étoit pas plus raſſuré que moi ; je remarquai que nous dérivions de beaucoup. Nous fûmes emportés pendant pluſieurs jours par un courant rapide auquel nous ne pûmes réſiſter. Un vent impétueux nous pouſſa avec furie vers la côte enchantée, où l'impudente Nerkèz ſe livroit à ſes infâmes plaiſirs. Vous m'avez tiré de ſes mains, Seigneur, en détruiſant ſes abominables preſtiges, mais la malheureuſe Samour a ſans doute été la proie des bêtes féroces dont elle avoit rempli ſon île !

Ce triſte ſouvenir de ſa perte, rouvrit les plaies du cœur du jeune Egyptien ; les larmes qu'il verſoit firent couler les nôtres ; nous étions occupés à le conſoler lorſque nous fûmes frappés de l'éclat d'un globe de lumiere, d'une grandeur ſurprenante, qui paroiſſoit ſe multiplier dans les eaux dont il étoit environné. Nous raiſonnions beaucoup ſur ce phénomène, ſans pouvoir le comprendre, quand l'Arabe aux belles mouſtaches noires ſe mit à ſourire de notre étonnement. Il nous dit que dans un voyage de long cours, qu'il avoit fait en qualité de matelot, il avoit abordé dans une île ſemblable à celle que nous découvrions, & qu'il ne jureroit pas qu'elle ne fût la même. Son diſcours piqua notre curioſité ; il ne nous fit point languir pour la ſatisfaire.

VOYAGE de l'Arabe aux belles mouſtaches noires à l'île Lumineuſe, ou le monde Tranſparent.

PAR l'épée du grand prophète, nous dit-il, que les divines Houris aux beaux yeux noirs ceſſent d'être vierges, ſi j'ajoute rien à ce que j'ay appris de l'ancien de l'île qui avoit bien deux cens ans paſſés lorſque le vaiſſeau ſur lequel j'étois vint mouiller à ſa rade. Voici ce qu'il me raconta.

Long-tems après que les Génies eurent cedé preſque toute la terre aux enfans d'Adam (*a*), & ſous le règne du Roi Saphiridoun, & de la Princeſſe Irem (charme de délices) Souverains de cette île, le Sage Zohaïr, parent de la Reine, ſe retira dans la *Péninſule argentée*, qui étoit ſous la protection du Génie Yaghuth, & qui n'eſt ſéparée de cette terre que par un petit iſthme. Ce Sage ſe conſoloit dans la tendreſſe de la belle Ménekcké (miracle de lys & de roſes) ſa fille, de la perte de la vertueuſe Azoura, ſon épouſe. Le Génie avoit une affection particuliere pour lui; on dit même

---

(*a*) Alors les Génies ſe retirèrent dans le Ginniſtan.

qu'il fit adopter ſa charmante fille par les Périſes, pour la rendre plus digne du jeune Péri-Yazen, ſon neveu. Mais comme il vouloit lui faire connoître le monde avant que de les unir, il fit conſentir ſon pere à l'envoyer à la Cour d'Irem : *Partez, lui dit-il un jour, chere Ménekcké, & recevez ces eſſences, pour garantir votre cœur du ſouffle impur des vices, & votre beauté de la corruption des alimens groſſiers des hommes. Je vous recommande ſur-tout de vous en ſervir auſſi-tôt que l'aurore viendra faire l'ablution générale de la nature ; votre tein en recevra le même éclat & la même fraîcheur qu'elle communique aux fleurs.*

L'aimable Ménekcké ſe rendit à la Cour de l'île Lumineuſe. Elle y parut comme un nouvel aſtre qui éclipſa bientôt les autres beautés. Tous les yeux ſe réunirent ſur elle ; les femmes en furent ſi chagrines & ſi jalouſes, qu'elles publièrent partout que ſa beauté n'étoit pas naturelle ; elles la firent épier un jour qu'elle faiſoit uſage des dons du Génie ; nous le ſçavions bien, s'écrièrent-elles, qu'il falloit qu'elle employât des preſtiges pour ſe rendre belle !

Cette découverte leur inſpira le deſſein de lui dérober ſon ſecret. Elles gagnèrent une des eſclaves qui la ſervoient. Yaghuth, inſtruit de leur complot, ſubſtitua d'autres eſſences à la place de celles qu'il avoit données à la fille de Zohaïr. L'eſclave profita du ſommeil de ſa maîtreſſe pour les livrer à ſes ennemies. Ces envieuſes, après s'en être lavé le viſage, ne purent fermer l'œil de la nuit, tant elles étoient impatientes de voir le jour, pour jouir de l'humiliation de Ménekcké, & du triomphe qu'elles ſe promettoient ſur elle : Mais, ô déſeſpoir ! les unes avec des yeux éraillés, les joues pendantes, & le front ſillonné de rides ; les autres avec une bouche de travers & un menton qui ſe joignoit à leur nez, cherchèrent plutôt à cacher leurs figures hideuſes. Hélas! s'écrioient-elles douloureuſement, il falloit que la terre fût peuplée de nos ſemblables quand le Prophète ſongea à nous exclure du ſéjour de délices! Elles vinrent ſe jetter, en rampant, aux pieds de Ménekcké pour lui demander grace: la fille du Sage ne comprenoit rien à leur étrange métamorphoſe. Saphiridoun & la Reine en étoient tout ſtupéfaits.

On conſulta ſur ce terrible évènement la grande Pagaly; cette devinereſſe, après avoir placé ſur ſa tête, & ſur celle de ſes compagnes, qui étoient les plus vieilles femmes de l'île, des rubans en forme de cornes, ſe mit à danſer avec elles au ſon du trifa & du rabana (*a*), autour d'un feu de bois de ſandal. Elle traça enſuite, avec une

---

(*a*) Deux inſtrumens particuliers à ces Inſulaires.

baguette, des cercles myſtérieux, & répondit : *Ce n'eſt qu'à la Péninſule argentée que tu verras la fin de tes peines.*

Le Roi, précédé de ſes Orancaies (*a*), & accompagné de la Pagaly, ſe mit en marche pour s'y rendre avec la Reine, la fille de Zokaïr & les femmes défigurées, couvertes de voiles. Ce cortege étoit ſuivi d'une foule de monde que la curioſité ne manqua pas d'attirer. Zohaïr, averti de leur arrivée, accourut embraſſer ſa chere Ménekcké : il conduiſit le Monarque & ſa ſuite au pied du rocher, ſur le ſommet duquel étoit la grotte du Génie, qui reſſembloit à un petit palais à quatre façades, ornées de frontons de lapis & de colonnades de marbre d'un blanc à éblouir. Cette grotte avoit quatre ouvertures, auxquelles répon-

---

(*a*) Gentilshommes, ou principaux Seigneurs.

doient quatre karnas (*a*), qui ſervoient au Génie pour rendre ſes oracles. Au-deſſous étoient ajuſtés pluſieurs tuyaux, avec des embouchures, par le moyen deſquels on communiquoit au Génie les demandes qu'on avoit à lui faire. Le rocher étoit couvert de plantes toujours vertes, & d'arbres ſemblables à des palmiers, d'où découloit ſans ceſſe une gomme argentée qui formoit une lave brillante au pied de la montagne.

La Pagaly, après avoir fait pluſieurs révérences au ſoleil, embouchа un des tuyaux qui étoit placé ſous la grande karna du Midi; elle le fit réſonner avec une force étonnante, en adreſſant cette priere au Génie : « Puiſſant » Yaghuth, nous avons beau attacher » aux bras de nos infortunées com» patriotes, des taliſmans pour les dé-

---

(*a*) Inſtrument long en forme de haut-bois.

9

» livrer de l'affreuſe difformité qui les » déſeſpere ; cet enchantement réſiſte » à leur vertu : tu vois ces ſuppliantes » inconſolables, proſternées les larmes aux yeux, qui implorent ton » ſecours. O Génie bienfaiſant, conçois la douleur & le déſeſpoir de » ces femmes d'avoir perdu ce qu'elles » ont de plus cher au monde !

Un bruit ſemblable au ſon de terreur & de conſternation de la trompette fatale (*a*) annonça cette réponſe du Génie : *Ouvre la bouche ?*

La violence de l'air qui ſortit de la karna, produite par le ſouffle du Génie, renverſa par terre tous ceux qui ſe trouvèrent vis-à-vis, & emporta les voiles des femmes. La honte qu'el-

---

(*a*) Les Muſulmans diſent que ce premier ſon annoncera le jugement dernier ; il ſera ſuivi quarante ans après de celui de mort, & d'un troiſième de réſurrection.

les eurent de ce qu'on voyoit à découvert leur laideur, rendit leur teint plus vif que le corail ; elles ſe cachoient le viſage avec leurs mains : cependant toute l'aſſemblée, à la voix du Génie, ſe trouva la bouche béante. Au même inſtant on vit ſortir de la grande karna une infinité de petits tuyaux, qui, s'allongeant en arcs, furent ſe placer d'eux-mêmes dans les bouches ouvertes. O prodige ! ils y firent couler une liqueur qui rendit tous les corps diaphanes.

Le Monarque, la Reine, Zohaïr & ſa fille, furent ſeuls exempts de la métamorphoſe. Yaghuth s'amuſa quelque-tems de l'allarme qu'elle donna à ceux qui la ſubirent. Ménekcké connut toute la manœuvre des femmes jalouſes de ſa beauté ; elle excuſa leur foibleſſe & leur pardonna. Tous les rubis de l'Orient auroient pâli auprès du viſage de Saphiridoun quand il lut dans les cœurs de ſes ſujets :

il les vit preſque tous en proie à l'ambition, à l'amour propre & à la méchanceté : il fut indigné de découvrir le mérite dans l'oubli, & la vertu opprimée & dans l'indigence : il jura de réparer ſes torts. Ses courtiſans ſe rapetiſſoient & ſerroient les épaules pour empêcher qu'on ne démêlât leur manège, & le véritable motif de leurs flatteries. Les Mancanas (*a*) triomphoient de pouvoir faire de belles & de ſçavantes diſſertations ſur la cauſe des maladies. Le dépit des femmes fut à ſon comble quand elles virent qu'elles ne pourroient plus diſſimuler leur penſée, ni uſer du privilége que leur accorde le livre de gloire (*a*) ; elles en étoient ſi furieuſes qu'elles auroient volontiers

---

(*a*) Médecins.

(*b*) Mahomet leur permet les infidélités, pourvû qu'elles y ſoient entraînées par la force de l'inclination.

déviſagé le Génie. On n'entendoit de tous côtés que des plaintes amères; c'étoit par-tout une confuſion & un déſordre affreux.

La généreuſe Ménekcké conjura le Génie d'avoir pitié de leur déſolation. Yaghuth ne put réſiſter à ſa priere: on vit ſortir des fentes & de la cime du rocher de petits nuages de couleur d'or & d'azur, qui, preſſés par les vents, ſe ramaſſèrent & enveloppèrent bientôt la montagne. Le Génie deſcendit enſuite, porté ſur un autre nuage de feu, ayant à ſes côtés un jeune homme, qui fit rougir la belle fille de Zohaïr, par l'attention avec laquelle il ne ceſſa de la regarder. Tous les ſpectateurs furent agités des mêmes mouvemens qu'éprouvoit le Prophète divin à la vue de l'Ange qui converſoit avec lui (*a*). Yaghuth élevant la

---

(*a*) Mahomet diſoit que la vue de l'Ange Gabriel lui cauſoit les convulſions auxquelles il étoit ſujet.

voix : *Je jure, dit-il, par le ſceptre d'Ormoz, le puiſſant Roi du Ginniſtan, que cette diaphaneïté ne peut être ôtée à moins qu'elle ne paſſe à un autre corps.*

Vous, ma chere fille, ajouta-t-il, en s'adreſſant à Ménekcké, ce monde-ci n'eſt pas digne de vous poſſéder ; à peine y avez-vous paru que l'envie vous a calomniée. Venez avec nous dans le ſéjour de la vertu jouir des hommages qui vous ſont dûs, & de la tendreſſe d'Yazen qui vous préſente la main.

La belle Ménekcké, toute tremblante, abandonna la ſienne au jeune Péri ; elle parut moins inquiette quand elle entendit que le Génie ordonnoit à ſon pere de les ſuivre. Auſſitôt une partie du nuage de feu ſe détacha pour envelopper le Sage & ſa fille. Un tourbillon de vent les emporta au-deſſus du rocher. Les ſpectateurs émerveillés les ſuivoient des yeux, quand une pluie abondante, qui tomba tout-à-coup ſur eux, les obligea de changer d'attitude. Ils ſe ſentirent pénétrer d'une fraîcheur qui les ſurprit encore davantage, en s'appercevant que leur viſage & leurs habits avoient repris leur opacité naturelle.

Pendant que cette pluie merveilleuſe opéroit ces prodiges, Saphiridoun & Irem étoient à l'abri ſous un grand arbre, dont les feuilles étoient devenues à l'inſtant d'une largeur ſurprenante. Ils reconnurent la bienveillance du Génie pour eux, & regrettèrent la belle Ménekcké dont la ſéparation les toucha. Ils ne purent s'empêcher de remarquer que les femmes, en qui la beauté avoit ſuccédé à la laideur, ſe tournoient en tout ſens pour recevoir la pluie, craignant ſans doute qu'il ne reſtât, à leur corps, quelque jour, par où l'on pût les ſurprendre. Elles y demeurèrent ſi longtems expoſées qu'elles ſe ſont rendu tout-à-fait impénétrables.

Un nouveau prodige augmenta bientôt leur étonnement. Ils virent, en rentrant dans l'île, la terre devenir tranſparente ſous leurs pas; ils n'y marchèrent d'abord qu'avec frayeur, mais peu à peu ils s'y accoutumèrent en voyant que les plantes & les arbres continuoient d'y croître comme à l'ordinaire. Depuis ce tems l'île a retenu le nom de *Lumineuſe*. Sa tranſparence offre une infinité de curioſités admirables: on y voit à découvert la formation des métaux, la cauſe des volcans, la circulation des ſources, qui forment les rivieres, & le travail étonnant des animaux qui ſont dans ſes entrailles, qu'on diſtingue auſſi facilement que s'ils étoient renfermés dans un globe de verre.

Le vent contraire, qui ſouffloit nous empêcha de diriger notre route vers cette île ſurprenante. Eliamanzor demanda avec empreſſement, à l'Arabe, quels en étoient les Souverains lorſqu'il y étoit arrivé; mais comme l'ancien ne lui en avoit rien dit, il ne put ſatisfaire le Prince qui en parut fort chagrin. Nous fûmes bientôt diſtraits de nos regrets d'avoir perdu de vue cette île, par un grain (*a*) qui répandit tout-à-coup l'obſcurité ſur notre navire, au moment que nous commencions à jouir des premiers rayons du ſoleil. Nous fûmes aſſaillis d'un déluge d'eau & de grêle qui nous obligea de nous mettre à couvert. Après que cette bouraſque fut paſſée, nous ſortîmes ſur le tillac, d'où, nous fûmes étonnés de voir au-deſſous de nous des nuages ; en regardant plus attentivement, nous nous apperçûmes que nous étions portés ſur une montagne d'eau d'une hauteur prodigieuſe. Nous vîmes tous, avec frayeur, que nôtre vaiſſeau étoit ſur la pente de cette montage, au bas de laquelle s'élevoient

---

(*a*) Gros nuage noir.

en pointe pluſieurs rochers. Nous rentrâmes tous plongés dans la conſternation ; nous nous crûmes à notre derniere heure quand nous ſentîmes notre navire, qui avoit été quelque-tems immobile, faire un mouvement & s'incliner. Nous ne doutâmes plus qu'il n'allât ſe briſer contre ces écueils. La rapidité avec laquelle il deſcendit, le bruit du choc qu'il reçut nous fit tous pâlir. Une maſſe que nous entendîmes tomber ſur notre pont, nous fit imaginer que le rocher ſe détachoit pour nous écraſer. Je ſortis, fort peu raſſuré, pour reconnoître ce qui avoit occaſionné ce fracas. Je vis un homme étendu par terre, que je fûs ſecourir en vrai Muſulman. Je voulus lui aider à ſe relever ; mais à peine l'eus-je touché qu'il lui prit un tremblement par tout le corps : il me crioit de l'épargner. Je vous révélerai tout, ajouta-il, en ſe débattant, ſi vous me promettez la vie ? Je l'aſſurai que je ne lui voulois aucun mal : ne me touchez donc pas me répondit-il, d'un air inquiet. Tout l'équipage attiré par ſes cris, frémit, comme moi, quand il nous apprit que nous étions dans l'*île ſubmergée*, qui n'étoit habitée que par des Magiciens & des Magiciennes, où l'on fabriquoit les vices & les paſſions qui troublent notre monde. Il nous dit que les Magiciens pour en dérober la connoiſſance aux Génies du bon parti, & aux Sages, avoient ſoin de la tenir toujours cachée ſous les eaux. Il faut, continua-t-il, que quelque puiſſance ſurnaturelle l'ait découverte à vos yeux. Il avoit pendant ſon diſcours la vue fixée ſur ma bague ; au moindre geſte que je faiſois il reculoit de frayeur.

Hé bien, lui repartis-je, puiſque tu ne peux pas douter qu'il n'y ait un pouvoir ſupérieur à celui de l'orgueilleux Eblis, que tu adores, reconnois donc la divine Unité, & que Mahomet eſt l'envoyé & le favori de Dieu?

Je ſuis forcé de le ſentir intérieurement, me répondit-il, mais je me garderai bien de l'avouer devant mes camarades, car ils me mettroient en pièces. Je ne ſuis cependant pas trop content d'eux; ils m'ont fait quitter le métier de Zwangi (*a*) que j'exercois dans les Moluques, où je gagnois beaucoup d'argent, pour me faire vivre ici miſérable, & travailler ſans relâche. Je ſuis quelquefois tenté, pour m'en venger, d'embraſſer la bonne voie.

Il n'eſt que celle du Prophète, repris-je vivement! Je lui parlai enſuite avec plus de douceur, pour tâcher de l'attirer à la Loi par excellence, & je ne déſeſpérai pas de venir à bout de cette œuvre agréable au glorieux Viſir

---

(*a*) Sorcier.

du Très-Haut ; je trouvai dans l'aveu que la force de la vérité qui le preſſoit, arracha à ce Kafer (*a*) une nouvelle preuve de la miſſion céleſte de l'Apôtre divin. Je ne pus m'empêcher de prendre quelque confiance en lui, ſur-tout quand il m'avoua ingénuement qu'il avoit une peur terrible de mon anneau. Je ſouris, & je lui promis toute ſûreté pour ſa perſonne, pourvu qu'il nous fît voir les choſes extraordinaires qu'il nous avoit annoncées, & qu'il ne nous cachât rien de ce qui ſe paſſoit dans l'île. Il nous le jura par les mânes de Zerdaſch (*b*), & ſur cette aſſurance j'ordonnai au Pilote de viſiter le navire. Après qu'il nous eut rapporté qu'il n'avoit reçu aucun dommage, nous nous mîmes en route pour parcourir l'île & les rochers qui la compoſent.

(*a*) Impie,

(*b*) Grand Magicien.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

Aventures d'Abdalla dans l'île ſubmergée.

VOTRE monde, nous dit notre guide, avoit été créé pour être toujours bon; mais nous faiſons tant par nos preſtiges & nos maléfices, que nous corrompons la ſource du bien. Pour vous expliquer avec ordre comment nous nous y prenons, il eſt à propos que vous ſçachiez que les ames ſont faites par les Péris & les Périſes, mais qu'elles ſont d'une matiere ſi déliée qu'elles leur échappent des mains à l'inſtant mêmes qu'elles ſont formées. Ces ames errent dans les airs juſqu'à que par la force de l'attraction elles s'uniſſent au corps qu'elles doivent animer, ce qui s'opère par la premiere aſpiration ou ouverture de bouche que fait l'enfant qui vient de naître, qui gobe ainſi l'ame qui lui eſt propre.

Les Puiſſances de cette île ont des légions de Génies répandues dans les airs, qui ſont à l'affut de ces ames errantes. Ces eſpions ont à la main des taliſmans, en forme d'éventails, qui ſont impregnés d'un poiſon ſubtil de défauts, de vices & de paſſions, préparé dans les laboratoires qui ſont ſur ces différens rochers, que je vous ferai connoître à meſure que nous paſſerons auprès.

Nos émiſſaires tiennent toujours leurs taliſmans tendus comme des filets; les ames en voltigeant ça & là pour chercher les corps qui les attendent, ne peuvent éviter de tomber dans nos pièges qui ſont imperceptibles. Elles emportent, en les touchant, une teinte du mal, qui devient plus forte par la fermentation qui s'en fait après qu'elles ſont réunies aux corps qui leur ſont tombés en partage.

Nous n'avons cependant aucune priſe ſur les ames qui ſont créées par les Génies d'un ordre ſupérieur. Du plus loin que nos gens les apperçoivent, on les voit ſe tapir, en pâliſſant, derriere quelque nuage, juſqu'à ce qu'elles ſoient paſſées. Elles ſont paîtries d'humanité, de juſtice, de douceur, & d'autres vertus qui ſont notre effroi. Nous cherchons néanmoins, autant qu'il eſt en nous, à nuire à leur eſpece, en occupant leurs auteurs à détruire le mal que nous faiſons, afin qu'ils n'aient pas le tems de les rendre plus communes; c'eſt ce qui fait qu'elles ſont aſſez rares aujourd'hui.

Le poiſon que nos taliſmans communiquent aux autres ames, n'eſt pas toujours détruit par l'antidote, nommé éducation, que les Péris & les Périſes lui oppoſent. Souvent ce n'eſt qu'un palliatif, ou plutôt, un maſque ſous lequel les effets de nos maléfices ſont déguiſés, & n'en ſont que plus dangereux. Ce ſpécifique fait beaucoup d'hypocrites, & guérit peu de vicieux, ſur-tout quand le mal eſt invétéré.

Nous donnons différens degrés de force à nos compoſitions, ſuivant la violence des paſſions que nous voulons leur inſpirer. Par exemple, lorſque ma curioſité m'a attiré ſur le bord du rocher, d'où je ſuis tombé ſur votre vaiſſeau, je travaillois à compoſer des taliſmans, dans leſquels il entroit de la dureté, de l'orgueil, de l'injuſtice; j'en avois doublé la doſe parce que je prévoyois que les ames de quelques Deſters Eminis (*a*) en devoient être impregnées. Remarquez que chaque rocher eſt de la même matiere des taliſmans qui s'y fabriquent; auſſi mon laboratoire s'appelle-t-il *le rocher d'acier.*

Celui qui eſt à côté, & qui vous rend la vue louche, eſt la manufac-

---

(*a*) Exacteurs.

ture de l'hypocriſie & des autres vices qui ont une marche équivoque ; vous le diſcernez à peine quoiqu'il ſoit double, & que vous en ſoyez fort proche, parce qu'il eſt toujours enveloppé d'une vapeur doucereuſe, qui rend de même les ames qui touchent ſes taliſmans.

Ne vous approchez pas de trop près de ces deux autres rochers, dont l'un eſt couvert de pampre qui ſerpente autour comme du lierre, & l'autre qui eſt de carton chargé d'hiéroglyphes, & ſurmonté de petits cubes, marqués de points myſtérieux. Vous me puniriez, peut-être, de ne vous avoir pas avertis de la fureur pour le jeu & pour le vin qu'ils communiquent à ceux qui les touchent ; nos taliſmans ſont imbibés du jus du fruit que vous voyez noircir autour du premier ; & les figures de l'autre s'y attachent d'elles-mêmes. Les ames qui viennent ſe frotter auprès emportent le germe de ces deux paſſions, qui ſont le fléau de la raiſon, du repos, de la fortune, & ſouvent des mœurs.

Je ne dois pas oublier de vous dire que ces deux rochers ont autrefois ſouffert de violentes ſecouſſes par le pouvoir de leur plus grand ennemi (*a*) qui cherchoit à les détruire. Mais heureuſement que leurs Génies tutélaires ſont accourus d'Europe aſſez à tems pour les ſoutenir, & les remettre dans leur aſſiette. C'eſt depuis cette époque que les ames de ſes ſectateurs n'en effleurent que légérement les taliſmans; néanmoins nous cherchons toujours à leur faire donner quelque entorſe à une loi ſi contraire à nos vues, & nous ne réuſſiſſons pas mal aujourd'hui à leur inſpirer le goût du jeu & de l'ivrognerie.

Ce groupe de deux petits rochers, dont l'un vous éblouit par ſon clin-

---

(*a*) Il déſigne ſans doute Mahomet.

quant, & l'autre s'évapore en fumée, eſt la fabrique des taliſmans deſtinés aux ames de ces êtres merveilleux, qui reſſemblent à la matiere brillante du premier. La fumée du ſecond eſt pour les ames de ceux qui courent après la chimere de l'immortalité, qui leur échappera toujours puiſque votre monde doit finir.

La flèche qui termine le rocher qui eſt derriere les deux que je viens de vous montrer, vous annonce qu'on y forge des taliſmans qui ont la même forme : nos émiſſaires en tiennent toujours la pointe baiſſée pour piquer les ames qu'ils peuvent attraper. Ces piqures laiſſent un venin de jalouſie, de triſteſſe, de déſeſpoir & d'inclination pour la débauche (car nous ne nous mêlons pas des amours honnêtes). On y compoſe encore les différentes teintes de ces paſſions, ſuivant les climats auxquels nous les deſtinons, & les effets que nous voulons qu'elles y produiſent. Ainſi, dans le Kaledic (*a*), l'amour eſt ſans pudeur & ſans délicateſſe. En Aſie, c'eſt un tyran ou plutôt un geolier. En Afrique, c'eſt un monſtre & un barbare. Dans le Nord de l'Europe, il eſt dur & brutal. Au Midi, ombrageux, cruel & langoureux. Mais dans un certain Continent, il eſt ſémillant & léger comme un papillon qui careſſe une roſe, & n'a pas plus de conſtance que cet inſecte.

Nous aurions encore une infinité d'autres rochers à parcourir, mais tenons-nous-en à celui au pied duquel nous ſommes; il vous plaira ſans doute par la beauté & la variété de ſes couleurs qui changent à chaque inſtant. On le nomme le *rocher de nuages*, parce qu'il en eſt compoſé de même que les taliſmans qui s'y fabriquent, & l'eſ-

---

(*a*) L'Amérique.

calier qui s'élève autour, en ſpirale, par le moyen duquel nous n'avons qu'à monter à ſon ſommet.

Par les voyages du grand Prophète dans les cinq cent quarante eſpaces (*a*), vous mocquez-vous de nous, interrompis-je avec vivacité, de nous propoſer cette folie, à nous qui ſommes des corps & des corps très-péſans?

Vous en ſerez fâchés, reprit notre guide; je vous aſſure qu'il n'y a aucun architecte dans votre monde capable de bâtir des dégrés auſſi ſolides que ceux que vous voyez. C'eſt à la pointe de ce rocher, dans une boule qui lui ſert de girouette, que ſe réunit le chef-d'œuvre de notre art dans la compoſition des taliſmans qui doivent décider du caractere d'une jolie femme (*b*). Comme il nous avoit

---

(*a*) Viſion de l'Alcoran.

(*b*) Le manuſcrit Arabe porte, *d'une fem-*

paru de bonne foi juſqu'alors, nous nous haſardâmes de monter. Nous reconnûmes qu'il ne nous avoit point trompés ſur la ſolidité des marches ; nos pieds n'y laiſſoient aucune empreinte. Nous gagnâmes le globe qui étoit tranſparent, autour duquel régnoit une gallerie où nous nous rangeâmes avec notre conducteur, qui nous fit remarquer le procédé qui s'obſervoit dans la compoſition des taliſmans de nuages. Nous vîmes pluſieurs Magiciennes raſſemblées autour d'un baſſin de criſtal, dans lequel l'une d'elles verſoit une liqueur qui rouloit comme le mercure. Notre guide nous apprit que cette liqueur s'appelloit *eſprit d'inconſtance*, & que c'étoit la baze du caractere ; une autre Magicienne tâchoit de le fixer *par un précipitant d'in-*

---

me admirable ; on a cru devoir y ſubſiſter l'épithète de *jolie*.

dolence,

dolence, en l'amalgamant avec un ſel de coquetterie, de médiſance & de légéreté. Nous entendîmes diſtinctement qu'une des Magiciennes diſoit à ſa voiſine, ma ſœur, ſi nous y mettions une doſe d'amour-propre, & de goût pour la parure & les plaiſirs ? J'y conſens, répondit-elle, à condition que nous y ajouterons un extrait de diſſimulation, de caprices & de vapeurs ; de commande s'entend, reprit l'autre ? Oui. A merveilles, repliqua la voiſine en ſouriant. A propos, continua celle-ci, nous oublions de ſaupoudrer le tout de quelque grain de demangeaiſon de parler ?

Après que les différens ingrédiens furent mêlés dans le baſſin, il en ſortit de légeres évaporations nuancées comme l'arc-en-ciel. Ce ſont-là, nous dit notre homme, les taliſmans qui s'en vont à la chaſſe des ames des jolies femmes. Vous ne devez plus être étonnés que les beautés ſoient ſi changeantes & ſi capricieuſes, puiſque vous en avez ſous vos yeux la véritable cauſe.

L'attention que nous donnions à ce qui ſe paſſoit dans le globe magique nous avoit empêché de remarquer une terraſſe magnifique en jardin qui étoit de plein pied à la gallerie où nous étions; notre guide n'eut pas de peine à nous engager, par la beauté du lieu, à nous y promener. Nous découvrîmes de-là un palais ſuperbe, avec une colonnade d'un beau marbre jaſpé, dont les chapiteaux étoient ornés de perles groſſes comme des œufs. J'allois queſtionner notre conducteur, lorſque je ſentis la terraſſe s'abaiſſer ſous mes pieds. Nous nous trouvâmes de niveau avec une grande cour, dont le pavé étoit de nacre. Je ſoupçonnai de la trahiſon; un regard terrible que je lancai ſur notre guide le fit pâlir. Par le ſabre redoutable de Rocaïl (*a*),

---

(*a*) Son éclat ſeul tue les Magiciens.

lui dis-je, je te punirai de ta perfidie! Au mouvement que je fis pour le prendre à la gorge, il ſe jetta à mes pieds, en me criant miſéricorde. Il me confeſſa que c'étoit par ordre de ſa Reine qu'il nous avoit attirés ſur la terraſſe. Je me reſſouvins, mais trop tard, qu'il faut ſe méfier de tout inconnu. Et qui eſt ta Reine, lui demandai-je avec colere? C'eſt, me répondit-il, d'une voix tremblante & les yeux égarés, (il évitoit de ſe mettre à portée de moi, en regardant mon anneau) la puiſſante Nerkèz, qui regne ici avec ſes deux enfans Zanguizaf & Bouzoulah. Je devins furieux quand j'entendis ces noms. Je le ſaiſis rudement par le bras, j'allois me venger de lui, lorſqu'il me fit remarquer notre navire ſuſpendu à la girouette du rocher que nous venions de quitter. Ah! traître, m'écriai-je, nous ſommes perdus! tu es la cauſe de notre imprudence? Il me conjura, les larmes aux yeux, de lui pardonner une ſupercherie qu'on l'avoit contraint de nous faire. Je frémis quand il me dit que Nerkèz lui avoit ordonné de nous précipiter tous du haut de la gallerie, mais que mon humanité pour lui l'avoit détourné d'exécuter cet ordre. Je vis par-là combien on court de dangers en la compagnie des méchans. Cependant je fus un peu radouci en trouvant un Magicien reconnoiſſant. Depuis votre arrivée, ajouta-t-il, nos Souverains ſont dans une conſternation qui ne peut s'exprimer; la Reine que vous avez obligé d'abandonner ſon île favorite, court par-tout, éplorée, les cheveux épars, & s'agite comme une forcenée. J'allois tirer de plus grands éclairciſſemens de cet impie, lorſque nous fûmes entourés par une troupe de jeunes filles, couronnées de fleurs, & vêtues de robes légeres, qui ne laiſſoient rien perdre de leurs charmes. Eliamanzor & mes compagnons coururent après ces Nymphes, qui rentrèrent, en folâtrant, dans le palais. Indigné du piège que l'abominable Nerkèz leur avoit tendu, je les ſuivis & j'entrai avec précipitation dans une ſalle, où je vis ces malheureux changés en ſinges, dont les gentilleſſes amuſoient cette Cour infernale. Ah! puiſſante Gorec, m'écriai-je avec amertume, ſouffriras-tu!.....

Je n'eus pas le tems d'achever; on vit paroître tout-à-coup une femme dont l'habillement étoit ſimple mais noble. Nerkèz, Zanguizaf, Bouzoulah & leurs courtiſans, parmi leſquels je reconnus la petite femme louche, le viſage allongé, demeurèrent pétrifiés de cette apparition. L'inconnue jetta, au milieu de la ſalle, des paſtilles, que les Nymphes & les ſinges ramaſſèrent & mangèrent avec avidité. Nerkèz fit un cri de douleur en m'appercevant; je la vis prête à ſe jetter à mes genoux pour me demander grace.

L'inconnue joua d'un petit inſtrument au ſon duquel les Magiciens ſe mirent à danſer : à chaque ſaut qu'ils faiſoient je les voyois ſenſiblement diminuer. Ils devinrent bientôt de petites figures contrefaites & ratatinées, qui coururent ſe placer d'elles-mêmes ſur la cheminée (*a*). J'aurois ri des grimaces qu'elles faiſoient, ſans la ſcène intéreſſante qui attira mes regards d'un autre côté. Je vis mes compagnons qui avoient repris leur figure naturelle. Eliamanzor & Orcan étoient aux genoux de deux Nymphes, & s'écrioient, ah Sidi ! ah Samour ! Je courus dans leurs bras verſer avec eux des larmes d'attendriſſement. Ces chers amis ne pouvoient ſe laſſer de me montrer leurs belles maîtreſſes. Notre libératrice ſe

---

(*a*) C'eſt ſans doute en mémoire de cet évènement qu'on a vu les cheminées chargées de pareilles figures.

transforma en ſerin & s'envola vers le rocher, au ſommet duquel notre vaiſſeau demeuroit toujours attaché.

Les Magiciennes enchantées ne pouvant ſe venger ſur nous à cauſe de la petiteſſe de leur ſtature, ſe battirent entr'elles, en criant : *Perſide Gorec, ton triomphe ſera de peu de durée!* Elles ſe pouſſèrent ſi rudement qu'elles tombèrent ſur le pavé qui étoit de marbre, & furent réduites en poudre. Au même inſtant nous entendîmes notre vaiſſeau tomber avec fracas; nous le crûmes briſé en mille pièces. Les grains de pouſſiere des débris des petites figures ſe changèrent en vers luiſans qui formoient un contraſte ſingulier avec les carreaux de marbre noir, ſur leſquels ils ſe placèrent par préférence aux carreaux blancs.

Nous fûmes au comble de la joie quand nous vîmes notre vaiſſeau, qui étoit entier, venir de lui-même juſques ſous les fenêtres du palais. Nous

nous hâtâmes d'y monter avec nos nouvelles compagnes, parce que la cour étoit déja toute inondée, & que l'eau étoit preſque à fleur des croiſées; peu à peu nous ſentîmes notre vaiſſeau s'élever, & nous nous retrouvâmes au même niveau que la mer. L'île que nous quittions fut en un inſtant ſubmergée, de maniere qu'il nous auroit été impoſſible de la retrouver quoique nous duſſions être encore au-deſſus de ſes rochers. Je fis le ſouhait ſincere pour le bien de l'humanité, que ces ſources impures des vices, fuſſent à jamais détruites comme les Magiciens que nous avions vû s'anéantir.

Les ciel ſembloit, par ſa beauté, nous faire oublier les frayeurs mortelles que nous venions déprouver: le vent, d'accord avec lui, pouſſoit légérement notre vaiſſeau. Nous allions toujours vers l'Orient, en nous écartant fort peu de la ligne. L'étrange aventure qui nous étoit arrivée dans l'île ſubmergée nous faiſoit deſirer de ſçavoir celles qui nous y avoient procuré la rencontre de nos belles compagnes. Eliamanzor & Orcan étoient dans un ſaiſiſſement ſtupide & les dévoroient de leurs yeux. L'aimable Princeſſe de l'île Tranſparente prit la parole & nous dit :

L'infâme Bouzoulah après avoir abuſé de la confiance de mes parens qui ſe repoſoient ſur elle du ſoin de mon éducation, avoit formé le déteſtable projet de me corrompre : Ce monſtre, que le Roi Schach-Gévaher avoit réfugié à ſa Cour comme une Princeſſe opprimée, cachoit, ſous le maſque de la vertu, la turpitude & la ſcélérateſſe. Elle me deſtinoit, comme je l'ai vu depuis, aux inſolens plaiſirs de l'odieux Zanguizaf. Une nuit que je me croyois ſeule, je fus ſaiſie par ces deux complices du crime; les cris perçans que je jettai mirent tout le palais en allarme. Ces perfides Magiciens, craignant le juſte reſſentiment du Roi, m'enlevèrent, & me tranſportèrent dans l'île qui étoit à leur pouvoir, & ſans un ſerin ſurprenant, qui vint me careſſer lorſque je revins de mon évanouiſſement, j'aurois peut-être ſuccombé aux violences de l'impudent Zanguizaf. Ce petit animal, avec ſes ongles & ſon bec, lui déchiroit les yeux & le viſage, & l'obligeoit de fuir par la douleur qu'il y reſſentoit; pour m'en punir il me confina dans l'affreuſe priſon d'où mon cher Prince ne m'a tiré que pour me voir précipiter dans les flots par l'impitoyable Bouzoulah. Je perdis toute connoiſſance, & je ne la recouvrai que quand je fus dans la barque de deux pêcheurs qui m'avoient ſauvée. Je tremblai quand je me vis au pouvoir de deux hommes. Ces bonnes gens remarquant mon inquiétude, me dirent que leur Reine m'attendoit avec impatience, & qu'elle étoit même ſur le rivage avec ſa Cour, parce que je devois lui rendre un ſervice d'où dépendoit le bonheur de ſes jours. Par le grand Bathala-may-Capal (*a*), ajoutèrent-ils, vous êtes ſans doute celle que nous cherchons depuis longtems, par ſes ordres, pour lui expliquer la derniere volonté de ſon pere. Je ne comprenois rien aux diſcours de ces pêcheurs. Je m'apperçus qu'ils avoient le regard de travers. Ils me mirent à terre, à quelque diſtance d'une foule de monde qui s'avança vers moi en pouſſant des cris de joie. La Reine m'accueillit avec beaucoup de douceur; elle me fit mettre à côté d'elle dans ſon palanquin. Ses careſſes me raſſurèrent beaucoup; mais qu'elle me les a fait payer cher depuis. C'eſt cette même petite femme louche que vous avez vue dans l'île

---

(*a*) Divinité de ce peuple.

ſubmergée. Son hiſtoire vous fera connoître les motifs de ſes attentions pour moi.

Hiſtoire de Louchine & des trois Princes boſſus.

TOUTES vérités ne ſont pas bonnes à dire. L'amour-propre veut bien qu'on lui faſſe appercevoir les défauts des autres mais non pas les ſiens. La Princeſſe Louchine, fille du redoutable Tibalang (*a*), quoiqu'elle ne manquât pas d'ailleurs d'agrémens, avoit le défaut de loucher; cela lui étoit venu de ce qu'elle avoit été obligée de regarder de côté pour ſoutenir la préſence de ſon pere, qui faiſoit fuir tous les enfans de l'île, par la

---

(*a*) Signifie fantôme.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

frayeur que ſa vue leur inſpiroit; auſſi ſa fille ne l'aimoit-elle gueres. Elle étoit vaine, orgueilleuſe, avare, vindicative, & aimant la flatterie. Tous ſes courtiſans, pour lui plaire, avoient d'abord louché comme elle; mais ils furent punis de leur adulation en reſtant depuis avec le regard de travers. Le peuple, qui eſt le ſinge des Grands, voulut les copier, & eut le même ſort qu'eux; de ſorte que tout le monde louchoit à la Cour & à la Ville.

L'ombre de Tibalang irrité de ce que ſa fille lui avoit fait des obſeques peu dignes de ſon rang, quoiqu'il lui eût laiſſé, en mourant, des tréſors immenſes, étoit revenu prononcer contre elle cette terrible ſentence qui fut entendue de toute l'île: *Que l'ingrate Louchine meure, ſi dans un mois il ne ſe rencontre pas à ſa Cour trois Princes qui aient le même défaut, & une femme ſubmergée qui lui diſe la vérité.*

Ces paroles funeſtes portèrent la

conſternation dans le cœur de Louchine. Le terme fatal approchoit ſans qu'elle eût aucune eſpérance d'éviter la cruelle ſentence de ſon pere. Elle envoyoit de tous côtés des vaiſſeaux à la quête des Princes, elle recommandoit aux pêcheurs de ſecourir tous ceux qui auroient fait naufrage & ſur-tout les femmes qu'ils verroient ſurnager. Mais ſes recherches étoient ſans ſuccès. Elle avoit beau offrir des ſacrifices au vieil arbre ſacré (*a*) pour appaiſer l'ombre de ſon pere, on la voyoit toujours voltiger ſur ſa cime, ſous une forme giganteſque, ayant le corps peint, de longs cheveux, de petits pieds, & de larges aîles étendues; les cris aigus qu'elle pouſſoit marquoient combien elle étoit courroucée contre ſa fille.

(*a*) Les Talages dans les Philippines ont la même ſuperſtition.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

Louchine, déſeſpérée, pâle & tremblante, n'avoit plus que deux jours de répi, lorſqu'on lui vint annoncer l'arrivée de trois Princes, Mirloulouk, Chinchim & Gibolaof. Ces rivaux, attirés par les richeſſes de Louchine, venoient ſe diſputer ſa main. Cette Princeſſe fut d'une joie inconcevable quand elle apprit cette nouvelle; cependant elle fut attriſtée quand elle fit réflexion qu'il manquoit encore la femme de vérité. S'imaginant que ſes gens ne la cherchoient pas avec ſoin, elle ſe rendit elle-même ſur le rivage pour épier ſi elle ne la verroit pas ſurnager. Les Princes l'avoient ſuivie, ils étoient obligés, pour la voir, de ſe tenir toujours à ſa gauche, parce qu'eux-mêmes louchoient à droite; de-là vient la coutume de regarder cette place comme la plus honorable (*a*).

(*a*) En Orient la gauche eſt la place d'honneur.

Ces rivaux avoient chacun une boſſe ſur l'épaule droite, de maniere que Louchine & ſes courtiſans, dont les regards ſe dirigeoient toujours dans un ſens contraire, ne pouvoient s'en appercevoir. Les Princes ne ſe ſoupçonnoient pas cette difformité perſonnelle, quoique chacun d'eux la remarquât très-bien dans ſon rival; auſſi diſoient-ils en eux-mêmes, par Mahomet! ce petit boſſu là ne l'emportera pas ſur moi. Ils rioient ſous cape, en ſe moquant les uns des autres.

Louchine ſe mettoit l'eſprit à la torture pour découvrir leur défaut commun. Comme elle n'en voyoit point dans leur extérieur, elle s'attacha à étudier leurs inclinations, mais elles étoient tout-à-fait différentes. Elle s'étoit apperçue, dès le ſoir même de leur arrivée, parce qu'ils ne ſe contraignoient point, que Mirloulouk étoit adonné au jeu, Chinchim aux femmes, & Gibolaof au vin. Déja elle déſeſpéroit d'échapper à la loi funeſte; le tems preſſoit, il ne lui reſtoit plus qu'un ſeul jour; mon arrivée ſembla adoucir la détreſſe où elle étoit, elle m'en apprit en chemin la cauſe. Lorſque nous fûmes dans ſon Palais: *Aimable inconnue, me dit-elle, dites-moi naturellement quels ſont mes défauts & ceux des trois Princes que vous voyez? je vous accorderai tout ce que vous me demanderez.*

La candeur apparente avec laquelle elle me faiſoit cette queſtion, l'eſpoir qu'elle me rendroit aux chers auteurs de mes jours, me firent répondre ingénument: *Princeſſe, vous louchez d'une maniere oppoſée à celle de ces trois Princes qui ſont boſſus, &.....*

Inſolente, interrompit-elle bruſquement, les yeux allumés de dépit, je te pardonnerois ſi tu ne m'avois reproché que les défauts de mon ame! mais attaquer ma beauté! orgueilleuſe, je te ferai repentir de ton indiſcrétion !

A l'inſtant même je ſentis le plancher fondre ſous moi pour me faire tomber dans un ſouterrain rempli d'eau. La vindicative Louchine me ſaiſit par les pieds, & m'entraîna dans le Palais de l'île ſubmergée, où je fus fort étonnée de me trouver à ſec, quoique nous fuſſions ſous les eaux. L'implacable Magicienne ne borna pas là ſa vengeance; elle me condamna à avouer qu'elle étoit une beauté parfaite, & à être continuellement occupée à la parer. Que de caprices ! que d'injures pour un cheveu dérangé ou une aigrette qui n'étoit pas à ſa place ! elle en étoit d'une mauſſaderie & d'une colere incroyables. Mais pour avoir plus de prétextes de me gronder, elle m'avoit privée de la mémoire, de ſorte que j'oubliois d'un inſtant à l'autre ce qu'elle m'avoit commandé, & quand elle me demandoit ſi je la trouvois belle, je lui répondois non; elle ſe jettoit alors comme une furie ſur moi & me maltraitoit. Un jour que j'étois en butte à ſes coups, je vis les autres Magiciennes accourir toutes échevelées, pouſſant des hurlemens affreux; je crus qu'elles alloient me mettre en piéces. J'étois toute tremblante de la frayeur qu'elles me causèrent. Une lumiere extraordinaire pénétra tout-à-coup dans notre demeure; les eaux s'étoient retirées en montages à l'entour des rochers qui la défendoient. Les Magiciennes redoublérent leurs cris. Elles conſultèrent leurs livres, & firent des conjurations effroyables; elles ſe déſeſpéroient de ne pas pouvoir ouvrir le réſervoir des tempêtes, ni percer les outres qui renferment les vents. C'étoit ſans doute pour les déchaîner contre vous; car j'entendois Nerkèz & Louchine s'écrier, où fuir? C'eſt le redoutable Abdalla. Zanguizaf s'offrit au même inſtant à ma vue, en me lançant un regard ſiniſtre & terrible, qui me glaça d'effroi. Les yeux lui ſortoient de la têtê, allumés de rage; il me déchargea un ſi furieux coup d'une maſſue, entortillée de ſerpens, que je me crus morte; je tombai toute étourdie du coup, & j'eus beaucoup de peine à me relever. Le ſouvenir de ces aventures effrayantes s'eſt retracé nettement à ma mémoire après que j'eus mangé des paſtilles qu'une inconnue nous a apportées.

Samour, en paſſant ſes beaux bras autour du col d'Orcan, lui dit: Ce ſont ſans doute ces paſtilles qui me rempliſſent auſſi l'imagination d'ours, de tigres, & des autres bêtes féroces qui me pourſuivirent quand nous fûmes ſi cruellement ſéparés, & que je croyois t'avoir perdu pour jamais, ajouta-t-elle en eſſuyant ſes larmes; il me ſembe que je les vois encore; j'en fus ſi épouvantée que je me réfugiai, à demi-morte, dans une fente de rocher, où j'eus grand'peine à entrer. Un pan de ma robe, preſſé & reſté en dehors, fut déchiré par un ours furieux; heureuſement que je fis réſiſtance, en me cramponnant au rocher, & que l'entrée en étoit étroite, car je n'aurois point échappé à ſa dent meurtriere.

En m'avançant, à la foible lueur qui pénétroit dans cette caverne, je heurtai quelque choſe qui ſe leva en faiſant un bond, & me jetta à la renverſe. Une ſueur froide me glaça tous les membres; ma peur fut bien plus grande encore quand je me ſentis lécher les mains. Je ne pouvois, ni crier, ni remuer tant j'étois ſaiſie: cependant lorſque je vis qu'on ne me faiſoit point de mal, je repris courage, & j'eus la force de me traîner juſqu'à l'entrée de la caverne; j'y fus ſuivie par l'objet de ma frayeur, que je reconnus pour une chèvre, à qui

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

cet antre ſervoit d'aſile comme à moi. Je lui paſſai la main ſur le dos, elle ſe laiſſa flatter ; j'entendois qu'elle ſe plaignoit douloureuſement ; je m'apperçus qu'elle avoit de la peine à s'appuyer ſur une de ſes pattes qui étoit enflée. Je l'examinai & j'en tirai une groſſe épine qui y étoit entrée fort avant. Cette pauvre bête ſoulagée ſe mit à me careſſer davantage que la premiere fois. Elle ſouffroit patiemment que je tiraſſe ſon lait, qui m'a ſervi de nourriture pendant deux ans, que j'ai été contrainte de reſter dans ma priſon. Ma nourrice n'oſoit ſortir que la nuit pour aller chercher ſa ſubſiſtance ; elle venoit à ſon retour ſe mettre d'elle-même devant moi, comme pour me dire de prendre la mienne. Chaque fois qu'elle me quittoit je tremblois de peur de ne la plus revoir.

Une nuit que je ne la vis point revenir, je me mis à la pleurer amérement. Je ne doutai pas que ma pauvre chèvre n'eût été la proie des animaux voraces ; j'étois vivement affligée de ſa perte lorſqu'une grande lueur ſe répandit juſqu'au fond de ma retraite. Comme je n'entendois plus les hurlemens des monſtres qui infeſtoient l'île, je me haſardai de ſortir de ma caverne. Je vis une partie de l'île en feu, & au-deſſus de ma tête, un gros nuage obſcur, d'où ſe détacha une femme qui m'emporta avec une rapidité étonnante, par les airs, au-deſſus de la mer, où elle ſe laiſſa tomber avec moi, pour me confiner dans cette priſon humide; je ſçus alors que j'étois au pouvóir de Nerkèz, qui me donna pour tâche celle de repomper les vents dans des outres d'une grandeur énorme, dont un ſeul lâché eût ſuffi pour déraciner des forêts entieres.

Nous apprîmes à nos charmantes compagnes comment les enchantemens de Nerkèz avoient été détruits

& ce qu'elles ignoroient de notre étrange aventure dans l'île ſubmergée, nous fûmes interrompus par les cris de joie de la Princeſſe d'avoir retrouvé ſon ſerin qui vint tout effarouché ſe réfugier ſur ſa main : Il étoit ſuivi par une bande de Tavons (*a*) qui s'abattit ſur nos cordages. La nuit qui commençoit à être obſcure, nous fit remarquer qu'ils avoient tous le bout du bec éclatant & lumineux. Nous voulûmes eſſayer d'en attrapper quelques-uns, mais ils s'envolèrent en dépoſant ſur nos voiles & ſur nos cordages, qui en furent en un inſtant parſemés, les petits brillans qu'ils tenoient à leur bec. Je détachai un de ces brillans que je laiſſai tomber de frayeur en reconnoiſſant les vers luiſans de l'île ſub-

---

(*a*) Le Tavon eſt un oiſeau dont le plumage eſt fort noir, à peu près de la groſſeur d'une poule.

mergée. Ces vers ſe transformèrent en rubis qui demeurèrent incruſtés à notre vaiſſeau, qui fut lui-même changé en cryſtal, & devint immobile. Nous n'oſions plus le faire mouvoir crainte de le briſer. Nous ſentîmes tout-à-coup une chaleur violente qui étoit occaſionnée par un grand rideau de feu qui nous barroit le chemin. Nous appréhendions à tous momens que cette chaleur ne calcinât & ne fit éclater notre navire. Ce rideau de flammes ne tomba que pour nous rendre ſpectateurs de nouveaux prodiges qui augmentèrent notre épouvante.

Suite des Aventures d'Abdalla.

Un grand coup de tonnerre qui ſembloit annoncer l'écroulement du monde entier, avec un fracas pareil à l'éruption d'Yajui & de Majui (*a*), fit trembler notre navire, & y excita un cliquetis qui nous fit craindre ſa deſtruction. Nous étions dans les tranſes mortelles que cette peur nous cauſoit, quand nous vîmes ſortir d'une nuée noire deux ſpectres de feu d'une grandeur extraordinaire, qui vinrent planer au-deſſus de notre vaiſſeau, & nous firent entendre ces paroles terribles : *Enfin tu ne nous échapperas plus perfide Gorec, ta perte & celle de tes amis ſont aſſurées ?*

Pendant ces menaces déſeſpérantes, qui portèrent la conſternation & l'effroi dans tout l'équipage, le ſerin s'agitoit & pouſſoit des cris aigus. Il s'échappa des mains de la Princeſſe qui avoit la pâleur de la mort peinte ſur

---

(*a*) Gog & Magog, dont l'éruption, ſuivant l'Alcoran, ſera un des ſignes de la fin du monde.

ſes joues. Quelque-tems après nous entendîmes, dans les airs, un chamaillis affreux. Nous apperçûmes pluſieurs fantômes, dont les uns étoient rouges & les autres lumineux qui ſe livroient un combat opiniâtre. Les étincelles qui jailliſſoient des cimeterres & des caſques des combattans retomboient ſur nous en pluie de feu, ſemblable à celle qui ſort du fer rougi battu ſous le marteau. Nous vîmes tomber dans la mer quelques-uns de ces fantômes, qui s'écrioient : *Ah malheureuſe Gorec !* Nous ne doutâmes plus que notre infortunée protectrice n'eût ſuccombé ſous les coups de ſes cruels ennemis. La plus vive douleur s'empara de nous ; nous n'attendions plus que la fin la plus funeſte, lorſque les petits vers-rubis ſe changèrent en papillons, gros comme des autruches, qui couvrirent notre vaiſſeau & y causèrent un tremblement univerſel par le battement de leurs aîles. Un fanal qui ſortit en pyramide du ſein de la mer les attira. Ils tombèrent à demi-grillés dans l'eau qui en fut bientôt couverte. Nous entendions leur bourdonnement plaintif, & le bruit qu'ils faiſoient en ſe débattant. Le fanal ſe convertit en gerbe de feu qui les conſuma tous, à l'exception de trois ou quatre que nous vîmes ſe traîner ſur la ſurface de l'eau, & que nous perdîmes de vue auſſi-tôt que la pluie de feu, qui tomboit ſur eux, eût ceſſé.

Le jour qui commençoit à diſſiper les ténèbres de cette nuit effrayante, nous permit de diſcerner les objets. Nous découvrîmes à quelque diſtance de nous une île, à la vue de laquelle le Prince Eliamanzor donna les plus grandes marques du déſeſpoir; ſes diſcours entrecoupés annoncoient la violence de l'agitation où il étoit. Ah! mes chers amis, s'écrioit-il, périr ſi près! Nous comprîmes que nous étions à l'aſpect de Borico. L'obſtacle invincible dont Nerkèz nous avoit menacés n'étoit que trop réel, par l'impuiſſance où nous étions de faire agir notre vaiſſeau. Nos plaintes, nos regrets, furent interrompus par le ſpectacle touchant d'une femme dans l'eau qui étoit pourſuivie par un requin monſtrueux. La pitié & l'humanité qui ne manquent jamais de parler à un cœur Muſulman, me firent oublier le danger que je courois en me jettant à la nage pour la ſecourir. Le monſtre étoit près de l'atteindre lorſque je la tirai promptement à moi en la ſaiſiſſant d'une main par ſes cheveux qui flottoient. Le requin voyant que je lui arrachois ſa proie, ſe jetta ſur mon autre main dont je m'aidois pour nager; mais, au moment qu'il me toucha, je le vis diſparoître en nuage de fumée, qui répandit une odeur de ſouffre. J'étois ſi ému que je ne fis pas alors réflexion que le monſtre avoit ſans doute été anéanti par la vertu de mon anneau. « Enfin, s'écria la femme que je venois de ſauver, implacable Nerkèz je ne crains plus ta fureur ! Je n'eus pas le tems de lui demander l'explication de tant de choſes terribles qui ſe paſſoient ſous nos yeux. Un vaiſſeau, d'où ſortoit un volcan continuel, venoit à toutes voiles ſur nous. Nous regagnâmes en diligence le nôtre.

Nous jugeâmes à ſa manœuvre qu'il vouloit nous traiter en ennemis, cependant le feu qu'il vomiſſoit ſe rallentit. Un homme ayant une phiſionomie ſiniſtre nous cria d'une voix inſultante : *Hé quoi mes braves vous n'oſez avancer ! on diroit que vous avez peur ?*

Cette raillerie nous rendit tout notre courage, ou plutôt notre fureur. Déja nos ennemis tentoient l'abordage lorſque nous les repouſſâmes, le ſabre à la main, juſques dans leur vaiſſeau. Je m'attachai à l'inſolent qui étoit venu nous braver ; je le fendis en deux d'un coup de cimeterre, & ſon corps nagea bientôt dans les bouillons d'un ſang noir & épais. La femme que j'avois délivrée pouſſa des cris de joie en le voyant tomber, tandis que la Princeſſe & Samour jettoient ceux de la déſolation.

Je cherchois à vaincre ou bien à mériter la gloire que tout courageux Muſulman acquiert en périſſant les armes à la main (*a*), lorſque la fureur qui m'animoit fut ſuſpendue par ces mots que j'entendis derriere moi : *Ah mon fils !* Je vis Eliamanzor, jettant par terre ſon épée, courir dans les bras d'un vieillard reſpectable, qui, d'une voix étouffée de ſaiſiſſemement, & les larmes aux yeux, s'écrioit en l'embraſſant, mon fils ! mon cher fils ! Ce ſpectacle arrêta tout-à-coup l'achar-

---

(*a*) Un Mulſulman victorieux ſe croit champion de ſa Loi. S'il meurt en combattant il s'en croit martyr.

nement des combattans. Tout le monde ſe regardoit dans un ſilence inquiet qui fut bientôt rompu par un cri général d'attendriſſement. Chacun frémit en apprenant que le Prince avoit eu le bras levé pour trancher les jours de ſon pere. C'eſt ce monſtre, répétoit le Sultan, en nous montrant celui qui avoit ſuccombé ſous mes coups, qui m'éxcitoit à pourſuivre mes plus chers amis. Qu'elle eût été ma douleur ſi j'avois ſuivi le barbare conſeil qu'il me donnoit de faire ſauter votre navire, dont la merveille m'a frappé! Nous jettâmes à la mer le corps de ce méchant homme, qui fit frémir l'eau. Au même inſtant l'inconnue frappa, d'une baguette, notre vaiſſeau qui reprit ſon état naturel; elle paſſa, avec la Princeſſe & Samour, dans celui du Sultan, qui pâlit quand cette femme lui adreſſa la parole.

« Sultan, lui dit-elle, les Princes ſont ſujets à l'erreur comme les autres hommes. Tu crois reconnoître en moi les traits d'une femme qui t'a apparu cette nuit ; c'étoit la perfide Nerkèz qui avoit emprunté les miens pour t'exciter à armer contre ton fils, en te diſant qu'un vaiſſeau ennemi alloit faire une deſcente pour envahir tes Etats ; mais en te livrant à l'illuſion d'un ſonge tu as failli marcher à ta perte. Le Magicien Zanguizaf, ſous les traits de ton Capitan Bacha (*a*), t'animoit à faire périr ton fils & ſes libérateurs. Le traître, après avoir reçu des mains d'Abdalla le juſte châtiment de ſa barbarie, gémit actuellement dans la montagne de Caf (*b*), avec l'indigne Nerkèz, ſa mere, & l'infame Bouzoulah, ſa ſœur, où ils pleurent leurs méchancetés dans de ſombres cachots.

(*a*) Amiral.

(*b*) Priſon des Magiciens où Surkrag les tient enfermés dans de noirs cachots.

« Toi Abdalla, ajouta-t-elle, fie toi à l'amitié & à la reconnoiſſance de Gorec. Tu m'as ſauvé la vie en me délivrant de cet affreux requin qui étoit près de me dévorer ; c'étoit l'implacable Nerkèz, qui, ſous ſa forme, alloit m'immoler à la haine qu'elle a contre moi de ce que j'ai abandonné leur déteſtable parti. Elle m'avoit précipitée dans la mer en me ſaiſiſſant, en trahiſon, par le corps, dans le combat acharné qu'elle m'a livré dans les airs : ma chûte vous a été ſalutaire par ma métamorphoſe en pluie de feu qui a conſumé les inſectes énormes qu'elle avoit ſuſcités contre vous. Je ne me ſuis apperçue qu'il en étoit échappé, que lorſqu'après avoir repris ma figure de femme, je me ſuis vu pourſuivie par le monſtre que mon cher Abdalla a détruit, en me ſecourant avec une humanité & un courage dont il recevra la récompenſe des Puiſſances bienfaiſantes du Ginniſtan. Reconnoiſſez le ſerin de la belle Sidi ».

Cette femme, à l'inſtant même, redevint petit oiſeau, & diſparut en nous laiſſant émerveillés d'apprendre la cauſe de tous les prodiges qui nous avoient frappés. Le Sultan ne pouvoit revenir de ſon étonnement; il fit beaucoup d'accueil à l'aimable Princeſſe de l'île Tranſparente dont il avoit appris les malheurs par un vaiſſeau que le Roi Schah-Gévaher avoit envoyé à ſa recherche. Il ne ceſſoit de nous remercier de lui avoir rendu ſon fils. Il ne voulut point ſouffrir que nous rentraſſions dans notre navire. J'en confiai la conduite au Pilote, & nous gagnâmes de compagnie le port de Borico, joyeux de toucher enfin au terme ſi déſiré de nos recherches. Je ne doutai point de leur ſuccès; car j'avois remarqué la fraîcheur des traits du Sultan, malgré l'âge avancé qu'il paroiſſoit avoir.

Arrivée d'Abdalla à l'île de Borico.

Aussi-tôt que nous fûmes débarqués, le Sultan dépêcha à la Reine deux de ſes Itchoglans (*a*) pour lui annoncer l'heureuſe nouvelle du retour de leur fils. Nous vîmes, en approchant de la Ville, une foule de monde qui accouroit au-devant de leurs Souverains; leur préſence excita un cri général d'allégreſſe. Nous fûmes conduits au milieu des acclamations juſqu'au Palais, où nous trouvâmes la Sultane, à qui un ſaiſiſſement de joie ôta la parole. Son regard, ſes geſtes, appelloient dans ſes bras ſon cher Eliamanzor. La jeune Princeſſe Charmen ſautoit au col de ſon frere & l'acca-

---

(*a*) Pages.

bloit de careſſes. La belle Sidi voulut ſe proſterner, mais la Reine l'en empêcha en l'embraſſant. Ben-Addir s'étoit déja rendu au Palais, & témoigna au Prince la ſatisfaction qu'il avoit de le revoir en ne lui faiſant aucun reproche.

Non les fidèles Muſulmans qui ſont à l'ombre du Tuba (*a*), n'ont pas une joie plus délicieuſe que celle que me cauſoit le contentement de tant de perſonnes! Eliamanzor nous donnoit tous les jours de nouvelles preuves de ſon amitié. Les Souverains de Borico me traitèrent avec une diſtinction particuliere. Samour & Orcan avoient auſſi part à leurs attentions; Charmen étoit inſéparable de la belle Sidi & de ſon frere. Your-Sophi & la ten-

---

(*a*) Arbre merveilleux nommé *l'Arbre du bonheur*, placé dans le ſeptieme Ciel, dont les branches viendront d'elles-mêmes offrir aux Vrai-croyans tout ce qu'ils pourront deſirer.

dre Naïskah verſèrent des larmes au récit des aventures de leur fils & de l'aimable Princeſſe de l'île Tranſparente: Ils furent vivement touchés des malheurs d'Orcan & de Samour; Charmen en avoit le cœur ſi gros, qu'elle s'écrioit en ſanglottant: Ah les monſtres! ah les barbares! Eliamanzor élevoit fort haut les ſervices que je lui avois rendus. Le Sultan & la Reine me regardoient avec des yeux qui peignoient leur ſenſibilité & leur reconnoiſſance. Charmen accourut m'embraſſer; je vis par là qu'elle avoit le cœur bon. Je ſaiſis cette occaſion pour adreſſer la parole au grand Your-Sophi, après l'avoir ſalué par trois fois, en m'inclinant juſqu'à terre. « Glorieux Sultan, lui dis-je, qui règne ſur un peuple dont l'amour pour toi, & le viſage ne vieilliſſent jamais; unique poſſeſſeur de cette ſource divine qui donne aux habitans & aux plantes de cette île un printems perpétuel, fais que le magnifique Chah-Jéhan, l'ombrage du célèbre Empire des Munguls (*a*), digne par ſes vertus d'être ton ami, reçoive de toi, par le mains de ſon eſclave fidèle, ce tréſor précieux de force & de ſanté ».

Le Sultan me tendit, avec bonté, ſa main que je baiſai reſpectueuſement. « Fils d'Hanif, me répondit-il triſtement, des prodiges incroyables ont juſqu'à préſent repouſſé l'audace des étrangers qui ont tenté de pénétrer à cette ſource merveilleuſe. Une loi terrible »..... Il détourna ſon viſage pour me cacher la peine qu'il avoit de m'annoncer une nouvelle auſſi affligeante.

Je me retirai le cœur rempli d'amertume & déſeſpéré de me voir ſur le point de perdre le fruit de mes travaux. Accablé de mille idées ſiniſtres, je paſſai la nuit dans des agitations cruel-

---

(*a*) Mogols.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

les qui me procurèrent un ſommeil pénible, pendant lequel j'eus un ſonge effrayant.

Songe d'Abdalla.

Il me ſembloit que j'étois tranſporté dans une vallée où l'on ne recevoit de clarté que de l'éclat que jettoient des pierres brillantes portées par des dragons aîlés. J'entendois les cris plaintifs d'oiſeaux lugubres, & les ſifflemens de ſerpens d'une grandeur monſtrueuſe. Je marchois dans une gorge environnée de précipices affreux, qui devenoit plus étroite à meſure que j'avançois. Je voyois des maſſes de pierres prêtes à ſe détacher des rochers pour m'écraſer. Une bête hideuſe, ayant pluſieurs têtes qu'elle dardoit contre moi, me boucha le chemin, & me fit reculer de frayeur. En me retournant, j'apperçus un autre monſtre, qui, la gueule béante & armée de dents longues & aiguës, m'attendoit pour me dévorer. Engagé, entre ces deux bêtes effroyables, dans un défilé ſans pouvoir me ſauver, je tirai mon canjar avec lequel j'abbattis pluſieurs têtes de l'hydre, qui renaiſſoient ſur le champ. Par bonheur que les deux monſtres, en s'élançant contre moi, me renverſèrent par terre, & s'entreprirent l'un & l'autre en ſe rencontrant dans leur bond. Je profitai du moment où ils étoient aux priſes, pour me gliſſer, en me traînant, dans un petit ſentier que je découvris à quelques pas. Je me relevai tout tremblant de frayeur, & je ſuivis ce petit chemin qui me conduiſit à une caverne, où je fus fort étonné d'entendre prononcer mon nom. En m'avançant à l'entrée, je vis, à la lueur d'une lampe ſombre, ſuſpendue à la voûte, trois corps morts, étendus ſur une table de marbre noir. Des hommes, ou plutôt des ſpectres les contemploient en grinçant les dents & en s'arrachant les cheveux. Les miens me dreſſoient ſur la tête ; je voulois fuir, lorſque je fus atteré par une voix épouvantable qui m'en ôta la force. « Impitoyable Demerouſch (*a*), prononça-t-elle, qui n'a jamais ſçu pardonner ; toi Dilſenguin, l'ennemi irréconciliable de Periſirime, & dont le cœur eſt un gouffre de méchanceté ; & vous miniſtres de mes fureurs, ſouffrirez-vous que ces trois infortunés, Nerkèz, Bouzoulah & Zanguizaf, demeurent ſans vengeance ? Immolez à leurs mânes les barbares qui ont anéanti ces ſoutiens de la magie, & montrez-vous dignes de la douleur & de la rage d'Eblis (*b*) en enfoncant comme lui dans le ſein du perfide Ab-

---

(*a*) Chef des Divs.

(*b*) Chef des Anges apoſtats

dalla, le poignard d'Adriël (*a*), qu'il n'en retirera que pour vous l'y voir plonger ».

Je m'éveillai en ſurſaut, tout mouillé d'une ſueur que je crus être mon ſang dans lequel j'étois baigné. Le bruit des clairons & des trompettes qui ſe fit entendre, acheva de me tirer de ce ſonge terrible. C'étoit Eliamanzor & le Spahilar-Aga (*b*) qui venoient, accompagnés d'un détachement de Cavaliers, me prendre, par ordre du Sultan, pour me conduire au Temple.

(*a*) Ange de la mort.

(*a*) Commandant des Spahis.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

Aventures d'Abdalla à la fontaine de Borico.

CETTE marque de bonté du Sultan diſſipa peu à peu les impreſſions funeſtes que mon ſonge m'avoit laiſſées. Notre cortège ſe mit en marche au ſon d'une muſique guerriere, entre deux haies de ſpectateurs que la curioſité avoit attirés. Les Spahis s'avançoient en ordre, montés ſur des chevaux richement caparaçonnés. Nous étions au milieu d'eux, le Prince & moi, ſuivis d'Orcan & de mes autres compagnons, tous à cheval. Nous apperçûmes en arrivant au parvis du Temple, deux géants d'une grandeur démeſurée, placés aux deux côtés de la porte, qui paroiſſoient vouloir en défendre l'entrée. Ils étoient couverts de peaux de tigres & de lions, dont les têtes leur ſervoient de bonnets. Ils portoient de longues mouſtaches noires & épaiſſes, & pour armes des lances auſſi grandes que des arbres, au bout deſquelles brilloit un fer pointu; un cimeterre d'une largeur effrayante pendoit à leur côté. Un de de ces géants, en nous voyant approcher, cria, d'une voix de tonnerre, qui fit trembler le Temple & les maiſons voiſines: *Peuple de Borico ſouffrirez-vous que des étrangers enlèvent impunément votre tréſor le plus précieux?*

A ces paroles ſéditieuſes, le peuple fit pleuvoir ſur nous une grêle de pierres. Notre cortège en déſordre cherchoit à s'en garantir, lorſque nous fûmes enveloppés par des tourbillons de flammes qui ſortoient de la bouche de ces deux coloſſes, dont les cheveux hériſſés ſembloient autant de ſerpens qui ſe dreſſoient en ſifflant pour s'élancer ſur nous: nos chevaux épouvantés ſe cabroient; déja pluſieurs de nos cavaliers avoient été jettés par terre, quand deux guerriers inconnus montés ſur des grifons parurent dans les airs, & fondirent ſur ces géants qu'ils percèrent de leurs lances; il ne ſortit de leurs bleſſures que du vent. Ces fantômes tombèrent en pouſſiere comme s'ils euſſent été frappés de la foudre. Le peuple émerveillé de leur deſtruction ceſſa de nous accabler. Nos libérateurs, en ôtant leurs caſques, nous montrèrent les deux plus beaux viſages de femmes qu'il ſoit poſſible de voir. *Reconnoiſſez*, nous dirent-elles, *Gorec & la Ginne des Pyramides! Le Ciel, toujours juſte, punit enfin les méchans; il nous a choiſies pour exécuter ſes decrets ſur ces monſtres d'iniquité, envoyés contre vous par les infames amis de Nerkèz. Toi, Abdalla*, ajouta Gorec, *va recevoir le prix de ton humanité.*

Ces deux femmes céleſtes ſe dérobèrent au même inſtant à notre vue. Les portes du Temple s'ouvrirent. Nous mîmes pied à terre. Le Pontife, en robe verte, doublée d'hermine, avec un gros turban dont le tour imitoit des joncs & des roſeaux entrelaſſés, vint nous recevoir à la tête de ſes gardes. Une petite clef d'or pendoit ſur ſa poitrine, attachée à un ruban violet lizéré de blanc, paſſé en ſautoir à ſon col. Il nous introduiſit dans le Temple qui étoit d'un beau marbre, ſoutenu par des colonnes d'agathe & de porphyre. Nous nous avançâmes vers une grotte revêtue de coquillages de différentes couleurs; enſuite le Pontife déployant un rouleau de grandes écailles de poiſſon, ſur leſquelles étoient gravées, en caracteres d'or, les volontés de la Périſe Naïs, nous lut à haute voix: *Que tout étranger ſoit rejetté! cependant s'il ſurmonte les obſtacles; qu'on obſerve alors pour lui les nombres myſtérieux.*

Nous entendîmes auſſi-tôt derriere la grotte une muſique harmonieuſe: le Pontife après avoir baiſé la clef, s'en ſervit pour ouvrir la porte du ſanctuaire qui nous éblouit par l'éclat des pierres précieuſes dont il étoit tapiſſé. Nous vîmes la ſtatue de Naïs appuyée d'une main ſur une urne de nacre qui recevoit d'abord l'eau de la ſource divine, pour la laiſſer retomber enſuite dans une grande coquille d'émeraude placée au-deſſous; le Pontife nous en fit boire par trois fois à mes compagnons & à moi dans une coupe de vermeil, après quoi il en remplit trois grandes bouteilles de cryſtal qu'il renferma dans un coffre à trois compartimens.

L'eau que nous venions de boire nous communiquoit déja une chaleur étonnante: nous lui avions trouvé un goût fort agréable; nous reprîmes gaiment le chemin du Palais dans le même ordre que nous étions venus: quatre des gardes du Pontife portoient en pompe le coffre ſur leurs épaules: nous les plaçâmes dans le centre de notre cortege avec nos muſiciens à leur tête: le peuple nous reconduiſit en nous comblant de ſouhaits heureux pour notre retour dans notre patrie.

Rien ne pouvoit égaler la ſatisfaction que j'avois de poſſéder enfin le tréſor que j'avois déſeſpéré d'obtenir. Quand je fus ſeul, je frappai la terre de mon front en adorant le Souverain maître de ſept cieux merveilleux, (*a*) & des puiſſances protectrices qui m'avoient favoriſé; je n'oubliai pas non plus de me proſterner devant celui que la divine unité regarde d'un œil de prédilection (*b*).

Eliamanzor m'inquiétoit par la mélancolie où je le voyois plongé: les careſſes de ſa ſœur ne pouvoient l'en diſtraire: cette jeune Princeſſe nous enchantoit tous les jours par les graces & la vivacité de ſon eſprit: elle comprit la cauſe de la triſteſſe de ſon frere, & s'y prit fort adroitement pour faire ſentir au Sultan la violence de ſa paſ-

---

(*a*) Mahomet dit les avoir parcourus en une nuit.

(*b*) Mahomet.

ſion pour la belle Sidi. Un ſoir que nous étions tous raſſemblés auprès du Sultan, ſi vous vouliez, lui dit-elle, je vous raconterois une hiſtoire intéreſſante que j'ai lue ce matin : un ſouris d'approbation de la part de ſon pere nous procura le plaiſir de l'entendre.

Conte de Charmen.

DAns une île appellée l'île du Bonheur, régnoit un Roi nommé Yſouf-Manſoul : ce bon Prince ne ſe ſeroit pas couché content, s'il eût ſçu quelqu'un de ſes ſujets dans l'affliction ; auſſi étoit-il adoré de ſon peuple ; les étrangers en étoient accueillis, & s'en retournoient pleins de reconnoiſſance & d'amour pour ſa perſonne. Ce Souverain bienfaiſant avoit une fille unique qu'il aimoit tendrement : cette fille charmante ſe nommoit Mirzala ;

(*a*) elle étoit auſſi bonne qu'elle étoit belle: un jour en ſe promenant dans les jardins de ſon pere, elle vit tomber dans un canal profond un jeune enfant, qui, en courant après un oiſeau, n'avoit pas pris garde au précipice qui étoit devant lui; elle ne balança point à voler à ſon ſecours; mais ſon humanité penſa lui être funeſte: le bord de l'eau étoit eſcarpé & le terrein gliſſant; le pied lui manqua; elle alloit elle-même périr lorſqu'un jeune homme de bonne mine arriva aſſez à tems pour la tirer avec le jeune enfant du péril où ils étoient tous les deux. Mirzala voulut exprimer ſa reconnoiſſance & le jeune Siud ſon admiration: la parole leur manqua; ils rougirent en ſe regardant, & ſe ſéparèrent ſans avoir la force de ſe rien dire: c'eſt depuis ce tems-là, que quand deux amans

---

(*a*) fleur de roſier.

ſe rencontrent ils ſont embarraſſés, & qu'un ſilence plein de trouble eſt plus expreſſif & plus éloquent qu'un étalage de belles paroles.

Mirzala s'en alla fort inquiette de ſçavoir où elle pourroit retrouver ſon cher inconnu: Siud retournoit chez ſon pere fort attriſté de connoître qu'il aimoit la fille du Roi: la belle Fleur de roſier ſe fana bien-tôt d'ennui & de langueur: Siud de ſon côté ſe reprochoit la témérité de ſon amour & dépériſſoit à vue d'œil; il ignoroit ſa naiſſance: ſon pere devenu ſage par le malheur, la lui avoit cachée pour ne pas l'affliger. Le bon Yſouf-Manſoul étoit allarmé de l'état de ſa chere Mirzala; elle s'obſtinoit à lui taire la cauſe de ſon mal: une pie qui avoit été témoin de ſon aventure avec Siud, vint tout conter au Roi; car les animaux parloient auſſi dans cette île fortunée.

Que fit le Roi demanda avec vivacité le Sultan?

Il envoya ſur le champ, répondit Charmen, chercher Siud & ſon pere, qui ſe trouva un Prince détrôné, ancien ami du Monarque : il unit Siud avec la belle Mirzala : ces jeunes époux firent les délices du peuple & la conſolation de la vieilleſſe du bon Yſouf-Manſoul.

Je vous entends, ma fille, repliqua le Sultan ; ne ſeriez-vous point la pie qui m'avertit de ce que j'aurois dû faire ? Viſir Azem, ajouta-t-il en s'adreſſant à lui, préparez-vous à partir demain pour l'île Tranſparente.

Eliamanzor fut tranſporté de joie quand il entendit l'ordre que ſon pere donnoit au Viſir. Les joues de la belle Sidi devinrent deux roſes vermeilles. Le Sultan embraſſa Charmen pour la punir de la petite malice qu'elle venoit de lui faire.

◆

Concluſion de l'Hiſtoire d'Eliamanzor & de la Princeſſe Sidi.

La ſatisfaction de revoir bientôt les chers auteurs de ſes jours, brilloit dans les yeux de l'aimable Princeſſe de l'île Tranſparente ; elle en entretenoit ſouvent le Prince qui ne lui parloit que de ſon amour. Sidi interdite ne lui répondoit que par un regard plein de douceur. L'eſpérance de ſon bonheur prochain rendoit à Eliamanzor, ſa gaieté & ſon éclat avec autant de promptitude que la roſée rend la fraîcheur aux fleurs languiſſantes. Charmen lui en faiſoit agréablement la guerre ; Samour & Orcan n'étoient point à l'abri de ſes ſaillies ingénieuſes : le Sultan s'en amuſoit beaucoup. La Reine partageoit ſa tendreſſe entre ſes deux enfans & Sidi qu'elle nommoit ſa chere fille. Nous paſſions une ſoirée agréable, réunis dans un magnifique ſallon, lorſque nous entendîmes voler, au-deſſus de nous un oiſeau qui vint ſe percher ſur le ſourguis (*a*) du Sultan : Il ſe changea tout-à-coup en une eſcarboucle, dont l'éclat effaça bientôt celui des lumieres qui éclairoient le ſallon. Au même inſtant nous vîmes Sidi, toute émue, ſe lever avec précipitation, & courir vers deux perſonnes qui entroient, en s'écriant : Ah mon pere ! ah ma mere ! Le Sultan & la Reine vouloient les aller recevoir, mais l'eſcarboucle, qui s'étoit transformée en une femme majeſtueuſe, dit au Sultan : *Prince, j'ai lû dans ton ame, & j'ai prévenu tes deſirs en t'amenant moi-même les Souverains de l'île Tranſparente. Leur préſence man-*

(*a*) Porte-aigrete d'un turban.

quoit au bonheur de ma chere Sidi, & ſon union avec ton fils manque au tien. Tu dois à l'amitié & aux ſervices d'Abdalla, que ſon devoir rappelle auprès de ſon Maître, de l'en rendre témoin. Je cours l'annoncer à ton peuple.

Les Souverains de Borico & de l'île Tranſparente bannirent entr'eux le cérémonial gênant de l'étiquette: Schah-Gévaher & Pehry-Rokſar, ſe livrèrent ſans réſerve à la joie qu'ils eurent d'avoir retrouvé leur chere fille. Ils furent ſaiſis d'indignation contre ſes raviſſeurs, & frémirent des dangers qu'elle avoit courus: la reconnoiſſance qu'ils eurent pour Eliamanzor, de ceux auxquels il s'étoit expoſé pour la délivrer, augmenta l'inclination qu'ils ſe ſentoient pour lui; ils lui témoignoient leur bienveillance, quand on entendit retentir dans le Palais & dans les Cours ces cris: *vive Eliamanzor la prunelle de nos prunelles! Vive la belle Sidi le roſier de notre bonheur! Que les étoiles* *du ciel ſoient autant de perles de proſpérité qui couronnent leur union* !

Lorſque le Sultan voulut donner des ordres pour les préparatifs de cette fête, il demeura ſtupéfait, quand on lui répondit que tout étoit prêt. Pluſieurs Azamoglans (*a*) apportèrent à la Princeſſe dans des corbeilles galamment ornées, des robes d'étoffes les plus riches, & des écrins remplis de pierres d'un prix ineſtimable; ils préſentèrent au Prince des féredges (*b*) & des caftans (*c*) de brocard, avec un crit (*d*) dont la poignée paroiſſoit toute de diamant, & un turban où brilloit une aigrette d'une richeſſe immenſe.

(*a*) Pages.

(*b*) Veſte à manches larges, doublée de fourrure.

(*c*) Longue robe à l'Aſiatique.

(*d*) Poignard court.

Le murmure affectueux du peuple annonçoit ſon impatience de voir ce couple charmant ſi digne l'un de l'autre : quand ils parurent ſous leurs nouveaux habits : on les eut pris pour deux divinités ; leur phiſionomie préſageoit le bonheur ; ils ſe montrèrent au peuple accompagnés de la plus brillante jeuneſſe de Borico, & ſe rendirent en pompe au milieu de ſes acclamations à la principale moſquée où nous les ſuivîmes avec les Souverains de Borico, & de l'île Tranſparente qui étoient précédés par leurs Itchoglans & leurs Azamoglans richement vêtus. Leur arrivée fut annoncée par une muſique bruyante, qui joua des airs plus doux quand le Muphti poſa ſur la tête des jeunes mariés deux couronnes d'or en lacs d'amour ſurmontées de tourtereaux qui leur ſervoient de fleurons : il leur remit enſuite à chacun un épi d'or enrichi de diamans, parfaitement imité, pour ſymbole de la fécondité & de la fin du mariage. Cette cérémonie étoit à peine achevée, que nous vîmes la foule s'ouvrir pour laiſſer le paſſage libre à une femme reſpectable qui vint embraſſer l'adorable Sidi : *ma chere fille*, lui dit elle, *le ſoin que vous avez pris de moi, quand, ſous la forme d'un oiſeau, j'ai partagé vos peines, m'engage à vous accorder le don d'avoir tout le monde pour ami, & de porter la félicité partout où vous ſerez.*

Vous, Prince, vous avez toutes les qualités du cœur & de l'eſprit : j'y joins la prudence, la ſageſſe, & la ſcience de gouverner, pour faire comme le Sultan, le bonheur de ſon peuple.

C'eſt à regret que Gorec vous quitte ; mais je me dois au ſecours des opprimés, & au ſoin d'écarter nos ennemis de la route de mon bienfaicteur le généreux Abdalla.

Le peuple ſe proſterna quand il vit diſparoître ma reconnoiſſante protectrice. Mille voix unanimes répétèrent, *donnez-nous donc de nouveaux cœurs pour ſuffire à l'amour que nous portons à nos dignes Souverains !*

Le Sultan prit ſon ſceptre & le remit entre les mains de ſon fils pour marquer qu'il l'aſſocioit à l'Empire : il l'embraſſa avec une tendreſſe digne de ſa belle ame. Eliamanzor ſe proſterna avec nobleſſe aux genoux de ſon pere pour lui témoigner qu'il lui ſeroit toujours ſoumis : les applaudiſſemens ſe renouvellèrent avec plus de force ; tout le monde étoit vivement affecté de cette ſcène majeſtueuſe & touchante.

Le chemin par où nous retournâmes au Palais étoit jonché de fleurs : une troupe de jeune filles parées de robes élégantes, à la tête deſquelles brilloit l'aimable Charmen, formoit avec des guirlandes une chaîne à l'entour de la belle Sidi : ces filles charmantes chantoïent des aganis , où les noms de cette Princeſſe & d'Eliamanzor étoient bénis & célébrés ; elles s'accompagnoient d'inſtrumens dont l'harmonie frappoit agréablement nos oreilles. Les habitans de Borico ſignalèrent leur amour pour leurs Souverains par des fêtes magnifiques : ce que nous en admirâmes le plus, fut un jardin au naturel, rempli de fleurs, de légumes & d'arbres fruitiers, que l'on fit avancer par le moyen des machines au milieu d'une grande place vis-à-vis du Palais, où les Princes & les Princeſſes prirent le plaiſir de la promenade. On lui fit ſuccéder de la même maniere un étang rempli de poiſſons, ſur lequel les Souverains de Borico & de l'île Tranſparente ſe promenèrent dans une barque ornée de banderolles & de voiles de ſoie de diverſes couleurs, accompagnés d'une muſique agréable qui étoit dans une autre barque. Des plongeurs furent chercher au fond de l'eau des coquillages qui renfermoient des perles d'une groſſeur extraordinaire qu'ils préſentèrent à la charmante Sidi.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

La joie de tant de cœurs ſe communiquoit au mien avec une vivacité que je n'avois point éprouvée depuis long tems : elle fut encore augmentée par la ſatisfaction de Samour & d'Orcan qui imitèrent l'exemple d'Eliamanzor & de Sidi, en couronnant des mêmes nœuds leur tendreſſe mutuelle.

L'avertiſſement que m'avoit donné la Dive convertie, ma protectrice, de me rendre à mon devoir ne m'étoit point échappé de la mémoire malgré les charmes de mon ſéjour à Borico. J'aurois craint, en parlant de mon départ, d'en troubler les fêtes, ou de paroître trop empreſſé de partir après avoir obtenu le prix de mes recherches. Cependant lorſque je fus déterminé à reprendre la route de ma patrie ; je n'oubliai point d'aller remercier le Pontife : „ Abdalla, me dit-il, en l'abordant, reconnoiſſez Rem-Corim ſous le nom de Ben-Addir ! je reculai de ſurpriſe, mais il continua en ſouriant ; j'avois déja fait pluſieurs voyages ici avant que de me retirer dans la Longue-Vallée, où je me ſuis donné un ſucceſſeur au gré du peuple qui l'habite. Ne ſoyez pas étonné que je ſois arrivé avant vous ; l'ordre des Sages auquel je vous ai propoſé de vous initier, a des priviléges inconnus au reſte des hommes. L'étude de la nature à laquelle je me ſuis appliqué toute ma vie, m'a fait conjecturer que la terre devoit renfermer dans ſon ſein pour les corps affoiblis, les mêmes principes de vigueur qu'elle communique aux plantes qui couvrent ſa ſurface : en parcourant diverſes contrées, j'ai découvert cette ſource ci, & les propriétés que je lui ai trouvées ont ſecondé mon zèle pour le bien de l'humanité, par les expériences que j'en ai faites. Cependant comme l'eau de cette ſource priſe inconſidérément peut nuire beaucoup par la trop grande chaleur qu'elle porteroit dans le ſang; il a fallu lui donner une origine merveilleuſe, & obſerver dans ſa diſtribution des cérémonies myſtérieuſes, afin que le peuple n'en abuſât pas. Sa grande vertu réſide dans ſa ſource, parce que les parties alcalines qu'elle contient ſont preſque toutes évaporées avant qu'elle ait quitté l'enceinte du temple: delà vient que celle du dehors a moins de qualité.

Les puiſſances malfaiſantes qui ont traverſé votre entrepriſe, ſont l'emblême de l'ignorance qui s'oppoſe aux progrès des ſciences, & des découvertes utiles au genre humain: les Génies qui vous ont favoriſé déſignent ces hommes ſages & éclairés, qui applaniſſent les difficultés qui ſe rencontrent dans l'étude de la nature & dans la recherche de ſes tréſors: la loi qui écarte d'ici tout étranger qui ne ſurmonte pas les obſtacles, veut dire qu'il n'eſt pas permis à tout le monde de pénétrer dans le ſanctuaire de la nature, & que

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

ce n'eſt que par un travail opiniâtre, & après bien des peines qu'on y peut parvenir. «

Rem Corim m'embraſſa, & me fit préſent de pluſieurs bouteilles de cette eau ſalutaire pour la Reine Zulikhah & pour moi : je retournai au Palais ſi rempli d'étonnement, que je doutois encore ſi le Pontife n'étoit pas un fantôme, qui m'avoit parlé ſous les traits de Rem-Corim. Je trouvai en arrivant Orcan qui m'attendoit avec impatience ; il étoit déja inſtruit de mon deſſein : cher Abdalla, me dit-il, mon ame eſt cruellement déchirée ; les bontés du Prince, votre amitié, vos ſervices me mettent dans l'affligeante alternative d'être ingrat envers l'un ou envers l'autre. Je voudrois vous ſuivre, & je ne peux quitter Eliamanzor : ma patrie, vous le ſçavez, m'eſt interdite par les menaces d'une puiſſance qui m'en puniroit, ſi j'oubliois les bienfaits que j'en ai reçus. Généreux Abdalla prononcez !

Non, s'écria le Prince qui l'avoit entendu; il n'aura pas la cruauté de m'enlever deux amis? Les Souverains de Borico & de l'île Tranſparente accourus avec les Princeſſes & Samour furent vivement affligés quand ils apprirent la réſolution où j'étois de partir: Charmen ne pouvoit me pardonner d'attriſter ſon frere: hélas! s'ils avoient pu lire dans mon ame ce qui s'y paſſoit, ils auroient vû qu'elle ſe rouloit ſur les épines du regret & de la douleur. J'engageai Orcan, malgré la peine que j'avois à me ſéparer de lui, de céder à l'amitié d'Eliamanzor: j'emportai la ſatisfaction de voir ce jeune homme trouver avec Samour dans le cœur d'un ami & dans ſes bienfaits, la fin des cruels malheurs qu'ils avoient eſſuyés: je me diſpoſai à partir le cœur ſerré des tendres adieux de tant d'illuſtres & de chers perſonnages.

Départ d'Abdalla de l'île de Borico.

LOrſque je fus rendu à bord, la quantité & la richeſſe des préſens que j'y trouvai me frappa : le Sultan & Eliamanzor en avoient comblé mes compagnons : notre navire reſſembloit à une ville bien approviſionnée ; aucune des commodités pour notre voyage ne fut oubliée. Je ne pus m'empêcher d'être ému à la vue des portraits d'Eliamanzor & de l'adorable Sidi. Orcan & Samour s'étoient fait peindre avec moi dans un tableau au moment de notre ſéparation : je ſentis couler mes larmes en voyant l'expreſſion de leur douleur : je leur vouai à tous un ſouvenir & une amitié qui n'auroient de terme que ma vie.

Avant que de lever l'ancre, tout

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

l'équipage la face tournée vers la ville auguſte & ſacrée, (*a*) éleva ſes mains, après les avoir purifiées par une ablution légale, vers le ciel pour implorer ſa divine protection : nous invoquâmes l'ami de Dieu & la lumiere de ſon trône : (*b*) je rendis intérieurement un hommage de reconnoiſſance à ma chere Dive : après quoi, plein de confiance en la bonté céleſte, & dans la promeſſe que ma protectrice m'avoit faite de favoriſer notre retour, j'ordonnai de mettre à la voile en arborant le pavillon de l'invincible Sultan des Indes.

Nous étions déja éloignés de la rade quand nous apperçûmes pluſieurs cavaliers qui accouroient à toute bride vers le rivage ; leurs cris, leurs geſtes me percerent le cœur : c'étoit Eliamanzor & Orcan qui me témoignoient

---

(*a*) La Mecque.

(*b*) Titres donnés à Mahomet.

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

leur déſeſpoir de ne pas m'embraſſer encore une fois. Cette derniere preuve de leur amitié me cauſa dans l'ame un déchirement cruel que le tems n'a pu guérir. Nous perdîmes bien-tôt de vue la terre & ces chers amis, pour rentrer dans ce vaſte élément à qui le ciel ſert de voûte, & reprendre nos fatigues & nos dangers.

J'avois eu le ſoin pendant mon ſéjour à Borico de vérifier la ſituation de cette île qui eſt ſous la ligne au 192 degré de longitude: elle abonde en toutes ſortes de choſes néceſſaires à la vie. Il y croît un arbre ſurprenant, dont le fruit donne à la fois du ſucre, du vin, du miel, & un baume admirable qu'il renferme dans autant de cellules qui leur ſont propres: le tronc de cet arbre ſe diviſe en pluſieurs couches, & l'on tire de ſon bois des parfums exquis & des cordiaux excellens. Je n'avois vû aucun vieillard infirme dans l'île: je reconnus beaucoup de franchiſe, de droiture,

& d'affabilité dans ſes habitans qui ſont fort adonnés à la poëſie ; ce qu'on pourroit peut-être attribuer à la vertu de l'eau de la fontaine merveilleuſe. Les honneurs que l'on rend aux Poëtes qui ſe ſont diſtingués entretiennent l'émulation. La fable & le menſonge ſont proſcrits de leurs ouvrages ; car c'eſt dans ces poëmes que la nation puiſe ſes connoiſſances morales & économiques. Les hommes vertueux, & ceux qui ont le plus mérité de l'humanité, ſont les héros qu'ils célébrent, & les ſeuls qui devroient être chantés : les femmes y ſont d'une beauté, d'une douceur & d'une modeſtie ſans égales ; tendres meres, épouſes complaiſantes ; le ſoin de leur famille & de leur ménage eſt pour elles le premier & le plus grand des plaiſirs. Des mœurs auſſi ſages furent un regret de plus pour moi d'avoir été obligé de quitter ce peuple aimable, & les triſtes & chers objets qui partageoient mon amitié.

L'immenſe étendue d'eau qui s'offroit de tous côtés à nos yeux, au milieu de laquelle nous découvrions différentes îles qui ne nous paroiſſoient que comme de petits points, nous détermina à éviter d'aborder nulle part, à moins que nous ne fuſſions contraints par le mauvais tems d'y relâcher. Nous réſolûmes de ne nous arrêter qu'à Gilolo, & de la gagner en doublant la pointe des Célebes, le Baroſtan dans l'île de Sumatra pour m'acquitter de la promeſſe que j'avois faite à la Reine Zeineb & à la belle Zulikhah de les viſiter à mon retour. Nous avions des rafraîchiſſemens & des vivres pour quatre voyages comme le nôtre : nous allâmes pendant pluſieurs jours la ſonde à la main. La curioſité nous prit de chercher à découvrir quelques traces de l'île ſubmergée que nous jugions devoir être dans la proximité de notre parage ; mais nos tentatives furent inutiles : nous ne pûmes nous défendre d'un reſſentiment de frayeur, en nous rappellant qu'il falloit, quand nous y fûmes portés, que nous euſſions pénétré dans les plus profonds abîmes de la mer. Nous ne tardâmes pas à être à la vue de l'île Tranſparente que nous cotoyâmes; nous avions ſçu de ſes Souverains à Borico, que c'étoit la même dont nous avoit parlé l'Arabe aux belles mouſtaches noires, & dont il nous avoit raconté les particularités ſurprenantes. Sans l'envie d'accélérer notre route, nous aurions condeſcendu à la demande qu'il nous fit de nous y arrêter.

Après une navigation non-interrompue de pluſieurs mois, nous vînmes mouiller au port de Coheb (*a*) où nous apprîmes que le Roi Batoche, ſon gendre, & la belle Zeineb ſa fille étoient partis avec une flotte conſidérable pour

---

(*a*) Dans le Royaume de Gilolo.

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG

l'expédition de Borneo : nous remîmes à la voile pour ſuivre leurs traces ; en gagnant le ſud des Célèbes, nous ſentîmes la mer fort agitée. Elle étoit blanche d'écume & ſembloit mugir. Il n'y avoit cependant aucune apparence de gros tems ; le ciel étoit brillant & ſerein : nous vîmes très-diſtinctement un homme, qui, de deſſus une éminence, nous faiſoit un ſignal ; nous jugeâmes qu'il nous demandoit du ſecours ; nous lui envoyâmes notre chaloupe dans laquelle il ſe rendit à notre bord. Il nous demanda avec inſtance de le recevoir, en nous diſant qu'il nous avoit reconnus à notre pavillon pour ſujets du glorieux Monarque de l'Indouſtan ſa patrie ; nous l'embraſſâmes, & nous fûmes charmés de rendre ce ſervice à notre compatriote qui paroiſſoit dans la fleur de ſa jeuneſſe : il nous apprit que dans la partie des Célèbes qu'il venoit de quitter, on avoit eſſuyé un violent tremblement de terre dont les ſecouſſes n'étoient pas encore tout-à-fait appaiſées. Nous conclûmes que l'agitation de la mer en étoit une ſuite. Nous ſçûmes de lui que les habitans de ces îles faiſoient conſiſter une partie de leur luxe à porter des dents artificielles d'or ou d'autre métal, en ſe faiſant arracher celles que la nature leur a données, & que la mode en les conſervant étoit de ſe les teindre en vert ou en rouge, de même que les ongles qu'ils laiſſent croître fort longs (*a*). Il nous ajouta que le commerce qu'il avoit fait dans ces îles & dans celles de la Sonde, l'avoit mis à portée de connoître les idées biſarres que ces Inſulaires avoient du ſyſtême du monde, avant que l'étendard du Prophète des Prophètes y fût arboré par une prédilection ſinguliere du Très-Haut pour ſon favori (*b*).

(*a*) Les Macaſſarois ont cet uſage ſingulier.

(*b*) C'eſt un Muſulman, qui parle. Le

Nous le priâmes de nous faire part de ce ſyſtême. Voici, reprit-il, ce qu'un des vieillards dont la mémoire étoit le dépôt vivant des dogmes & des rites de leur religion me dit.

Le nouveau ſyſtéme du monde.

LE ciel n'a jamais eu de commencement; le ſoleil & la lune qui en ont toujours été les Souverains, vécurent aſſez long tems en paix; mais le ſoleil d'un caractere bouillant ſouffroit impatiemment qu'une femme ſe mêlât de tenir avec lui les rênes de l'Empire céleſte. Il forma le projet de la détrôner: la lune qui en fut avertie, quoi-

---

retard des Miſſionnaires Chrétiens, qui furent prévenus par les Imans, fut la véritable cauſe que le Mahométiſme fut adopté dans le Royaume de Macaſſar.

que d'un naturel pacifique, réſolut de défendre courageuſement ſes droits; elle mit ſur pied une armée d'étoiles que le ſoleil fit diſparoître par ſa préſence ſeule.

La Reine abandonnée de ſes troupes, fut forcée de chercher ſon ſalut dans la fuite: le ſoleil plus animé contre elle la pourſuivoit vivement dans le deſſein de la maltraiter; malheureuſement pour la Reine qui étoit enceinte, elle rencontra un gros nuage qui la fit trébucher: elle tomba ſur un ciel de cryſtal & ſe bleſſa. Cette chute la fit accoucher de la terre, qui, par ſon poids, fit, au ciel de cryſtal, un trou par lequel elle paſſa, & vint s'arrêter à l'endroit où elle eſt aujourd'hui.

La terre en tombant accoucha elle-même de deux ſortes de géants, dont les uns s'enfoncèrent dans ſes entrailles, & les autres s'emparèrent de la mer. Le ſoleil émerveillé de cette heureuſe fécondité ſe radoucit un peu pour la lune ; il fit même avec elle une trève dont la principale condition fut le partage des enfans de la terre ; le ſoleil en adopta la moitié qu'il fit travailler à la formation des métaux, & à creuſer les canaux par où circulent les ſources. Ce ſont les efforts que font ces ouvriers, en ſe remuant, qui occaſionnent les tremblemens de terre, dont les ſecouſſes ſont plus ou moins violentes, à proportion de la force des mouvemens de ces géants, & de la difficulté de leurs travaux.

La lune, à qui l'autre moitié des enfans de la terre étoit échue en partage, les employa à gouverner les poiſſons de la mer, & à vernir les coquillages qui ſont l'admiration des hommes. Cependant comme leur ſouveraine eſt un peu capricieuſe, ces géants ſe mutinent quelquefois contre elle, & dans leur colere ils excitent ces tempêtes affreuſes dont on eſt aſſailli ſur la mer; leur haleine produit ces vents impétueux qui s'y déchaînent avec furie; & quand ils ſoufflent avec moins de violence, c'eſt que pluſieurs de ces géants ſont endormis, & repoſent la face tournée vers la vaſe de l'eau. Si l'âcrété du ſel dont elle eſt impregnée leur picotte trop fortement les narines, ils éternuent avec tant de véhémence que s'il ſe rencontre quelque vaiſſeau au-deſſus de leur tête, ils le renverſent, & le font échouer. Depuis que la lune ſe mêle du diſtrict de la mer, on a remarqué qu'elle influe beaucoup ſur ſon flux & reflux, & que les marées lui ſont ſubordonnées.

Ces deux ſouverains ayant reconnu que leurs querelles nuiſoient beaucoup à la fécondité de la terre, cimentèrent par une paix la trève qu'ils avoient faite, & réglèrent qu'à l'avenir l'empire du ciel demeureroit partagé entr'eux, à condition que le ſoleil régneroit le jour, & la lune pendant la nuit. Néanmoins comme deux rivaux ſe pardonnent rarement ſans conſerver de rancune, s'il leur arrive de ſe rencontrer, leur haine ſe réveille, ils ſe battent & ſe prennent au collet; delà viennent les éclipſes de ſoleil, parce qu'alors ces deux aſtres ſont aux priſes, corps à corps.

Ce ſyſtême ſingulier de la cauſe des tremblemens de terre, des marées & des éclipſes, nous amuſa beaucoup dans le trajet que nous fîmes de Célèbes pour arriver au port de Benjarmaſſen (*a*), dans l'île de Borneo, d'où nous nous rendîmes, par terre, à Soucad, en laiſſant du monde ſur notre navire pour en prendre ſoin pendant notre abſence. Nous apprîmes en débarquant qu'il s'étoit fait une heureuſe révolution dans la fortune de la belle Zeineb.

(*a*) Bendarmaſſin, ou Bendarmaſſen.

Fin de l'Hiſtoire du Roi Léopard & de la Reine Zeineb.

En arrivant à la Cour de Soucad nous trouvâmes le Roi Léopard & Zeineb aſſis ſur un trône, ayant à leur côté le Roi Batoche, qui recevoient les hommages de leurs ſujets, & le repentir de ceux qui s'étoient révoltés contre eux. Je perçai, avec peine, la foule qui les environnoit. Voici, dis-je, en me jettant aux pieds de Zeineb, encore un fugitif que l'amitié vous ramène ! La Reine fit un cri de joie & me tendit la main. Mes chers ſujets, dit-elle à l'aſſemblée, c'eſt mon bienfaiteur, c'eſt celui qui vous a rendu votre Reine. On répondit par une acclamation générale, nous l'aimons autant que vous l'aimez ! Ce cri univerſel de bienveillance fut un des mo-

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG

mens le plus agréable de ma vie. Le Roi de Soucad me témoigna l'amitié la plus vive. Le bon Roi Batoche ſe reſſouvint que j'avois eu le bonheur de lui rendre ſa chere Zeineb.

Quand nous fûmes en liberté cette belle Reine m'apprit que ſon pere, fidèle à ſa promeſſe, avoit armé ſes propres ſujets pour la rétablir, avec le Roi ſon époux, dans leurs Etats, & que l'entrepriſe avoit été conduite ſi ſecrettement, qu'ils avoient ſurpris l'uſurpateur dans Soucad, où il ſe plongeoit dans la débauche avec ſes complices. Voyant, ajouta-t-elle, qu'ils ne pouvoient nous échapper, ces lâches ſe jettèrent ſur l'uſurpateur & le percèrent de pluſieurs coups. Au bruit de ſa mort les portes de la Ville nous furent ouvertes. Ses aſſaſſins ſe dérobèrent, par la fuite, à leur juſte punition. Nous ne pûmes nous empêcher de donner des larmes à la fin tragique de celui qui avoit cauſé nos malheurs. Le Roi mon époux fit faire des obſeques à ſon frere comme s'il n'eût point eu à ſe plaindre de lui. Vous avez été témoin de l'empreſſement de nos ſujets. L'attention que nous avons eue de ménager les Villes par où nous avons paſſé, en faiſant obſerver à nos troupes une exacte diſcipline, nous a regagné les cœurs que la nouveauté, & l'intérêt, avoient pû faire changer. Nous avons terminé heureuſement cette expédition ſans répandre de ſang. Qu'il eſt ſatisfaiſant, qu'il eſt doux, cher Abdalla, quand on apporte les horreurs de la guerre & d'un juſte reſſentiment, de leur faire ſuccéder la clémence & les bienfaits!

Je remarquois que Zeineb me conſidéroit attentivement. Les voyages, continua-t-elle, épuiſent ordinairement ceux qui les entreprennent; je vois au contraire que votre viſage annonce un embonpoint, & une fraîcheur dans les traits qui ſemblent vous faire retourner à la jeuneſſe. J'aurois peut-être eu de la peine à vous reconnoître, ſi le ſouvenir d'un bienfaiteur pouvoit s'effacer d'une ame reconnoiſſante.

Je ſouris au diſcours de la Reine; je lui appris le ſuccès de mon voyage, & que le changement qu'elle trouvoit en moi étoit l'effet de l'eau merveilleuſe de Borico. Je la priai d'en accepter, non pas pour elle qui étoit la jeuneſſe & la beauté même, mais pour le Roi ſon pere. Le cœur de Zeineb n'y put tenir, elle m'embraſſa avec une reconnoiſſance affectueuſe. Elle courut tranſportée de joie faire part de mon préſent au bon Roi Batoche; ce vieillard courageux en fit une heureuſe expérience. Mais le ſoin de ſon Royaume le rappellant à Sagonofaé, ſon ſéjour à Soucad fut le terme du mien. J'y retrouvai, avec plaiſir, le bon Iman Portugais; ſon zèle pour le progrès de ſa croyance, & ſon attachement pour Zeineb l'avoient déterminé à la ſuivre dans les Etats du Roi ſon époux. Ce fut de nouveaux aſſauts pour mon ame quand il fallut me ſéparer d'eux. Le bon Roi Batoche, en me comblant de remercimens, reprit la route de Gilolo, & moi celle de Sumatra, en regrettant que mon devoir ne pût s'accorder avec le deſir que j'avois de jouir plus long-tems de l'amitié de l'admirable Zeineb & du reconnoiſſant Roi de Soucad.

Continuation des Aventures d'Abdalla.

A MESURE que j'avançois vers Sumatra, je ſentois le chagrin que j'avois eu de quitter Soucad diminuer. L'eſpérance de revoir bientôt mes bons amis, Almoraddin & Zulikhah, me rappelloit à la vie. Cependant un vent qui s'éleva avec violence nous donna

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

de l'inquiétude ; nous étions menacés de mauvais tems : un ouragan qui dura preſque une journée entiere, nous obligea de relâcher au port de Bantam (*a*), où nous trouvâmes un Zwangi Moluquois qui nous dit que c'étoit le grand Lanitho (*b*) qui avoit excité la tempête dont nous avions été battus, en envoyant contre notre navire ſes Nitos (*c*) ; il nous propoſa de les conjurer. Il nous aſſura que depuis qu'il étoit à Bantam il avoit délivré de leurs maléfices pluſieurs de ſes habitans. Nous fûmes curieux de voir les cérémonies biſarres de cette conjuration. Il nous fit d'abord ranger en cercle, & après avoir allumé pluſieurs bougies, il tira d'une eſpece de coffre de petites images de bois de ſes Nitos

---

(*a*) Dans l'île de Java.

(*b*) Démon de l'air.

(*c*) Mauvais eſprits.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

qui étoient hideuſes ; il prit enſuite une gouſſe d'ail & un couteau, dont il nous dit que la vertu étoit redoutable à ces eſprits, & après avoir prononcé certaines paroles myſtérieuſes au ſon d'un tambour, il conjura ſes Nitos d'appaiſer leur colere contre nous. Il ajouta que nous pouvions remettre, en toute ſûreté, à la voile & que nous n'avions plus rien à craindre de ces eſprits malfaiſans, qui, par ſes ordres, étoient allés ſe réfugier dans des cannes de Rocas (*a*).

Nous donnâmes pluſieurs pièces d'argent à ce charlatan, dont toute la ſcience conſiſte dans l'imbécille crédulité du peuple. Il parut ſi ſatisfait de notre généroſité qu'il auroit empriſonné tous les Nitos du monde ſi nous le lui euſſions demandé. Mais le vent plus favorable & plus ſûr que lui, nous engagea à reprendre

---

(*a*) Production particuliere des Moluques.

notre route pour Sumatra. Le ciel & la mer ſembloient d'accord pour ſeconder l'impatience & l'empreſſement que j'avois d'aborder la côte ſi deſirée du Baroſtan. Du plus loin que je pus la découvrir : O Almoraddin ! ô Zulikhah ! m'écriai-je, il ne falloit pas me faire jurer ſur le livre dont l'original eſt reſté au ciel (*a*), que je reviendrois auprès de vous ; mon cœur ſeul ſuffiſoit pour m'y ramener. Le plaiſir que j'éprouve en me rapprochant de vous, m'eſt un ſûr garant de celui que vous aurez de me revoir. Je reconnus à l'émotion où j'étois que j'avois les paſſions plus vives depuis que mon corps avoit repris de nouvelles forces. Enfin nous jettâmes l'ancre. Je ſautai le premier dans la chaloupe, en preſſant les rameurs de me mettre

---

(*a*) L'Alcoran, dont la copie fut apportée, par l'Ange Gabriel, à Mahomet.

promptement à terre. Je m'avançai à grands pas vers la Ville, avec la même légéreté que j'avois eue dans ma jeuneſſe. J'y trouvai le peuple qui étoit encore dans les fêtes & dans la joie que leur occaſionnoit la naiſſance d'un Prince à qui Zulikhah avoit donné le jour. Je la vis avec le Sultan auprès du berceau de leur fils qu'ils careſſoient. Je viens, m'écriai-je, en courant dans leurs bras, partager vos embraſſemens paternels! C'eſt un ami de plus que nous vous avons donné, reprirent-ils à la fois d'une voix entrecoupée & tremblante de plaiſir. Eſt-ce bien vous, me demandoient ces chers amis, en me faiſant queſtion ſur queſtion, ſans me donner le tems d'y répondre?

Après que ce tumulte charmant de notre amitié fut un peu modéré, j'offris à Zulikhah le préſent de Rem-Corim. Des larmes d'attendriſſement, au ſouvenir de ce Sage, coulèrent le long de ſes belles joues. Je lui appris ſon occupation dans l'île de Borico, & le motif qui l'y retenoit. Il eſt bien digne d'un Sage, & d'un ami de l'humanité, me répondit-elle. Je lui rendis compte, & au Sultan, de mes aventures depuis que je m'étois ſéparé d'eux. Je remerciai cette adorable amie du préſent qu'elle m'avoit fait, & je lui racontai les prodiges que ſa bague avoit opérés; ſans elle, ajoutai-je, en ſouriant, je ſerois à préſent un des mignons de Nerkèz. Almoraddin & Zulikhah me témoignèrent leur ſatisfaction de me voir échappé aux périls que j'avois eſſuyés; ils furent charmés de ſçavoir qu'Eliamanzor & Orcan oublioient dans la tendreſſe de la belle Sidi & de l'aimable Samour, les diſgraces cruelles qu'ils avoient éprouvées. Un douloureux ſouvenir de ces dignes amis m'arracha un ſoupir amer, qui paſſa dans le cœur des Souverains du Baroſtan.

Nous fûmes allarmés, la Reine & moi, de la rêverie dans laquelle Almoraddin tomba. Après un moment de ſilence, ſi nous envoyions, dit-il, à Cambaye une partie du préſent? La Sultane lui ſauta au col. Je vous entends, lui repliqua-t-elle, Abdalla m'a donné un époux, il nous donnera à tous les deux un pere que ſes infirmités empêchent de venir jouir de notre affection & du contentement que nous aurions de prendre ſoin de ſa vieilleſſe.

O que les cœurs vertueux & reconnoiſſans ont de puiſſance ſur les autres! Chaque parole de la Reine ſembloit un rayon de la divinité qui pénétroit mon ame; elle épuiſoit mon admiration pour ſes vertus. Elle fit partir ſur le champ une ſaïque pour Cambaye avec l'eau ſalutaire de Rem-Corim, pour le pere d'Almoraddin. J'avois autrefois blâmé la tendreſſe aveugle de ce pere par le ſacrifice qu'il avoit fait de toute ſa fortune pour complaire à ſon fils, mais je ne connoiſſois pas alors le prix de la Reine du Baroſtan. Aucun tréſor ne peut entrer en comparaiſon avec elle; elle mériteroit les richeſſes & l'empire du monde entier.

Je m'oubliois avec eux dans les douceurs de l'amitié, lorſque le cri intérieur de mon devoir m'arracha à ces délices. je ne pûs les faire conſentir à mon départ, qu'en leur promettant, qu'après le ſervice de mon auguſte maître, je reviendrois jouir auprès d'eux du bonheur d'avoir de véritables amis.

Je me rendis au port, l'ame abſorbée de triſteſſe & d'amertume que la préſence d'Almoraddin, qui m'y ſuivit, me faiſoit encore ſentir plus vivement. Après nous être embraſſés, ſans avoir la force de nous parler que par nos ſanglots, je rentrai à bord. Nous levâmes l'ancre pour côtoyer l'île de Sumatra, & nous rejetter enſuite vers le Nord dans le golfe de Bengale où il ſembla, quand nous y fûmes arrivés, que toutes les puiſſances, qui favoriſoient notre retour, s'étoient réunies pour regler l'haleine des vents qui enfloient nos voiles.

Nous éprouvions chaque jour, en nous rapprochant de notre patrie, ce ſentiment d'amour que toute ame bien née conſerve pour la terre qui a été ſon berceau. Nous remarquions cependant une certaine altération ſur le viſage de notre nouveau compagnon, ſa triſteſſe augmentoit même à meſure que nous avancions vers les côtes de l'Indouſtan. Comme nous ne lui ſoupçonnions point d'autres aventures que celles dont il nous avoit entretenus, nous fûmes fort étonnés de l'entendre ſoupirer. Il nous témoignoit par ſes regards inquiets qu'il avoit quelque choſe qui lui peſoit ſur le cœur. Nous tâchâmes de lui faire prendre aſſez de confiance en nous pour l'engager à nous faire part du ſujet de ſon chagrin. Il nous avoua d'un air confus & embarraſſé que la crainte de perdre notre eſtime l'avoit ſeul empêché de nous dire le motif qui lui avoit fait quitter ſa patrie ; mais qu'il comptoit ſur notre indulgence pour les égaremens de ſa jeuneſſe.

Hiſtoire de Selim & de Saphie.

Je m'appelle, nous dit-il, Selim ; je ſuis né auprès de Patan. Mes parens m'avoient donné, dès mon enfance, des principes de vertu. Heureux ſi je les avois toujours ſuivis ! J'aimois en ſecret la belle Zaphie, parente de Meſrem, lorſque je fis connoiſſance avec des jeunes gens de mon âge qui m'entraînèrent dans la débauche. Un jour que nous avions la tête échauffée par les liqueurs que nous avions bues, nous nous racontâmes nos aventures. J'avouai ingénuement ma paſſion pour Zaphie & mon embarras pour la lui déclarer. Un grand éclat de rire de mes camarades me décontenança, & me fit monter le rouge au viſage. Ils me traitèrent d'imbécile, en me diſant qu'une belle aimoit à être bruſquée. Je réſolus de profiter de leurs leçons & de m'en faire un mérite auprès d'eux. Je ne ſongeai plus qu'à épier Zaphie & à chercher le moment de la joindre ſeule. Je ſçus qu'elle avoit coutume de ſe promener ſur le ſoir dans un jardin. J'en franchis le mur, & je me cachai dans un endroit d'où je ne tardai pas à la voir arriver. Ses graces, ſa ſécurité, ſon innocence, me donnèrent des remords qui penſèrent me faire abandonner mon déteſtable projet; mais la crainte d'être en dériſion à mes indignes amis l'emporta, & me la fit ſaiſir par le bras au moment qu'elle paſſoit à côté de ma

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

retraite. Je joignis l'inſulte à la violence. Zaphie, la courageuſe Zaphie ſe débattoit comme une lionne. Le juſte Ciel, protecteur de la vertu, irrité de ma ſcélérateſſe, envoya pour m'en punir un reptile qui s'élança ſur moi, & me contraignit, par les plaies qu'il me fit au viſage, & la douleur que j'y reſſentis, d'abandonner la vertueuſe Zaphie. Je cherchai mon ſalut par une prompte fuite. Honteux des marques que je portois, je n'oſai m'expoſer aux railleries de mes camarades, ni au reſſentiment de mes parens quand ils apprendroient les plaintes de Zaphie contre moi. Je pris la route de Cambaye où je m'embarquai ſur un vaiſſeau qui partoit pour les îles de la Sonde. Je m'attachai à un riche négociant, auquel il appartenoit, qui me prit en affection. L'intelligence que j'annonçois, l'aveu ſincere que je lui fis de mes fautes, me gagnerent ſa confiance; il m'aſſocia à ſon commerce,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

& toutes nos entrepriſes nous ont réuſſi au-delà de nos deſirs. J'ai perdu ce cher ami dans le dernier voyage que j'ai fait avec lui aux Célèbes où notre vaiſſeau eſt venu échouer ſur la côte où vous m'avez trouvé. Heureuſement que j'ai ſauvé mes richeſſes que j'avois converties en pierreries. Le remord des outrages que j'ai faits à la beauté & à la vertu me ſuit par-tout. Le repentir que j'en ai m'a fait prendre la réſolution de profiter de la premiere occaſion que je trouverois de venir les réparer. Mais Zaphie me pardonnera-t-elle, ajouta-t-il, en eſſuyant des larmes qui couloient de ſes yeux ?

La ſincérité de ce jeune homme me toucha. Je vis dans ſa conduite l'emportement & l'imprudence de la jeuneſſe. Son heureux naturel avoit été corrompu par les conſeils pernicieux d'une mauvaiſe compagnie. Je recommandai au Pilote d'engager Meſrem à intercéder pour lui auprès de Zaphie :

phie : il me répondit par des éclats de rire. Vraiment, dit il, Selim m'a déja l'obligation de lui avoir donné, ſous la forme d'un lézard, des leçons de ſageſſe ; je les lui ai gravées, ſur la figure avec mes griffes & mes dents, de maniere qu'elles ne doivent pas être encore effacées. Le jeune homme rougit. Nous remarquâmes effectivement pluſieurs cicatrices ſur ſon viſage. Le Pilote lui apprit ſa métamorphoſe en lézard. Selim loua le ciel de l'avoir châtié par cette voie de ſes deſſeins criminels. Il embraſſa le Pilote, & je l'en eſtimai davantage.

Suite des Aventures d'Abdalla.

Après une navigation longue & périlleuſe, nous revîmes enfin le glorieux Empire de l'Indouſtan. Un ſentiment d'humilité & d'adoration nous fit proſterner tous, les yeux élevés vers la voûte admirable qui ſert de parquet au trône de la ſuprême Unité, à côté duquel eſt ſon premier favori & ſon divin envoyé. Je me rappellai avec reconnoiſſance l'effet des promeſſes de la Dive, ma protectrice, qui avoit veillé à notre conſervation Nous prîmes terre pour gagner Daca (*a*), & nous rendre enſuite à Jéhan-Nabat (*b*), que l'auguſte Chah-Jéhan achevoit de faire bâtir, & où il avoit transféré, depuis notre départ, le ſiége de ſon Empire. Mes compagnons de voyage ne voulurent point ſe ſéparer de moi; ils me ſuivirent à cette nouvelle Capitale. Nous fûmes frappés de la magnificence du Palais & du Sérail que Chah-Jéhan y avoit fait conſtruire. Auſſi-tôt qu'il fut infor-

---

(*a*) Ville au Royaume de Bengale, ſur le Gange.

(*b*) La nouvelle Dély.

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG

mé de mon retour, il commanda à Ouglouf-Kan de m'introduire dans ſon appartement; il parut étonné de me revoir auſſi changé que je l'étois à mon avantage. « Invincible Monarque des Monarques, ſource de juſtice, abri de l'orphelin, lui dis-je, après avoir frappé par trois fois la terre de mon front, ce que tu vois eſt l'effet admirable de l'eau de la ſource divine dont j'apporte la plus pure à tes pieds ».

L'Empereur, tranſporté de joie, me releva lui-même & m'embraſſa. « Cher Abdalla, me répondit-il, comment pourrai-je récompenſer ton zèle? Ouglouf-Kan, conduis en triomphe, au milieu de mes Gardes, le nouvel Omrah (*a*) de Jéhan-Nabat, & l'ami de ton maître. Celui qui n'a pas craint d'expoſer ſes jours pour augmenter les miens ne peut être aſſez honoré ».

(*a*) Gouverneur.

Chah-Jéhan voulut être lui-même témoin de la pompe de ſa reconnoiſſance envers moi. Il ſe traveſtit, & ſe mêla dans la foule du peuple que ce triomphe nouveau faiſoit accourir dans toutes les rues par où nous paſſions. Il combla de préſens tous ceux qui avoient partagé mes travaux. J'y joignis les marques de mon amitié pour eux ; ils me promirent de revenir me trouver après qu'ils auroient ſatisfait à ce qu'ils devoient à leur parens. L'Arabe aux belles mouſtaches noires s'attacha auprès de moi, ainſi que Moſlema, l'autre Arabe, avec qui je me rappellois tendrement le ſouvenir des chers amis dont la deſtinée me forçoit de vivre éloigné.

L'exactitude que j'apportois à remplir les devoirs de ma nouvelle dignité, redoubla l'amitié de l'Empereur pour moi. Un jour que nous étions raſſemblés auprès de lui ; l'Emir Gemla, le vénérable chef des Imans, le

Capitaine de ſes Gardes & moi ; par le ſaint Mont Arafat (*a*), s'écria Chah-Jéhan, la vérité eſt ſouvent derriere le rideau de l'erreur ! ſans l'ignorance de l'ancien de Bengale, & les monſtres fantaſtiques d'Amrou, fils de Gigim, je ne poſſéderois pas maintenant un tréſor de ſanté.

Magnifique Sultan, lui repartis-je, Amrou ne nous a point trompés dans ce qu'il dit de la ſource merveilleuſe & des prodiges qu'on y rencontre. Là deſſus je lui racontai ceux qui avoient précédé mon arrivée à Borico ; & ce qui s'étoit paſſé à la fontaine. L'Empereur, & ceux qui m'écoutoient ouvroient de grands yeux où ſe peignoit leur ſurpriſe. Chah-Jéhan reprit en riant, que j'ai d'obligation à ces monſtres d'avoir épargné un ami qui m'eſt

---

(*a*) Montagne près de la Mecque fort révérée des Muſulmans.

auſſi précieux ! Il me prit à l'écart : Gemla & les autres s'éloignèrent par reſpect. « Infatigable fils d'Hanif, me dit-il, la gloire & l'intérêt de mon Empire appellent à Jacatra (*a*) le plus zèlé de mes ſerviteurs pour y traiter du commerce de mes Etats & le faire fleurir ; je n'en connois point qui ſoit plus digne que toi de ma confiance. Pars, & ſouviens-toi que c'eſt à regret que je t'expoſe à de nouvelles fatigues ».

Je me proſternai, & je reçus les ordres de mon auguſte Maître avec toute la ſoumiſſion que lui devoit ſon eſclave. Je courus me mettre en état de les exécuter promptement. Le Pilote, qui étoit de retour, ne voulut pas confier à d'autre le gouvernail du vaiſſeau qui me devoit tranſporter à Jacatra. Cette nouvelle preuve de ſon

---

(*a*) Batavia.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

attachement pour moi me fut ſenſible. Il m'apprit que la belle Zaphie, vaincue par les larmes de Selim, & par les ſollicitations de Meſrem, peut-être même par ſon inclination, car Selim avoit une figure fort agréable, avoit accepté ſon repentir, ſa main & ſes richeſſes.

Après avoir reçu mes inſtructions ſecrettes, je m'embarquai avec les deux Arabes qui voulurent de nouveau partager ma fortune. Je pris la même route que j'avois tenue la premiere fois en allant à la recherche de Borico. Je n'oubliai point en paſſant par Calicut la belle Rouſchen, ni l'aimable Loulou, dont l'eſprit & les graces étoient augmentés avec ſon âge. Sa mere & elle eurent beaucoup de peine à me remettre. Hé bien malicieuſe Loulou, lui dis-je en l'embraſſant, les hommes, comme vous le voyez, quittent leurs vieilles peaux auſſi-bien que les ſerpens? j'ai laiſſé la mienne à Borico. Elle ſourit & me répondit que j'avois ſans doute retrouvé le brévet de jeuneſſe perpétuelle que l'âne s'étoit ſi lourdement laiſſé dévaliſer. Elle me paya ſur le champ d'un nouveau conte.

Quatrième Conte de Loulou.

AU tems où tout ce qui exiſte dans la nature avoit le don de la parole, cet heureux tems s'appelloit l'Age d'or, l'oiſeau-mouche apperçut deux petits grains qu'il prit pour du millet; il courut les ramaſſer : il ne lui faut pas beaucoup pour le raſſaſier; un pareil repas étoit pour lui des nôces : il étoit prêt à les avaler lorſque l'un de ces grains lui parla de la ſorte : bel oiſillon, mon ami, de grace ne nous mange pas! nous ignorons encore le bonheur de vivre; aide nous plutôt à en jouir;

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

porte nous ſur ce mûrier, & reviens dans quelque-tems, tu verras des merveilles.

Le petit oiſeau qui n'étoit ni cruel, ni vorace, fit ce qu'ils lui demandoient; il les dépoſa ſur une feuille. La curioſité le ramena au bout de quelques jours auprès de ſes petits grains parlans: il les cherchoit de tous ſes yeux, & n'appercevoit à l'endroit où il les avoit laiſſés que deux petites chenilles; ce ne ſont pas là, dit-il, nos deux amis; ils avoient la figure ronde, & ceux-là ont le corps long; ces nouveaux venus les auront ſans doute dévorés? Il alloit les en punir, lorſqu'une de ces chenilles lui dit: cher oiſillon nous ſommes tes petits grains; laiſſes-nous ronger ces feuilles, & tu ſeras encore plus dans l'admiration: à la bonne heure, répondit-il, là-deſſus, il les quitta. Il revint quelque tems après; il vit ſes deux élèves étendus ſur le dos & ſans mouvement: comme ils avoient groſſi, hélas! s'écria-t-il, ils ſont ſûrement morts, puiſqu'ils ſont enflés: oiſillon s'en alla fort triſte; peu de jours après, en voltigeant autour du mûrier, il fut tranſporté de joie de retrouver ſes cheres chenilles vivantes; il les embraſſa en verſant des larmes de plaiſir. Elles lui parurent encore plus belles depuis qu'elles avoient changé de peau. Il fut bien-tôt allarmé de les voir attachées par quantité de fils très déliés; il voulut les rompre: n'en faites rien, lui crièrent-elles à la fois! je le veux bien, repliqua-t-il, vivez à votre guiſe. Notre oiſeau ne tarda guères à revenir. Que vois-je, s'écria-t-il? ô malheur! ô barbarie! quelqu'ennemi a ſans doute enfermé nos amies dans ces deux priſons? Auſſitôt il donne un coup de bec à chaque coque & la crève. Il fut effrayé de n'y trouver que deux chryſalides informes: la peur qu'il en eut le fit reculer & s'enfuir. L'agitation où il

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

étoit l'empêcha de dormir pendant pluſieurs nuits. L'inquiétude de ſçavoir ſi ces deux monſtres étoient ſes élèves, ou bien d'en apprendre des nouvelles, le rappella auprès d'eux. Conſole-toi, lui dit une de ces chryſalides, nous ſommes vivantes & nous t'aimons toujours; tu vois en nous l'exemple des viciſſitudes humaines. L'oiſeau émerveillé fut quelque-tems ſans les voir, il courut à ſon retour à leurs coques & n'y trouvant qu'une enveloppe brunâtre : Hélas! s'écria-t-il, en ſanglottant, voici leurs triſtes dépouilles! je ne les reverai plus! il étoit inconſolable. Un jour qu il planoit légérement dans les airs, il fut ſurpris de s'entendre appeller; il vit, en s'approchant, deux petits papillons vifs & frémillans, qui lui dirent, cher ami, voilà pourtant vos deux petits grains; nous ſçavons, à préſent, ce que c'eſt que la vie, elle n'eſt qu'un ſonge & ne vaut pas la peine qu'on ſe tourmente tant pour la conſerver, car quelle a été notre deſtinée ? nous avons manqué de vous ſervir de déjeûné ; échappés à ce danger, notre premiere forme ne s'eſt développée que pour nous rendre ſujets aux beſoins, à la douleur & aux maladies ; nous avons été condamnés au travail en grandiſſant, & pour récompenſe nous nous ſommes trouvé enfermés dans une étroite priſon ; l'amour nous en a tirés pour nous faire jouir un inſtant de ſes plaiſirs, & quand nous ſemblons rajeunir, la mort eſt derriere-nous qui nous preſſe de quitter ce que nous avons de plus cher. C'eſt donc là ce qu'on appelle *bonheur ?* Ce qui nous conſole, avant que de mourir, c'eſt de pouvoir embraſſer encore une fois notre bienfaiteur. Ils firent un dernier effort pour ſe traîner vers lui, & tombèrent à ſes pieds. Le petit oiſeau attendri ne put s'empêcher de les pleurer.

Je me ſouviendrai long-tems de

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

votre leçon, méchante Loulou! vous m'avez fait l'hiſtoire de ma vie; mais ſi j'ai un jour quelque regret en la quittant, ce ſera le vôtre que j'emporterai. Je lui contai, & à ſa mere, ce qui m'étoit arrivé depuis notre ſéparation. Je leur appris les propriétés étonnantes de l'eau de la fontaine de Borico, dont elles voyoient la preuve en moi. Je vous en offrirois, continuai-je, ſi l'on pouvoit ajouter quelque choſe à la fraîcheur de votre tein à l'une & à l'autre. Rouſchen ne parut point ſurpriſe de ce que j'avois vu dans l'île ſubmergée, après ce qui lui étoit arrivé à elle-même dans l'île détournée. Je regrettai de ne pas pouvoir prolonger mon ſéjour à Calicut. Je pris congé de cette belle Perſane & de la charmante Loulou, & je fus rejoindre, à bord, mes compagnons.

* * *

Fin des Aventures d'Abdalla.

L'HEURE de notre départ & celle de la premiere priere approchant, après nous y être préparés par l'ablution de précepte, nous mîmes ſur un tapis le livre divin que nous ſaluâmes reſpectueuſement, en nous bouchant les oreilles avec les deux pouces. Nous nous recueillîmes enſuite & nous récitâmes, en remuant avec meſure les lèvres, les quatre-vingt-dix neuf noms du Très-Haut, ſur les quatre-vingt-dix-neuf grains du chapelet (*a*); nous nous recommandâmes auſſi à la protection de ſon Viſir chéri (*b*),

---

(*a*) Les Muſulmans, en priant cinq fois le jour, ſont fort religieux à obſerver ces cérémonies.

(*b*) Mahomet.

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG

& nous continuâmes notre route pour Jacatra. Jamais la mer n'avoit été plus tranquille qu'elle l'étoit. Sa ſurface, en réfléchiſſant les rayons du ſoleil, paroiſſoit argentée. Les vents qui la faiſoient à peine rider, enfloient nos voiles, & portoient légérement notre vaiſſeau vers la pointe de Ceylan que nous doublâmes pour gagner enſuite les côtes de Sumatra. Je ne pus me voir ſi près de mes chers amis, Almoraddin & Zulikhah ſans entendre de nouveau le cri de l'amitié qui m'appelloit vers eux. Ils me bénirent mille fois de leur avoir rendu un pere, pour qui Zulikhah diſputoit de tendreſſe avec Almoraddin. Je vis ce vieillard, dont le viſage frais n'avoit plus aucunes traces de rides, & annonçoit la ſanté la plus décidée. Je regrettois que Chah Jéhan n'eût point encore éprouvé les effets merveilleux de l'eau de Borico; ce n'étoit point à ſon eſclave à pénétrer les raiſons qui lui en faiſoient différer l'uſage.

Ma nouvelle commiſſion cauſa beaucoup de joie à Almoraddin & à Zulikhah parce qu'elle me rapprochoit d'eux. Ils en eurent moins de peine à conſentir à mon départ. Je trouvai en arrivant à Jacatra une nouvelle colonie d'Infidèles (*a*), qui s'étoit emparé du commerce de l'île. C'étoit avec eux (*b*) que j'avois à traiter; j'admirai leur intelligence dans le commerce, & leur ſimplicité dans leurs habits & dans leurs mœurs. L'amitié que je liai bientôt avec un de ces nouveaux colons, nommé Berkuys, me procura des facilités pour ménager les intérêts de l'invincible Chah-Jéhan, & la douceur de ſa ſociété

(*a*) Les Muſulmans traitent d'infidèles tous ceux qui ne ſont pas de leur croyance.

(*b*) Les Hollandois.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

rendoit mon ſéjour, à Jacatra, plus agréable. J'y reçus une preuve ſignalée de l'amitié d'Almoraddin & de Zulikhah par le voyage exprès qu'ils firent pour profiter du tems que mes négociations exigeroient que j'y reſtaſſe. - - - - - - - - - - -

- - - - - - - - - -
- - - - - - - - - -
- - - - - - - - - -
- - - - - - - - - -

Le manuſcrit Arabe ne dit point ſi Abdalla conclut ce fameux traité de commerce. Sa mort précipitée fit ſoupçonner qu'il s'étoit empoiſonné à la fauſſe nouvelle qui ſe répandit de celle de ſon Maître.

Chah-Jéhan, qui réſervoit ſans doute ſon tréſor de ſanté pour ſes plaiſirs, le ménageoit, & n'y avoit point encore touché avant le départ d'Abdalla. L'uſage immodéré qu'il en fit au ſortir des bras d'une jeune Aſeki (*a*), dont l'eſprit & les graces avoient charmé ce bon Empereur, lui fut funeſte. Cette eau ſpiritueuſe lui cauſa un dérangement ſi conſidérable dans le cerveau, par ſa trop grande chaleur, qu'il tomba en démence. Aureng-Zeb, le plus ambitieux de ſes fils, profita du déſordre de ſon eſprit pour s'emparer de ſon trône. Il le confina dans une priſon, où ce Prince infortuné finit long-tems après ſes jours que la vertu de l'eau ne prolongea malheureuſement que trop pour lui. Quel dommage pour nos Validés (*b*) que ce précieux antidote contre la rage de l'ennemi de leurs charmes ſe ſoit perdu ! On verra ſans doute, un jour, quelqu'héroïne affronter les fatigues &

(*a*) Favorite.

(*b*) Sultanes meres.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt DFG

les dangers d'un nouveau voyage à Borico. Elle doit être ſûre d'emporter avec elle les vœux de ſon ſexe pour le ſuccès de ſon entrepriſe & de ſon retour ! en rendant ſon nom immortel, elle méritera celui de FÉE PROTECTRICE DE LA BEAUTÉ.

Fin du ſecond & dernier Volume.

TABLE

Des Hiſtoires & des Contes renfermés dans ce ſecond & dernier Volume.

Suites des Aventures d'Abdalla, fils d'Hanif, 1

Aventures du Sage Rem-Corim, Prince de la Longue-Vallée, 8

Continuation de l'Hiſtoire d'Abdalla, 23

Hiſtoire de Dilſenguin, reſtaurateur de la Magie, & de la Princeſſe Périſirime, fondatrice de la Féerie, 28

Hiſtoire de Zineddin & de la belle Nahala, 53

Voyage de Périſirime, & ſa retraite dans la Péninſule inacceſſible, 80

Fin de l'Hiſtoire de Dilſenguin & de la Princeſſe Périſtrime, 107

Suite des Aventures d'Abdalla, 116

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG

Aventure de l'Arabe aux belles mouſtaches noires, 137
Hiſtoire de Moſlema & de la fidèle Raſimé, 150
Conte de l'Iman Portugais, 178
Continuation des Aventures d'Abdalla 188
Hiſtoire de la Princeſſe Zeineb, & du Roi Léopard, 191
Hiſtoire du Pilote, & de Meſrem, 217
Continuation des Aventures d'Abdalla, 231
Pêche de l'Ambre gris dans l'île des Chiavambars, 233
Suite des Avantures d'Abdalla, 236
Continuation de l'Hiſtoire du Pilote, 246
Aventure du jeune Guerrier, 252
Concluſion de l'Hiſtoire du Pilote, 256
Suite des Aventures d'Abdalla, 267
Suite de l'Hiſtoire du Roi Léopard & de Reine Zeineb, 276
Suite des Aventures d'Abdalla, 296
Deſtruction des enchantemens de Nerkèz, 301
Aventures du jeune Egyptien, 320

Aventures de l'homme nud, ou Hiſtoire d'Eliamanzor & de la Princeſſe Sidi, 329

Suite des Aventures du jeune Egyptien, ou Hiſtoire de la Dame aux belles pabouches, 344

Voyage de l'Arabe aux belles mouſtaches noires à l'île Lumineuſe, ou le monde Tranſparent, 356

Aventures d'Abdalla dans l'île ſubmergée, 375

Hiſtoire de Louchine & des trois Princes Boſſus, 396

Suite des Aventures d'Abdalla, 409

Arivée d'Abdalla à l'île de Borico, 420

Songe d'Abdalla, 424

Aventures d'Abdalla à la fontaine de Borico, 428

Conte de Charmen, 434

Concluſion de l'Hiſtoire d'Eliamanzor & de la Princeſſe Sidi, 438

Départ d'Abdalla de l'île de Borico., 451

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
DFG

Le nouveau ſyſtême du monde, 459
Fin de l'Hiſtoire du Roi Léopard & de la Reine Zeineb, 464
Continuation des Aventures d'Abdalla, 468
Hiſtoire de Selim & de Zaphie, 477
Suite des Aventures d'Abdalla, 481
Quatrième conte de Loulou, 488
Fin des Aventures d'Abdalla, 494

Fin de la Table du dernier Volume.

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG

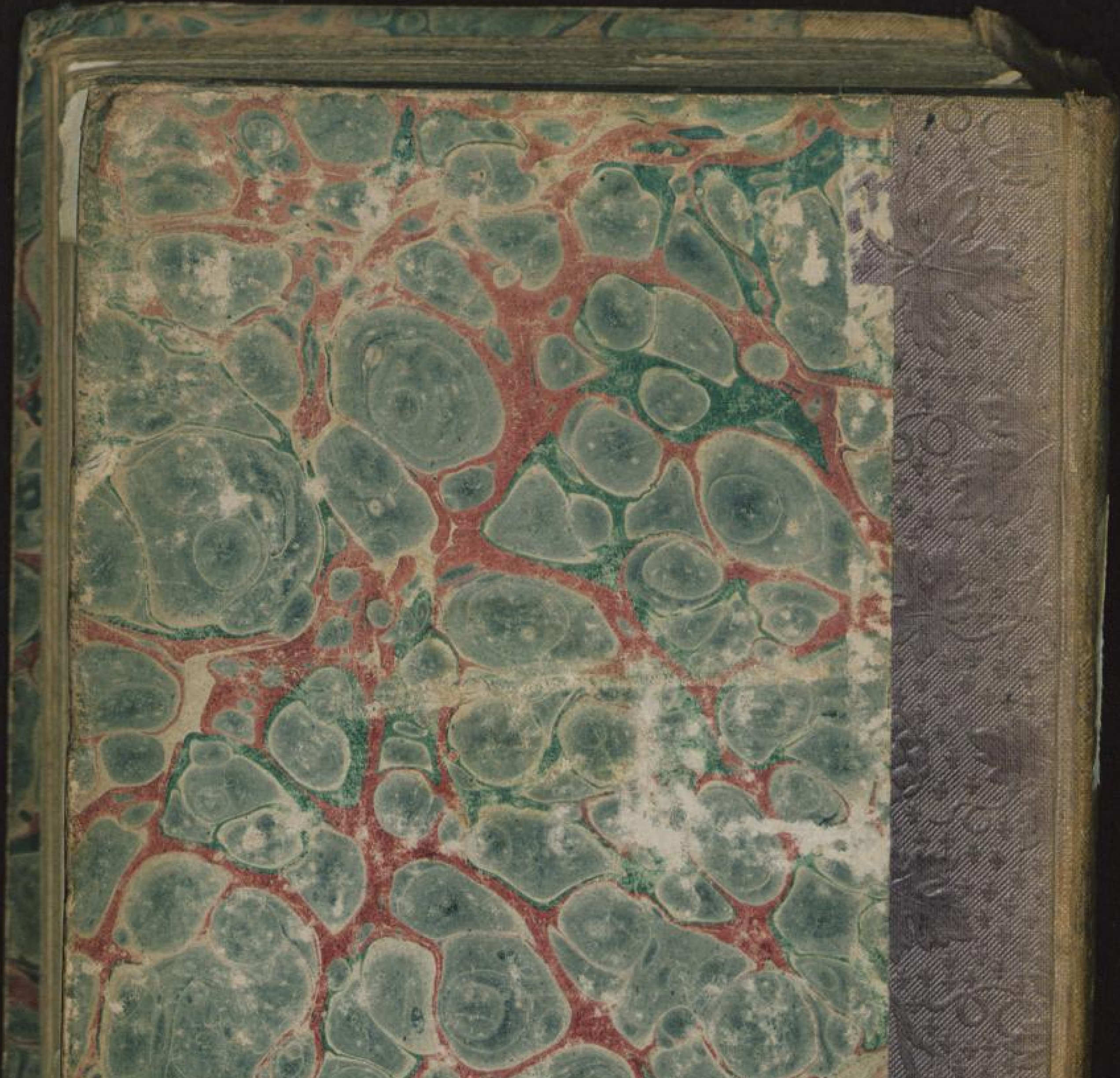
Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt

D: De 3690
(2)

ULB Halle 3/1
000 894 168

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt
DFG



Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt